

1946

oooooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

Paris, ce Dimanche de  
Quasimodo, avril 46

Montherlant,

Puis-je vous prier de lire cette lettre jusqu'au bout ?

J'ai beaucoup hésité à l'écrire. Je n'oublie pas que c'est moi qui ai re-rompu en 39 après cette ultime tentative de réconciliation, où vous me sembliez avoir apporté des sentiments cette fois si sincères, en même temps qu'un si bel exemplaire de *Pasiphaé* (et une dédicace qui m'avait touchée). Là-dessus, vous me prouvez de nouveau, peu après, que l'homme en vous me sacrifierait toujours à l'homme de lettres et que j'étais pour vous exactement comme avant, un cobaye, dont les moindres faits et gestes méritaient d'être immortalisés dans vos œuvres, ridiculisés, pardon.

Je n'ai pu l'encaisser et je vous l'ai dit. Vous m'avez répondu une lettre inouïe, me disant que dans X années, je ne serais qu'un cadavre et que votre œuvre vivrait toujours ! Excusez-moi, j'ai trouvé cela trop fort pour y répondre. Je me suis dit qu'il n'y avait vraiment plus aucun rapport humain de possible avec vous, qu'ils seraient toujours teintés d'arrière-pensée et de méfiance de mon côté, et que c'était vraiment dommage.

Vous m'avez depuis renvoyé un livre, dont je ne vous ai pas accusé réception. Vous m'avez fait envoyer par M. Morht (1) son livre sur vous, qui ne pouvait rien m'apprendre, car qui vous a connu mieux que moi ? Je crois lui avoir répondu une lettre fort amère, où je trouvais cela fort rebattu, constatant que le musicien des phrases seul continuait à m'intéresser en vous.

Je n'avais pas encore surmonté, comme je l'ai fait ensuite, dans certaine circonstance spirituelle grave pour moi, ce qui me restait de rancune et de dignité offensée. Vous ne sauriez m'en vouloir, vous m'avez assez reproché jadis d'en manquer (de dignité !). Mes amis me diraient, si je leur confiais cette démarche, que j'en manque encore. J'ai eu à plusieurs reprises l'envie de la faire, dans des circonstances graves, pour moi ou pour vous ; je vous le répète, ce mouvement humain, noble, loyal, vers vous, j'ai été retenue de le faire par cette défiance que vous m'avez forcée hélas ! à éprouver pour vous.

Cette incompréhension aussi de votre psychologie, sur certains points. Si je me décide pourtant à la faire, à « remettre ça » après 7 ans (et quels !) c'est que je la fais à l'homme de lettres pour le coup ! (Je viens de penser, il y a un instant, en écoutant de la musique espagnole et la « Maison de Bernarda », de ce merveilleux Lorca, que cet avril 46, vous veniez d'avoir 50 ans... (et ma mère 78 !)

Voici. Pour plusieurs raisons, je vais me fixer à Paris cet automne, au moins pour 6 mois ; sans trop la chercher, j'ai trouvé une situation intéressante, qui à la fois me permettrait de vivre et qui me passionne.

Assumer la direction d'une collection littéraire toute neuve, à créer enfin, dans une maison d'édition qui existe déjà, mais fort obscurément (et qui n'a pas d'ailleurs un nom plaisant pour moi, enfin je veux dire que j'aimerais à changer ce nom). Cette maison, entre tant de champignons qui poussent dans ce monde de l'édition, se différencie, veut du moins se différencier par un souci de qualité.

C'est-à-dire voudrait contribuer à refaire le beau livre français, digne des livres suisses et hollandais.

Cette petite maison est née à côté – et je crois, d'elle-même – d'une association d'amis du livre qui s'appelle *La Feuille blanche* et qui s'est groupée autour de l'exploitation des neuf moulins d'Auvergne, où l'on refait, vous le savez sans doute, de splendides papiers à la main.

Mais mon « futur patron », délégué de ce consortium de fabricants de papier, ne veut pour le moment pas faire de livres de luxe. Seulement le bon livre courant, mais il souhaiterait que la qualité du texte réponde à celle de la présentation. Je pense que ce souci de qualité pourrait toucher des écrivains vraiment amis du livre et leur permettre d'être moins exigeants vis-à-vis d'une maison qui commence et n'a que des ambitions modestes pour un début. Mais on compte sur moi pour trouver des manuscrits, et l'extension plus ou moins grande et plus ou moins rapide que je pourrais donner à cette entreprise a une assez grande importance pour moi, puisque ma situation pécuniaire en serait aussitôt améliorée.

Pour le moment, on pense que je n'aurais de quoi occuper que mes après-midi, et cela me ravit, en un sens. (J'espère bien, d'ailleurs un jour ou l'autre, reprendre ma liberté, mais il serait fou de s'installer à Paris en ce moment sans un poste fixe assurant l'essentiel.)

Ce qui me ravit aussi, c'est qu'une question de locaux ajourne à septembre la mise en train de tout cela et que j'aurai encore tout mon été à la campagne. Mais d'ores et déjà, je m'occupe de cette affaire et je vous demande très simplement si vous accepteriez et pourriez me donner quelque chose qu'on pourrait publier quand votre « cas », comme ils disent, sera éclairci et réglé !

Je ne doute pas que vos fervents ne soient nombreux à attendre dans l'ombre et que vous ne soyez assailli déjà par les éditeurs. Je sais aussi combien vous pouvez être élégant et généreux quand vous le voulez. (Je ne veux pas dire que mon éditeur n'accepterait pas vos conditions, je ne sais pas exactement leurs moyens, je sais seulement que c'est un « début ». Mais enfin, il est toujours généreux de donner un manuscrit à une firme inconnue).

Il serait très nécessaire pour moi, je le répète, que je puisse leur amener 2 ou 3 noms, tout en essayant de découvrir de jeunes talents inconnus, ce qui est le devoir et la joie de tout éditeur ! Et si vous connaissez un chef-d'œuvre disponible, faites-le-moi envoyer, je vous prie !

Ceci dit, si vous consentiez et si vous pensiez que nous devons en parler de vive voix, accepteriez-vous que je vous amène la charmante Banine (2), qui meurt d'envie de vous connaître, et pour qui je viens d'éprouver le coup de foudre de l'amitié, réciproque, je crois. C'est délicieux, parce que nous venons de mondes si différents, moi de ma province, elle du fond d'un Orient presque fabuleux de richesses. Elle parle de l'amour avec la liberté des gens du XVIII<sup>ème</sup>, et de l'Orient aussi. (Peut-être étonnée de choquer, elle se l'est expliquée, dit-elle, en relisant *Les Mille et Une Nuits* !), et en même temps « elle a une âme », un souci de vie morale, une générosité émouvante. Je serais ravie d'être un truchement possible entre vous et elle. (J'ajoute : une droiture, une simplicité toutes viriles).

Pour avoir votre réponse à ces deux questions, je me permettrai, pour vous épargner de m'écrire, de vous téléphoner mercredi matin, vers 10 heures. Mais si vous préférez m'écrire, faites-le ici (seulement je dois redéménager, pour la 4<sup>ème</sup> fois ! chez M. Duveau, 10 rue Oudinot, 7<sup>ème</sup>).

Si cela vous paraît trop précipité, excusez-moi. L'aimable Banine me presse un peu et la date de mon départ, qui s'approche. Et croyez à ma grande gratitude si...

Jeanne Sandelion

Bien entendu, je vous demande cela à l'avance et en mon seul nom, sans en parler à ce Monsieur P. (qui est d'ailleurs le charme même, pas du tout l'homme d'affaires qui fait des livres comme il vendrait de la moutarde !)

Notes : (1) **Michel Mohrt**, né le 28 avril 1914 à Morlaix et mort le 17 août 2011 à Paris, est un écrivain français, tour à tour essayiste, romancier et historien de la littérature, en plus de s'être aussi fait éditeur et traducteur littéraire, critique littéraire et peintre (aquarelliste). Il fait, comme officier, la campagne de 1940 sur le front des Alpes (contre les Italiens), notamment dans la vallée de la Vésubie. De cette expérience, il tirera un ouvrage intitulé *La Campagne d'Italie*. Parmi ses amis, il compte Jean Bassompierre, qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, s'est engagé dans l'armée allemande, afin de lutter contre les bolcheviques. Il lui rend hommage dans son ouvrage *Tombeau de La Rouërie*. À compter de février 1941, il écrit dans le journal collaborationniste et antisémite *Je suis partout*. Après la guerre, il s'inscrit au barreau de Marseille, ville où il se lie d'amitié avec Robert Laffont qui l'introduit dans le milieu littéraire. Il fait une parenthèse américaine pendant quelques années au Canada et à l'université Yale où il donne des cours. Il rentre en France pour rejoindre l'éditeur Gallimard où il rentre au comité de lecture comme spécialiste de la littérature nord-américaine. Il entretient des liens d'amitié avec Robert Penn Warren, William Styron, Jack Kerouac et William Faulkner. Il a reçu le Grand prix du roman de l'Académie française en 1962 pour *La Prison maritime*. Le 18 avril 1985, il a été élu **membre de l'Académie française**, succédant à Marcel Brion, le même jour que Jean Hamburger, au Fauteuil 33, le fauteuil de Voltaire. Il a aussi publié dans *Le Figaro* de nombreuses critiques littéraires. Il a écrit un essai : *Montherlant, homme libre*, publié en 1943 chez Gallimard. Du vivant de Montherlant, Michel Mohrt était un laudateur convaincu. Après la mort de Montherlant, Mohrt le renia ! Montherlant avait prévu cela : « *Aussitôt que je serai mort, deux vautours, la Calomnie et la Haine couvriront mon cadavre pour qu'il leur appartienne bien à eux seuls et le déchiquetteront*, Carnets 1972) ». Mais qui lit encore Michel Mohrt ?

(2) **Umm-EI-Banine Assadoulaeff** (1905-1992) est une écrivain français d'ascendance azérie, petite-fille de deux azéris millionnaires, Chamsy Assadoulaeff et Musa Nagieff. Elle a écrit sous le pseudonyme de **Banine**. Elle est née le 18 décembre 1905 à Bakou. Elle était la quatrième fille de Mirza Assadoulaeff et Umm El-Banu Nagieff. Banine, émigre en France à Paris en 1924 pour rejoindre sa famille dont son père a été ancien ministre du gouvernement de la première et éphémère République d'Azerbaïdjan (décembre 1918 - avril 1920). Elle a fui l'Azerbaïdjan soviétique en passant par Istanbul, où elle a quitté son mari avec lequel elle avait été mariée de force à l'âge de quinze ans. Arrivée à Paris, elle gagne sa vie comme vendeuse dans un magasin, puis devient modèle de haute couture, tout en poursuivant ses études. Elle commence alors à faire des traductions, du journalisme, prépare des programmes de radio en français. Banine se fait ainsi connaître dans les cercles littéraires de Paris, en particulier parmi les écrivains émigrés russes qui composaient un groupe soudé de l'élite immigrée. Parmi ses amis on peut citer les philosophes Berdiaev, Chestov, Lossky, les poètes et écrivains Vsevolod Ivanov, Marina Tsvetaeva, Constantin Balmont, Ivan Severianine, Ivan Bounine, Teffy, Remizov, Merejkovski et son épouse, Gippius, Kouprine, Zaitsev, Adamovitch. Dans ses mémoires, Banine met en relief particulièrement Teffy et Ivan Bounine, qui faisaient partie de son cercle d'amis proches. Ses relations avec le milieu littéraire de l'époque lui font connaître aussi **Montherlant**, Kazantzákis et Malraux, entre autres, qui l'ont poussée à publier ses écrits. Banine a été l'amie et l'« ambassadrice de **Jünger** en France », écrivain rencontré au cours de la Seconde Guerre mondiale à Paris et auquel elle a consacré trois livres. Elle fut très amoureuse de **Henry de Montherlant**. Lire à ce sujet l'article 47 publié sur le site [www.montherlant.be](http://www.montherlant.be/article-047-banine.html) <http://www.montherlant.be/article-047-banine.html>. Banine a consacré la fin de sa vie à faire découvrir la culture et l'histoire de l'Azerbaïdjan en France et en Europe. Ses livres les plus connus sont *Jours caucasiens* et *Jours parisiens*, et *J'ai choisi l'Opium* chez Stock. Elle est décédée le 23 octobre 1992 à Paris à l'âge de 87 ans.



Banine (1905-1992) à la fin de sa vie.  
De religion musulmane, elle se convertit au catholicisme.  
Elle fut amoureuse de Montherlant et l'amie de Jeanne Sandelion.

ooo

**Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion**

**23 mai 1946**

Chère Mademoiselle,

Que votre éditeur me téléphone (Littré 78-84) et me demande un rendez-vous. Ces choses doivent être examinées de vive voix. Comme il sait que, si je lui donnais quelque chose, ce serait « par vous », le côté matériel de la question, qui vous intéresse, serait sauvegardé.

J'ai retrouvé dans vos poèmes les mêmes bonheurs d'expression et délicatesses de sensibilité qu'autrefois. Mais aussi, il me semble, une certaine facilité que je vous ai toujours, je crois, reprochée.

A vous,

Montherlant

oooooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

Paris 15 novembre 46

(Elle écrit cette lettre à son lieu de travail aux *Éditions Elzevir*, 38 Quai d'Orléans. Cette maison d'édition n'existe plus. Jeanne S a trouvé un domicile au 27 bis Bd Verd, à Bellevue, Seine et Oise, à côté de Meudon.)

Cher Montherlant,

Je suis entrée en fonctions depuis un mois ½, mais cela demeure si chaotique que je n'ai pu encore vous donner signe de vie pour reprendre nos pourparlers au sujet de ce projet, qui me tient toujours à cœur.

Mlle P, la directrice administrative-technique etc. y est gagnée aussi. J'aime mieux vous faire ce petit mot avant de vous téléphoner pour vous demander un rendez-vous au cas où vous auriez changé d'avis mais je ne pense pas. Je viens à ce bureau provisoire les mardis et vendredis entre 2h ½ et 5 h. Je vous téléphonerai entre 4 et 5, voulez-vous, au moment où Mlle T. est ici généralement, mardi prochain pour savoir quand nous pourrions vous voir et savoir vos conditions.

Excusez-moi de vous écrire si mal. Ce bureau est une ruche remuante où tout se fait à la fois, la dactylo tape, etc. etc. Mais le bail vient d'être signé pour un magnifique local au Quai d'Orsay, où était *l'Europe Nouvelle* de Louise Weiss ! Seulement, il faut aménager, chauffer, etc.

Pour moi, je me débats dans les difficultés de logement depuis mon arrivée et cela demeure pour moi le vrai drame présent, surtout avec le problème de chauffage.

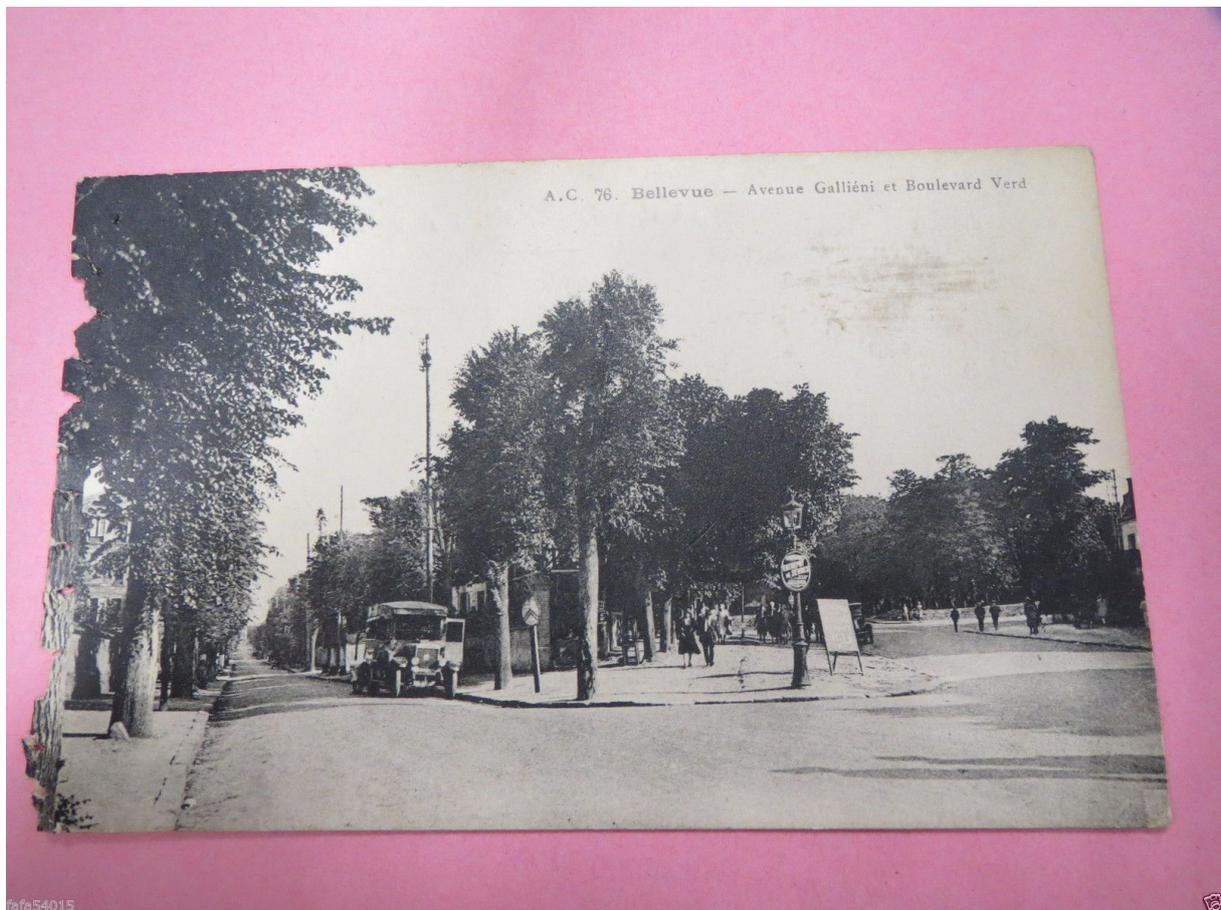
J'ai échoué en banlieue, une très jolie banlieue, adorable à l'automne, mais après des vicissitudes sans nom. Mais rien de stable ! (A tout hasard : 27 bis Boulevard Verd, à Bellevue – S. et Oise).

Mes affaires éditoriales marchent mieux, nous allons faire des « choses » pas mal, je crois ! J'espère donc vous revoir bientôt et m'en réjouir.

A mardi, (sauf contre-ordre ou que vous préféreriez m'appeler à votre heure, à partir de 2h ½ mardi. Danton 96-91).

Mes meilleurs souvenirs.  
J Sandelion

Une amie m'a dit hier vous avoir rencontré ces jours chez Vigneau, donc je sais que vous êtes à Paris. Ah ! ce Paris !



A Bellevue, l'avenue Gallieni et le Boulevard Verd  
Le domicile provisoire de Jeanne Sandelion

ooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

Vendredi, Bellevue

Cher Montherlant,

Je suis naturellement désolée de ce que vous ne puissiez plus me donner d'inédit comme il en avait été question. Il aurait fallu sauter sur l'occasion ! Mais il est bien naturel que vous réserviez vos précieux et rares inédits pour des choses de grand luxe.

J'ai réfléchi à votre autre suggestion et personnellement une réédition du *Songe* me séduirait beaucoup. C'est resté pour moi votre plus beau livre et je ne crois pas qu'il existe beaucoup d'éditions convenables : moi-même j'avais toujours désiré l'avoir sur beau papier. Je crois aussi qu'il manque réellement, une de mes amies libraires me le disait encore.

D'autre part, les conditions sont très lourdes pour une jeune maison. Ces 15% à payer d'un seul bloc à la mise en vente, cela fait une grosse somme. Pour un inédit, bien sûr... Pour une réédition, c'est quand même plus hasardeux.

Mlle T. était tentée pourtant.

Auriez-vous la bonté de me dire quand même ce qu'il y a eu exactement comme éditions et rééditions du *Songe*, ordinaires, luxe, semi-luxe, etc. A quand remonte le

dernier tirage ? Et ce que vous entendez par longtemps pour la réédition future chez Grasset ? Car, avec la lenteur des imprimeurs, etc... même chez nous, ce serait long.

Je veux aussi réhabiliter *Elzevir* à vos yeux ! Il n'y a pas de pagaille, simplement de la... compression dans un bureau provisoire, et d'ici 3 mois maximum, nous serons au 73 bis Quai d'Orsay dans des bureaux magnifiques, de l'avis de tous ceux qui fréquentèrent *l'Europe nouvelle*. Ce local vient d'être acheté par les associés de la maison *Elzevir*. Qui est appuyée sur de solides papeteries.

Nous allons sortir, je crois, des choses fort bien. Je ne veux pas que cela tombe en quenouilles. Il est question aussi d'une traduction de Junger (1), son *Journal sous l'Occupation*. Quel document ! Merci si vous voulez bien me répondre et tous mes meilleurs sentiments.

J Sandelion

Note (1) Ernst Junger, ami de l'écrivain Banine, elle-même amie de Sandelion. **Ernst Jünger**, né le 29 mars 1895 à Heidelberg et mort le 17 février 1998 à Riedlingen, est un écrivain allemand. En tant que contemporain et témoin de l'histoire européenne du XX<sup>e</sup> siècle, Jünger a participé aux deux guerres mondiales, d'abord dans les troupes de choc au cours de la Première Guerre mondiale, puis comme officier de l'administration militaire d'occupation à Paris à partir de 1941. Devenu célèbre après la publication de ses souvenirs de la Première Guerre mondiale dans *Orages d'acier* en 1920, il a été une figure intellectuelle majeure de la **révolution conservatrice à l'époque de Weimar, mais s'est tenu éloigné de la vie politique à partir de l'accession des nazis au pouvoir**. Jusqu'à la fin de sa vie à plus de cent ans, il a publié des récits et de nombreux essais ainsi qu'un *journal* des années 1939 à 1948 puis de 1965 à 1996. Parmi ses récits, *Sur les falaises de marbre* (1939) est l'un des plus connus. Francophile et francophone, Ernst Jünger a vu son œuvre intégralement traduite en français et « [...] fait partie, avec Günter Grass et Heinrich Böll, des auteurs allemands les plus traduits en France ». Figure publique très controversée à partir de l'après-guerre dans son pays, il a reçu le prix Goethe en 1982 pour l'ensemble de son œuvre. Julien Hervier, qui a dirigé l'édition des *Journaux de guerre* de Jünger dans la Bibliothèque de la Pléiade, a écrit : « Si l'on voulait conclure sur Jünger, il faudrait avant tout éviter la facilité qui tend à accorder autant d'importance, sinon plus, à sa légende d'homme d'action, engagé dans la guerre, la politique et l'aventure, qu'aux milliers de pages de son œuvre d'écrivain ».



Commémoration Verdun du 24 juin 1979. Ernst Junger, Mitterrand et le chancelier Kohl



Les mêmes en 1993



Ernst Junger durant la 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

Bellevue,  
Lundi, 27 bis bd Verd

*(Je m'en vais d'ici le 15 décembre et pars 10 jours pour Thoissey le 20-22)*

Cher Montherlant,

Il est difficile de dire certaines choses par téléphone, sinon impossible. Vous penserez peut-être, d'ailleurs, qu'il est inutile de les écrire, mais vous connaissez mon faible ! Je n'y renonce pas, bien qu'il m'ait tant nui, et que je n'aie plus guère le temps de m'y livrer à mon vice favori, (mais non l'imprimé !), l'écriture. Et j'écris si mal, au bord d'une minuscule table branlante, au premier moment que je peux saisir, et gelant dans une chambre sans feu.

On m'a communiqué une méchante feuille de chou très illustrée et ruisselante de potins bien ... (illisible) qui contient un article sur vous. On y affirme que vous ne voulez plus rien publier d'inédit avant votre mort, pour punir ceux qui vous ont interdit de publier pendant un an (mesure d'épuration !!).

Cela m'éclairerait sur les raisons qui vous ont fait me reprendre le petit inédit promis en mai, ou plutôt ce serait une raison de plus que celle de tirer parti de cet inédit au maximum dans une édition de grand luxe. Mais je me méfie tellement de ce genre d'informations et de ces « infâmes petits journaux », depuis que l'un d'eux

raconta que vous vous terriez en Espagne depuis la Libération ! Je n'y crois donc qu'à moitié.

Mais si c'est vrai, savez-vous que cela me fait un peu penser au système des otages ; punir tout un public innocent pour une mesure prise par quelques personnes. C'est inconcevable ! Je me permets de vous dire cela, gentiment, bien entendu. Je trouve que cette mesure n'a pas beaucoup d'importance, prise par des gens qui littérairement n'existent pas devant vous, et que la réponse que vous songez à lui (sic) faire lui en accorde au contraire beaucoup trop.

Pour moi, au moment où je vous détestais encore pour cette dernière histoire et où je n'étais pas absolument fâchée – personnellement – de votre silence, Dieu m'est témoin que j'ai toujours dit qu'il était inadmissible d'empêcher un M. de s'exprimer. Je le disais contre mon désir particulier d'alors. A présent où j'ai fait la paix dans mon âme sur tous les points possibles, je souhaiterais infiniment vous relire, et je me trouverai punie avec une foule d'autres lecteurs, sauf les spéculateurs qui peuvent s'acheter vos éditions de luxe comme ils achèteraient des tableaux ! Voyons, ce n'est pas juste ...

Cette histoire d'édition me ramène au *Songe*. J'ai vu samedi M. Péraudeau ( ?), il m'a emmenée voir notre future installation, qui sera splendide. Il y a une espèce de hall, où l'on pourra faire des expositions, des conférences de *La Feuille Blanche* et tout ce qu'on voudra. On pousse la gentillesse jusqu'à m'aménager provisoirement un asile nocturne dans mon futur bureau, ce qui résoudra mes difficultés jusqu'à nouvel ordre (mais il faut quelque temps).

M. P est un homme charmant, gentil, plein de projets, mais qui garde en même temps de la prudence, surtout en cette période d'aménagements et de frais considérables. Je sens qu'il serait très flatté de vous publier.

En principe, nous sommes donc tous d'accord dans la maison pour *Le Songe*, et finalement on s'arrêterait peut-être à une résolution entre les deux envisagées :

1) beau papier et non illustré, 2) édition illustrée ; c'est-à-dire, une belle et bonne édition avec seulement un frontispice, qui enrichirait tout de même le livre et le ferait rentrer dans les deux catégories : bonne édition abordable et susceptible d'être souscrite par des amateurs d'illustrés.

On pourrait, en effet, le vendre très bon marché, l'édition courante chez Grasset. étant de ...23,40 ! (On a téléphoné chez Grasset ; en passant Elzevir va éditer des *cahiers de folklore* dont s'occupe Poulaille). Mais ce n'est pas tant cette clause qui grèvera le prix du livre, ce sont les frais de l'imprimeur, papier, etc.

Je sens bien aussi que c'est une grosse somme à verser, que la totalité des droits à la mise en vente pour un inédit (1), ça ne ferait pas un pli. Pour une réédition, quelle qu'elle soit, c'est tout de même un peu plus hasardeux.

Il se peut d'ailleurs que cela se souscrive avant la mise en vente alors tout irait bien. Sinon peut-être, je dis peut-être, accepteriez-vous encore qu'on ne vous donne pas la totalité de la somme à la mise en vente ? (Je ne sais pas très bien comment cela marche. Je vous dis tout cela de moi-même.)

Vous imaginez ma situation dans cette maison. Je sens qu'il faut que je m'intègre, que je m'apprête à suivre sa courbe. Mon intérêt est qu'elle monte, il faudrait donc que je leur fasse gagner un peu d'argent, pour eux et pour moi aussi, et qu'en tout cas, je ne les entraîne pas dans des aventures.

J'apprends ce métier à mesure que je le fais, et les libraires vous disent des choses si contradictoires. Bref, c'est déjà très gentil à vous de réduire vos droits au 12%.

Je n'ai pas revu Mlle T. Je suppose que le livre est bien arrivé.

J'espère que je trouverai un exemplaire pour la réédition si cela marche ; je ne voudrais sacrifier aucun des miens, ni le premier, puisque c'est le texte primitif et qu'il va devenir précieux de toutes façons, puisque vous y renoncez, ni l'autre, à cause de la dédicace, vous la rappelez-vous, et que c'est moi que vous consult...âtes pour les coupures : à *J. S, malgré la couverture odieuse, ce livre qui lui est bien dû.*

Je ne me rappelle plus l'effet des coupures, je me propose de revoir cela chez moi pour le Nouvel-An, mais je regrette le premier *Songe*, malgré son épaisseur ...

Le livre a joué un grand rôle dans ma vie, hélas, vous le savez. Il a été un des chocs de mon adolescence, choc esthétique et spirituel. Je ne devrais pas dire hélas ! car *Le Songe* n'a joué qu'un rôle noble. J'ai transposé lyriquement mes impressions de lui dans l'âge.

Bref, je tiens à ce livre infiniment et c'est peut-être aussi pour ces raisons extra-littéraires que j'aimerais le faire rééditer (qui m'aurait dit cela, jadis !). J'espère donc que cela va s'arranger.

M. P. me dit : « Peut-être M. nous donnerait-il un inédit plus tard si nous lui faisons une belle édition du *Songe* ? » Il ne faut pas vous défier de leurs réalisations, ce sont au contraire des techniciens du livre, et ils veulent faire de belles choses. *La Feuille blanche*, dont M. P. est un des fondateurs avec Pourrat (2) et Marius Audin (3), le grand imprimeur lyonnais (qui a publié à *Elzevir* une *Epopée du papier* très bien présentée) s'occupe précisément de tout ce qui a trait à l'extérieur du livre.

Il va y avoir une collection des *Maîtres de l'Estampe*. Ils sont outillés et compétents. Donc...

Donc je voudrais que cela marchât avec vous pour mille raisons. Excusez ce bavardage, cher Montherlant. Est-ce que, vraiment, je ne pourrais pas vous revoir ? Du moment que vous ne voulez plus écrire que des choses posthumes, je n'ai plus rien à redouter de vous et je retrouverais tout mon abandon !! Et il me semble que j'aurais encore des choses à vous dire.

En attendant, croyez, je vous prie, à mes sentiments de fidèle admiration.

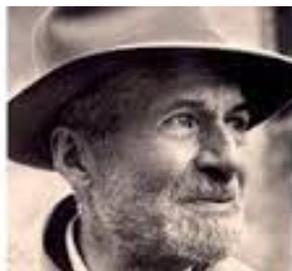
Jeanne Sandelion

Que j'aimerais faire aussi une réédition illustrée – mais abordable – de *La Reine morte*, cette splendeur... La plupart des souscripteurs de grand luxe le sont par spéculation et souvent pour l'illustrateur plus que pour l'auteur. Tandis qu'il y a des tas de fervents qui aimeraient avoir un beau texte dans une forme convenable.

Elzévir, 38 Quai d'Orléans, Danton 98-91, mardi et mercredi.

Notes : (1) sans doute une condition posée par Montherlant ?

(2) **Henri Pourrat** né à Ambert le 7 mai 1887 et mort dans la même commune le 16 juillet 1959, est un écrivain français. Ayant recueilli la littérature orale de l'Auvergne, il est l'auteur de contes, romans et essais concernant cette région.





**Marius Audin**

**(3) Antoine Marius Audin** est un imprimeur, typographe et historien régional français né le 5 février 1872 à Beaujeu et mort le 15 janvier 1951 à Lyon. Marius Audin est surtout connu comme imprimeur et historien des pratiques artisanales liées aux métiers de l'imprimé. Son essai, *Histoire de l'imprimerie par l'image*, (1929), fut salué en son temps par Lucien Febvre. Fils de Pierre Audin et d'Antoinette Bost, modestes propriétaires dans le Beaujolais, Marius Audin n'oublia jamais sa région natale puisqu'il lui consacra plusieurs essais au cours de sa vie. De 1892 à 1905, Marius est installé à Lyon comme commis-greffier près du Tribunal de Commerce : ce travail alimentaire lui permet de mener des recherches botaniques. En 1906, il se lance dans des recherches bibliographiques portant sur la région du Beaujolais et publie un premier essai, *Essai de bibliographie beaujolaise*. Cette même année, par le biais de l'imprimeur Alexandre Rey, patron de l'une des plus grosses imprimeries de la ville, il prend la direction d'un journal d'annonces judiciaires, *la Gazette judiciaire*, qu'il quittera en 1910 pour le concurrent, *les Petites affiches*, édité et imprimé par l'imprimerie P. Decléris. Dès lors, le monde de l'imprimerie devient son principal centre d'intérêt. En 1918, Marius Audin créa à Lyon, rue Davout (qui aujourd'hui porte son nom), sa propre imprimerie et maison d'édition. En référence à la colline de la Croix-Rousse et à celle de Fourvière, il la baptisa « la maison des Deux Collines », qui devint par la suite l'Imprimerie Audin. Dans les années 1920, Audin acquiert une certaine réputation en matière d'art typographique, et ce, au-delà des frontières de Lyon. Il rencontre le Britannique Stanley Morison, et, ensemble, publient les *Livrets typographiques* et une importante étude bibliographique sur une famille d'imprimeurs lyonnais, les De Tournes. Marius Audin écrit inlassablement sur l'histoire de l'imprimerie. Il a très tôt l'idée de réunir ses écrits, joints à ceux de ses amis également historiens de la discipline et bibliophiles, dans une grande encyclopédie. Mais l'époque ne se prête pas à une si grande entreprise, la crise des années 1930 est là. L'éditeur Jonquières, bien que passionné par le projet, ne peut pas s'engager. Audin propose alors une publication par petits fascicules thématiques, qui offrirait plus de souplesse. Sept petits fascicules sont produits, mais le projet s'éternise.

Ce n'est qu'après la guerre, en 1948, qu'un premier volume de la *Somme typographique (Les Origines)* voit le jour chez l'éditeur-imprimeur Paul Dupont. La parution a été retardée par des problèmes multiples liés à la guerre, le manque de papier et la mauvaise qualité de celui qu'on peut obtenir. Le second volume (*L'Atelier et le Matériel*) est publié par Audin lui-même, en 1949. La santé de Marius Audin est très altérée et ses deux fils Maurice et Amable, s'ils continuent son œuvre et gèrent l'imprimerie familiale, ont d'autres centres d'intérêt et sont peu enclins à poursuivre l'aventure de la *Somme typographique* dans un monde en mutation profonde. Le Musée de l'imprimerie et de la banque de Lyon possède un important fonds Marius Audin dont les archives de l'imprimerie Audin.



MONTHERLANT

ooo

1947

oooooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**      Thoisse, 15 avril 1947

Cher Montherlant,

Je n'ai jamais osé vous téléphoner comme je devais le faire à mon retour, en janvier, de peur d'entendre une voix fâchée au bout du fil, car il est fort possible encore que ce soit vous qui soyez fâché ! Je ne vois pas bien pourquoi vous le seriez, et en tout cas pourquoi contre moi, qui ne suis qu'une victime dans cette fâcheuse histoire du *Songe* – que vous nous donniez à rééditer et qui était déjà réédité ! Je l'ai vu l'autre jour dans une vitrine de laquelle d'ailleurs je voudrais bien avoir un jour plus de lumières. Je ne puis croire que vous avez voulu ni être désagréable, vous avez fait tout cela sérieusement, pris la peine de rechercher ce texte, etc. Peut-être pensiez-vous qu'on pouvait fort bien rééditer cela deux fois ? Mais vraiment les deux volumes eussent été par trop jumeaux – et des jumeaux ennemis, forcément !

J'étais fort déconfite, après avoir été très fière de vous voir figurer sous le signe *Elzevir* ! Peut-être m'expliquerez-vous cela un jour.

Ces trois mois ont passé comme un *Songe* (!), un *Songe* assez noir lui aussi, à cause de l'hiver pénible et de mes déménagements continus, cela aussi m'a retenue dans mon désir de vous revoir. Mais j'ai depuis quelque temps l'envie de vous récrire : si votre réaction est désagréable pour moi, je le sentirai moins qu'au téléphone ! Aussi parce que j'ai très envie du *Maître de Santiago* (Ne deviez-vous pas donner un *Malatesta* ?) Et moi qui ne lis jamais *Carrefour*, je l'ai acheté ce matin et j'ai lu l'article **d'Armand Hoog** (1) – entendu cet hiver dans une conférence sur Henry Michaux, et j'ai relu ces jours sa littérature en Silésie, des essais bien remarquables, entre autres sur Stendhal et Châteaubriand.

Comment s'étonner qu'il vous ait tant admiré, vous qui êtes un composé des deux ! (entre autres choses) – Donc cet article, beau, admiratif, et aussi sévère et triste ... J'aurais bien à dire là-dessus... Mais je voudrais surtout lire la pièce.

Je pense qu'il y aurait un bel article sur Montherlant janséniste ! Quand donnerez-vous ce Port-Royal ?

Vous dites qu'il n'y a pas de public pour ce théâtre-là. Pourquoi pas ? Tant de gens, je pense, au contraire, sont tiraillés entre la nature et la grâce. Un bel article ... Et de belles querelles encore à vous chercher ! Mais pour cela il faudrait vous voir. Si vous m'envoyez *Le Maître de Santiago*, j'en conclurai que vous n'êtes pas fâché (sait-on jamais avec vous !) et que je puis vous téléphoner à mon retour. Mais serez-vous à Paris ?

Je refais un pacte de 3 mois avec cette vie parisienne qui me comble d'embêtements et de jouissances d'amitié et d'intelligence – d'embêtements surtout – et c'est pour y échapper et m'en reposer que j'ai pris un mois – voire 5 semaines de congé dans ma campagne, absolument délicieuse au printemps.

(Je viens de me perdre (!) dans les prés et d'avoir très peur d'une bête lointaine et que j'ai prise, un temps, pour un taureau ! Ce qui n'a pas manqué de me faire un peu plus penser à vous, après l'article de Hoog.)

Je rentrerai le 5 mai. J'ai finalement, par un miracle, trouvé une chambre acceptable dans un bon hôtel près des Champs-Élysées, et on me la redonnera à ce prix jusqu'aux vacances. Ensuite... je ne sais !

Je m'aperçois chaque fois que je suis fort connue à Paris. L'autre jour, rendant visite à une femme de lettres, elle me dit que me nommant (quel style !) devant **Eluard** (2) et **Albert Ollivier** (3), ces messieurs ont dit : parbleu ! (c'est moi qui leur prête ce parbleu !) c'est une des *jeunes filles* de Montherlant. Voilà ma célébrité !! J'ai dit que c'était une légende. Mais même légende, j'en aimerais mieux une autre !

Merci très fort si vous m'envoyez votre livre. Je n'ai d'ailleurs rien à lire, quand j'en aurais si bien le temps. Ce serait charité. Je refais un article fait jadis sur la femme dans l'œuvre de Barrès, (j'ai toujours pensé qu'il pourrait vous intéresser), + ou - sous ce titre « *Barrès et les sorcières* », à propos du livre des Tharaud.

A vous... dans l'incertitude !

J Sandelion

Notes : (1) **Armand Hoog**, (1912-1999), professeur, romancier, auteur d'essais sur la littérature. Il meurt à Boston (USA). Spécialiste de Stendhal et de Balzac, notamment.

(2) **Eugène Émile Paul Grindel**, dit **Paul Éluard**, est un poète français né à Saint-Denis le 14 décembre 1895 et mort à Charenton-le-Pont le 18 novembre 1952. En 1916, il choisit le nom de Paul Éluard, hérité de sa grand-mère, Félicie. Il adhère au dadaïsme et devient l'un des piliers du surréalisme en ouvrant la voie à une action artistique engagée.

(3) **Albert Ollivier**, né le 1<sup>er</sup> mars 1915 à Paris et mort le 18 juillet 1964 à Paris, est un historien, écrivain, journaliste, homme politique et résistant français.



Albert Ollivier (1915-1964)

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant** Thoissey, mardi 26 avril 47

Cher « M », j'ai reçu ce matin une lettre de M. Nielsen (1) croisée de toute évidence avec mon envoi de l'autre jour, sur votre conseil de le faire sans plus attendre, je lui ai adressé « *Un seul homme ...* » et la liste de mes romans inédits ! – et qui me plonge dans la plus vive perplexité :

*A Mlle Sandillon (sic) à Thoussy (re-sic).*

*Nous serons heureux de vous voir lors d'un de vos prochains passages à Paris au sujet de votre roman. Nous serions susceptibles de faire une réédition de ce roman, à conditions (sic) d'y apporter quelques modifications. Il y a en effet des détails qui datent dans l'édition qui nous a été présentée.*

Cela m'inquiète, car il ne s'agit plus seulement de paysages, ou même de coupures destinées à l'alléger, ce que je pouvais envisager sans trop d'angoisse. Mais ces détails qui « datent » ...qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Je ne peux pas remettre au goût du jour un roman d'il y a 20 ans, cette fraîcheur, ce côté jeune fille d'alors, je ne sais...Songerait-on à rééditer un roman de Bourget ou d'A. France en l'amputant des détails qui peuvent « dater » ? Port-Cros 1925-1928 aussi date, certes !

L'hostellerie modeste est devenu un palace (!) où l'on dîne en smoking et robes de soir ! Mais justement, c'est le Port-Cros d'alors qui a du charme...Que pensez-vous de cette clause, et dans quelle mesure pensez-vous que je puisse l'accepter ?

Car enfin, vous aussi êtes intéressé à ces choses, et ne voudriez pas couvrir de votre glorieux pavillon une marchandise détériorée ? Ces P.C (pour *Presses de la Cité*, ndlr) ont l'air fort à la page, comme tous les éditeurs ? En guise de tampon sur l'enveloppe, il y a : *P.C. publie Peter Cheyney et Simenon*. Après ça, vous pensez si *L'Âge* (2) doit leur paraître démodé ! Il en est des romans comme des photographies : ce sont les plus récentes qui sont toujours les plus jeunes, ne serait-ce qu'à cause de la vêtue ! Le fond de *L'Âge* (*où l'on croit aux îles*) n'a pas vieilli, assurément, mais le vêtement, selon eux, je pense ? Enfin, de toutes façons, il faudrait s'en expliquer de vive voix. Et là redoublent mes perplexités. Et je tombe dans un cercle vicieux ? M. N(ielsen) souhaite que j'aille à Paris pour rééditer, si nous sommes d'accord, le roman ; et moi, j'attendais la promesse d'édition pour pouvoir retourner à Paris ! Si le vive voix est nécessaire, il est évident que je ne veux pas laisser traîner cela jusqu'en janvier. Battons le fer...

-----  
(1) **Sven Nielsen**, né le 13 novembre 1901 à Ølgod et mort le 30 décembre 1976 à Paris, est un éditeur français d'origine danoise, créateur de la maison d'édition des **Presses de la Cité** et ami de Georges Simenon

(2) **L'Âge où l'on croit aux îles**. Roman de Jeanne Sandelion. **Préface de Henry de Montherlant**, à La Renaissance du Livre 1930, in-12 de 256 pp. a été tiré 10 exemplaires sur papier pur fil. et **L'Âge où l'on croit aux îles**, roman de Sandelion, **réédité** par les **Presses de la Cité** en 1948, in-12 de 221 ) pp. sous jaquette à rabats, illustrée en couleurs. Seconde édition.



Sven Nielsen, éditeur de Jeanne Sandelion  
aux Presses de la Cité

D'autre part, si je vais à Paris plus tôt, je puis toujours me faire une petite « avance », mais sans certitude de la récupérer, cela m'embête...cela compromet mon voyage de janvier...(mais si pas de voyage prochain, pas de voyage du tout !!).

Et j'aurais tant voulu assister à la première (*du Maître*) de *Santiago* (espérant que vous me l'auriez permis !). Sinon, j'aimerais autant février après tout. Novembre et décembre ne me vont pas : le logement, la perspective de venir me ré-enfoncer dans ... (ill.) La seule solution qui me séduise un peu, ce serait selon la réponse que me fera mon amie nouvellement installée à Fontainebleau et qui m'y assurait un gîte, d'y aller quelques jours, qui me seraient moins coûteux qu'à Paris, et m'y permettraient 2 ou 3 fugues pour régler mes affaires, et j'aimerais voir la forêt en automne, donc fin octobre serait bien. Il y a aussi une vague perspective de pouvoir vendre des recueils à Paris au profit d'un canard poétique, qui, peut-être, en même temps, me paierait mon voyage... Oui, tout cela est un peu compliqué. Et vous n'y seriez pas !

En voilà assez sur ce sujet. Dites-moi ce que vous en pensez, quoiqu'on ne puisse pas en penser grand-chose dans le doute de ce que M. N(ielsen) veut.

Je suis prête à tout par besoin d'argent, bien entendu. Mais tout de même, pas à saccager complètement ce pauvre livre ! Votre opinion aurait, je pense, quelque poids sur eux, le cas échéant...

Merci de votre bonne lettre. Inutile de revenir sur la chaleur qui semble bien nous avoir enfin quittés. Mais elle est bien bonne ! « *Mais moi je n'ai pas de rivière !* » Avec la Seine sous vos fenêtres ! Des tas de gens se baignent dans la Seine, une jeune amie s'y amuse fort dans des piscines bien aménagées, me dit-on ! Mais je suppose que, pendant la canicule, on devait s'y ... nager dessus.

J'écarte avec horreur la vision d'un M.(ontherlant) ... tout en avouant que moi-même m'en tins souvent à la feuille de figuier de ma mère Eve. Oui, j'admire votre puissance de travail, et surtout d'avoir toujours quelque chose à dire. Moi, je suis désœuvrée ces temps-ci, pas inspirée du tout. Pas de réponse de Nielsen. Je me demande ce que cela veut dire. D'habitude, il me renvoie ce qu'il ne veut pas. Les vacances, oui, mais encore ? Quelle patience il faut !

Est-ce involontaire ou conscient, l'interversion des temps de l'axiome gobinien (3) ? J'ai toujours lu : « Il y a l'amour, puis le travail, puis rien. » Moi, je dirais à présent : « Il y a Dieu (c'est-à-dire le meilleur Soi, et comme on ne trouve Dieu qu'en soi-même), puis l'amitié... le travail... J'ai toujours été très paresseuse, au fond, et quoique vous disiez, vraiment pas femme de lettres. J'aime m'exprimer, c'est tout... quant à faire l'amour sans amour...merci !



Comte Arthur de Gobineau  
1816-1882

Au sujet de Boileau-Condé, je n'en sais pas plus ! J'ai trouvé cela dans un article du Correspondant, en 1899, avant ma naissance ! - Sur Bossuet, à propos d'un monument qu'on lui érigeait, en parlant de toutes les villes où il avait eu quelque attachement, donc de Chantilly, je crois où Condé est, entre-tirets, ce que je vous ai dit : formidable héros, dit Boileau, etc. (revoyez ma lettre, j'ai égaré le petit papier où je recopiai cela dimanche) (plutôt démon qu'humaine créature, selon La Fontaine mais où ? Des vers sûrement : nature rimant avec créature) (j'ai revérifié à la Bibliothèque dimanche, ayant rendu le volume).

Quant à Valentin, oh ! que vous me lisez étourdiment ! Pas de Valentin du tout, un jeune « François », ses lettres d'enfant et d'adolescent, son Journal intime présentés par le Père **Valensin**, (4), jésuite, qui fut son directeur, son père spirituel, son précepteur même, peut-être. Que vous en dirai-je ? Il y a peut-être des déchets, mais tout est vrai, ce n'est pas de la littérature. Les éblouissements d'un jeune esprit qui s'éveille à la philosophie, etc.

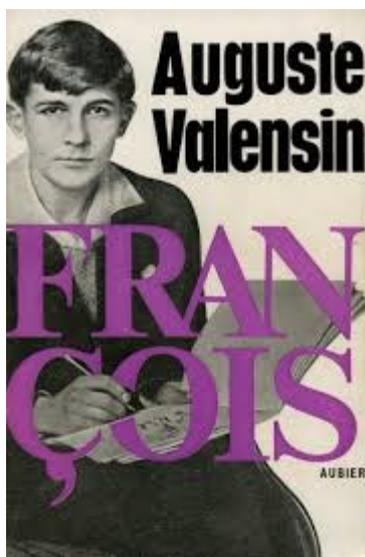
Ses impressions d'art, de lecture (il dessinait), ses sentiments que vous eussiez pu signer parfois, par sa foi touchante, certes : « *Oh ! mon cher Luc, que j'aimerais voir de belles œuvres avec vous. L'art est plus beau avec l'amitié.* »

C'est un document sur l'adolescence qui aurait sa valeur pour vous : certes, c'est une âme. Je ne vois qu'une solution si cela vous intéresse : vous l'envoyer. Mais ne le perdez pas. Dites si oui et je vous l'expédie. ( Quand je pense que vous ne m'avez jamais rendu *Poussière* (de Rosamond Lehman) - !! non !).

Notes :

(3) **Joseph Arthur de Gobineau**, dit le **comte de Gobineau**, né le 14 juillet 1816 à Ville-d'Avray et mort le 13 octobre 1882 à Turin, est un diplomate et écrivain français. Il doit sa notoriété posthume à son *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855), qui le range parmi les pères de la pensée raciale. Il est également l'auteur d'une œuvre littéraire romantique, d'essais polémiques et de travaux historiques et philologiques sur l'Iran ancien.

(4) **Auguste Valensin**, né le 12 septembre 1879 à Marseille et décédé le 18 décembre 1953 à Nice, était un jésuite français, écrivain et philosophe. Il fut un grand ami de Roger Martin du Gard.



Note (5) **LA VIE EXTRAORDINAIRE D'UN JEUNE HOMME ÉMERVEILLÉ : François d'Espiney**  
Le livre publié mystérieusement en 1938 sous le titre *François*, par le père Auguste Valensin s.j., a rencontré un beau succès. Réédité jusqu'en 1964, il est oublié depuis. On y découvrait un jeune homme surdoué élevé en-dehors de toute norme et de toute contrainte, happé par la vie mystique et mort à 19 ans. Le jésuite, directeur de conscience et précepteur, avait veillé à montrer en François un modèle intemporel dont il avait été le mentor, le père spirituel. François Mauriac en rendait compte en ces termes : « Avant l'agonie, ce n'est pas une dernière parole, c'est un dernier dessin qu'il nous livre : ces quelques traits d'une main mourante, cet arc, cette flèche, cette croix, ce rien qui exprime tout, me persuade qu'il détenait le pouvoir de charger un simple trait de ce même mystère que Mozart exprime avec trois ou quatre notes » (Billet, 9 décembre 1938). Les textes recoupés et recomposés par le père Valensin voilaient le vrai visage de François d'Espiney (1916-1935), un jeune Lyonnais peintre, poète et philosophe, pour qui le langage amoureux sert avant tout à dire l'amour de Dieu. Ce livre présente les lettres et le *Journal* de François sans coupure d'après les originaux.

*Un arc vivant*, **François d'Espiney**, Collection **Cerf Patrimoines**, févr. 2016 – Disponible, 34,00€  
**Histoire de François d'Espiney :**

«Cet enfant va mourir à dix-neuf ans, a écrit François Mauriac à son sujet. Dieu brûle donc les étapes. Nous voyons chez ce jeune homme la connaissance tourner à l'amour, et l'amour atteindre sa perfection.» - Et Madeleine Daniélou, éminente éducatrice, a déclaré : «Nul ne pourra lire l'histoire de François sans un intérêt passionné, sans une émotion profonde, À beaucoup de jeunes gens, cette courte vie rappellera ce que pourraient être leurs goûts, leurs amitiés, leurs admirations, s'ils cédaient, eux aussi, à l'appel de l'esprit, à l'attirance de ce qui est le plus parfait et le meilleur.»

L'histoire de François a été écrite et publiée par son guide spirituel, un éminent jésuite. Cet étonnant garçon, tout à fait exceptionnel, a en effet fasciné le Père Auguste Valensin, qui n'a certainement pas eu tort de faire paraître ce livre chez Aubier en 1938, sous le simple titre de *François*. Il consacre la plupart des pages aux écrits de ce tout jeune homme. Ce jésuite admirable s'efface donc devant un adolescent dont il a constaté la sainteté. On a publié du Père Valensin une longue et passionnante correspondance avec Maurice Blondel. Le Père Valensin a écrit entre autres un précieux livre en 1954, *La joie dans la foi*. Ce qui laisse croire qu'il est sans doute heureux, dans l'Au-delà, que quelqu'un se soit chargé de republier *François*, ce livre exceptionnel. J'apprends en effet qu'il a été republié en janvier 1992, chez Flammarion. On m'a dit que la cause de béatification du jeune François pourrait être rendue à Rome. Mauriac, tout comme Madeleine Daniélou, n'exagèrent pas du tout en portant aux nues ce livre bouleversant. Le grand critique Pierre-Henri Simon était estomaqué lui aussi, comme tant d'autres, devant les qualités et la culture de cet adolescent si profondément catholique. Né en 1916, François a souhaité devenir un grand écrivain. Quand il mourra à dix-neuf ans, en 1935, son oeuvre sera déjà faite, sans qu'il ne s'en soit douté. Son oeuvre, c'est celle d'un écrivain, mais aussi celle d'un apôtre comme le signale son biographe. François a certes été stupéfait de constater après sa mort que ses lettres d'enfant et d'adolescent, accompagnées des brouillons où il s'essayait à la poésie et à la pensée, émerveillaient de grands écrivains et de grands penseurs. Par ses textes, vraisemblablement voués aux fonds de tiroirs, il a su dire à des gens qu'il n'avait jamais rencontrés, ses rêves de gloire et même sa découverte intime du Dieu de Jésus-Christ.

Ses écrits ne sont pas vraiment biographiques. François ne donne presque jamais de dates ou d'anecdotes. Il est d'une sensibilité extrême pour les formes du Beau, ce qui en fait une sorte d'*écologiste* émerveillé par la nature, mais surtout par la pensée. Il aime aussi beaucoup la musique, au point que son professeur de piano a pu dire de lui: «François, c'est la musique même ! » Il est bouleversé par Serge Lifar, ce grand danseur russe qui était maître de ballet à l'Opéra de Paris et qui est mort en 1986. Il s'enthousiasme « devant ce mystère agile, clairement inscrit dans l'espace ». François aimait aussi dessiner et peindre.

Il n'a d'ailleurs que quatorze ans quand il apprend déjà à être lui-même en écrivant de la prose. Mais quand il écrit en vers, il cherche un peu malgré lui à imiter: « O mon Dieu, si ce n'est pas Toi qui agis en moi, je ne ferai rien de bon ! Comme le danseur qui ne sera jamais qu'un baladin, s'il n'est habité par le Bond. »

On trouve aussi dans ce carnet de ses quatorze ans, parmi bien d'autres choses, un bel alexandrin que bien des poètes de 1930 auraient aimé avoir écrit: «Idées, conduisez-moi; tant de soleils m'égarer! ».

En vers libres, toujours à quatorze ans, il écrit un début de pièce surprenant: «Jésus, non, non ! Jésus, je ne suis pas digne. Je ne peux pas prendre les ciseaux et la hotte et le chapeau de paille de vos vendangeurs. Et entrer dans votre vigne. Non, je ne veux pas m'agenouiller devant les ceps et détacher les raisins mûrs, Seigneur, je n'en suis pas digne. Car au printemps, quand la terre est meuble, au printemps je n'ai pas pioché; Pour la faire plus égale, plus souple et plus féconde, Je n'ai pas retourné la terre monotone... Non, je resterai assis dans l'herbe, avec les chiens, Derrière la haie... ».

François a beaucoup lu dès son jeune âge. Il lisait tout, les anciens auteurs comme les plus récents. Les anciens. Latins ou grecs? Il en traduisait des pages. Quant aux modernes, c'est dans les éditions complètes qu'il les lisait, quitte à sauter ce qui l'ennuyait. Son poète préféré n'est ni Lamartine qu'il trouve pleurnichard, ni Victor Hugo, ni Musset. C'est Baudelaire (1821-1867), auteur des *Fleurs du mal*, ce qui peut paraître extrêmement audacieux à son époque, compte tenu de son jeune âge. *Les Fleurs du mal* étaient encore condamnées vers 1930. Il faut dire d'autre part que François est entré très jeune avec enthousiasme dans la *Divine Comédie* de Dante (1265-1321). Il lit saint Augustin, Racine, Henri Bergson, Maurice Blondel, Louis Lavelle. L'intelligence de Dante, et des autres auteurs mentionnés, le ravit. D'ailleurs, c'est avec passion que François aime, dès ses quinze ans, l'Intelligence. Il vénère l'Intelligence, écrit Auguste Valensin, «jusqu'à souffrir de se la sentir aimer davantage que la Beauté ou la Vertu.»

Dans un de ses poèmes à la façon de Paul Claudel, il en parle très clairement. Ce qui lui est dur à admettre, ajoute Valensin, ce n'est pas que son Dieu, celui de l'Évangile, apparaisse dans l'humilité de la chair, c'est que son Dieu ne soit pas celui de la spéculation abstraite, et qu'on l'atteigne mieux par l'Amour que par la Raison. François changera bientôt d'avis avant de mourir à 19 ans. Mais encore bien jeune, il est accaparé par la pensée pure. Ça lui donne une sorte d'ivresse. À l'âge où les jeunes sont plutôt portés à la rêverie, il s'est épris de la raison. On pourrait dire qu'il était déjà philosophe. Auguste Valensin note que «chez lui, les idées ne restent pas à l'état d'abstraction : il les prend au sérieux et les pense dramatiquement. Au cours de philosophie qu'il suit en amateur à la Faculté Catholique, à Paris, il découvre ce qu'est la Liberté ». S'il remarque un compagnon, il le situe tout de suite dans l'ordre de l'Être et il reçoit de cette pensée comme un frisson métaphysique: «C'est tout un homme: il a à accomplir sa destinée tragique. Ô stupeur! C'est un infini que je considère là, un être qui porte en soi l'Éternité ! »

Ce garçon de dix-neuf ans sent alors aussitôt le besoin de prier. Il ne se prend pas pour un saint. Mais c'est ce qu'il désire le plus: être un saint. Il veut vraiment répondre à l'appel du Christ à la sainteté. «Ô Jésus, je sais que c'est ainsi que Vous traitez vos Saints; je comprends ce que vous faites sur moi. Ce n'est pas trop que de vouloir la sainteté, mais il faut d'abord passer par le feu dévorant qui ne laisse après lui aucune impureté. - Jésus, grâce à Vous, de mieux en mieux, je Vous connais, je Vous aime, je Vous goûte. - Certes, vos exigences sont dures.

Quand je prononcerai que je livre mes facultés et mon indépendance, ce ne sera pas des formules ! Certes vos exigences sont dures – et nous avons envie de nous en aller. - Mais non ! Où irions-nous, Seigneur, vous avez les paroles de la Vie éternelle.» Le doute s'empare un instant de François et il écrit aussitôt: «Ce crucifié, c'est Dieu ! C'est mon Dieu! Voilà qui est raide, tout de même ! Mais si Dieu n'est pas ce crucifié, Il ne m'est rien. - Ô Dieu de Jésus-Christ ! ». François devient rapidement si convaincu de la divinité du Christ qu'il en arrive au joyeux désir de s'abandonner complètement à Lui avec une sincérité totale. Son intelligence, sa culture, ses connaissances multiples ne l'empêchent pas de comprendre et d'accepter la spiritualité la plus exigeante et la plus vigoureuse qui soit.

Comme l'a écrit le critique littéraire Pierre-Henri Simon après avoir lu ces dernières pages de François: «Il se trouve que ces notes d'un adolescent sont plus riches de substance intellectuelle, de réussite de style et de méditations sur le destin moral et religieux de l'homme que beaucoup de livres produits par la maturité d'écrivains illustres. Je sais peu de lectures plus intelligemment édifiantes que celle du *Journal intime* où François note, avec une rare lucidité, les étapes de son itinéraire mystique.» François écrit le 17 août 1935: «Ô Jésus que je n'ai pas besoin de me raidir pour appeler, comme si vous étiez loin, mais à qui je parle comme au plus proche Amour, au plus intérieur, éclairez-moi. Faites que je ne tombe pas dans la tension exagérée de celui qui veut tout faire par lui-même, ni dans l'abandon par trop facile de celui qui renonce à tout effort; mais que, m'efforçant en toute simplicité de juger mes pensées d'avant-hier et d'en tirer les conclusions, je sois fidèle à votre grâce sans avoir l'orgueil de m'y substituer.»

François vient de se référer à ses «pensées d'avant-hier», c'est-à-dire du 15 août. Il est allé au bal. Il faut rappeler qu'en France, le 15 août est toujours célébré. C'est la fête de l'Assomption ! Il écrit à ce sujet «Il me paraît philosophiquement certain que le 15 août au soir j'ai eu ce dégoût de l'Amoureux qui reste au bal quand la Bien-Aimée l'attend. Seulement ce qui était attrait sensible, c'était la fête; et uniquement volontaire était l'amour; ce qui semble renverser les valeurs et rendre plus complexe le cas. Je ne dis pas qu'on ne puisse pas parfaitement honorer Jésus-Christ à sa manière, en allant au bal, et qu'à un beau concert je ne prenne pas un plaisir immense, dont la privation me serait dure, mais enfin il y en a tout de même qui se font religieux! Et il y en a qui peuvent être appelés à un amour plus pur, plus explicite et plus exclusif surtout; dont la vocation n'est pas d'honorer Jésus-Christ dans le monde, mais de sacrifier le monde à *Jésus-Christ*. Ce sont ceux qui ont véritable vocation d'Amoureux. L'ai-je ou ne l'ai-je pas? Je m'en remets à mon Père pour décider.» François mourut avant que le Père Valensin ne prenne connaissance de ces dernières lignes de son *Journal intime*. Dans une note en bas de page, le jésuite écrit: «C'est le Père du Ciel, c'est l'Infinie Tendresse qui répondit à François, en ouvrant ses bras à l'Amoureux ». Le Père Valensin lui avait écrit le 15 août un mot lui disant de ne plus écrire et de ne plus se fatiguer le moins. François n'écrit donc plus rien à compter du 17 après avoir reçu cet ordre. Son obéissance était totale. Il avait proposé à sa mère de se joindre à lui dans cet élan spirituel. Il est mort, dépouillé de toute énergie, le 11 novembre, dans l'abandon le plus complet à Celui qu'il avait appris à aimer par-dessus tout, Jésus-Christ. Son dernier souhait: « N'être qu'un Arc vivant, tendu vers Jésus-Christ !».

Voici le billet manuscrit, joint à sa lettre, rédigé par Sandelion pour Montherlant, concernant le livre « François » :

*O mon Dieu, puissé-je accomplir une grande œuvre, voir la gloire et la beauté en face ! Si on venait me dire, maintenant que je déborde de jeunesse et d'ardeur, que je n'ai pas assez de force en moi pour rester jeune d'âme et d'esprit quand ma chair sera racornie et desséchée comme une écorce tombée de l'arbre, je demanderais passionnément de mourir dans ma beauté.* (Corresp. de François, p. 91, une des épigraphes du livre).

Et Sandelion ajoute quelques lignes de la présentation du père Auguste Valensin, sj : « De quelles païennes passions, de quelles violentes amours eût été capable, plus tard cet adolescent pour qui toute vision belle était brûlure...etc.

... Telles quelles, ces pages que nous publions offrent, croyons-nous, un intérêt tout à la fois littéraire, psychologique et religieux. Elles font connaître un enfant, dont il appartient au seul lecteur de dire dans quelle mesure, par ses qualités de cœur et d'âme, il sort de l'ordinaire ; dans quelle mesure, comme écrivain qui s'essaye à la pensée et comme artiste, il a donné plus que des promesses ; dans quelle mesure enfin, talonné par une grâce joyeuse, il a su, dans les derniers mois de sa vie, forcer sa marche ; de-celui-qui-aime devenir en peu de temps *Celui-qui-brûle*, et passer en courant de la Vertu à l'Héroïsme. (s) **Auguste Valensin**.

ooo

(suite de la lettre du 26 avril 47 de Sandelion à Montherlant) :

J'ai écrit à G.(ermaine) Théron.

Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit ! Je ne méprise pas la femme (et pour cause !), mais je déplore les journaux idiots qu'on lui fait lire. Je demeure persuadée que les étudiants, les filles cultivées, liraient avec plaisir autre chose. Il y a les revues pour tous sexes, oui, je l'ai dit déjà, mais je maintiens... Et que vous le vouliez ou non, ce sont les filles élevées religieusement qui, malgré tout, sont ou peuvent être saintes femmes. Tout en restant très femmes. Je l'ai été terriblement (mais je vous assure que tout le côté capricieux et « assommant » de la femme ne déplaît pas à tous les hommes ! )

Ils vous aiment d'abord pour vos défauts, j'en suis sûre ! En ce qui me concerne, mes absences – des fuites forcées – mes douleurs – qui me poussaient au refus, et mes jalousies, j'ai été servie par tout cela, qui me donnait des apparences de coquetterie et de caprice, que je n'avais pas en réalité !

Donc on peut être très femme, et frivole sur certains plans – donc charmante ! – en gardant un fond de gravité et le goût de s'intéresser à ce qui en vaut la peine.

Eh bien, c'est pour celles-là, qu'il n'y a pas de journaux, de journaux « féminins ».

Oui, c'est un peu scandaleux de gagner de l'argent à si bon compte. Du moins, on ne le vole pas ! alors, il y a encore pire scandale. Je veux être détachée et en fait, je le suis. Et je préfère ma liberté, ma disponibilité à tout. Mais il faut toujours dépendre de quelque chose ou de quelqu'un, et le manque d'argent vous prive aussi de liberté, c'est certain, d'aisance dans les mouvements. (En même temps, cela donne beaucoup d'intérêt à la vie, rend ingénieux, par faire « aussi bien » avec moins là où d'autres n'ont qu'à payer pour se faire servir ou obtenir un résultat tout impersonnel, il faut agir par soi-même. Tourner une difficulté... Il faut vraiment être très habile pour que les gens soient si étonnés de vous voir vivre là où ils crèveraient de faim.

Je dois dire que j'ai eu une mère étonnante, digne d'être immortalisée comme celle de Colette, d'une intelligence pratique, d'une ingéniosité inouïe et une patience ! – et qui m'a toujours dépannée miraculeusement en toutes choses. Et à près de 80 ans, elle est toujours la même.

Vous savez, cette histoire Doumic (6) m'affole ! L'un de nous deux perd le sens ! Par politesse, mais ne pouvant renier ma certitude absolue, je n'accuse - (après vous-même donc...) – que votre mauvaise mémoire. Ou alors vous m'avez dit n'importe quoi. Mais pourquoi ??

Sûre que vous m'avez parlé d'un journal féminin, et que c'était *Elle*. (Mais ensuite vous n'étiez plus si sûr que ce fût *Elle*). Puisque j'en ai acheté, ou feuilleté... un numéro – et vous ai écrit que c'était idiot, et que je n'y voyais nulle place pour un article sur vous. Je ne puis affirmer que c'est le nom de Mlle Doumic que vous prononçâtes. J'ai entendu cela et vous sachant en relations... Auriez-vous dit : Mlle D ? Enfin une dame qui est là-dedans et vous offrait « si jamais vous vouliez y faire passer quelque chose... » N'en parlons plus mais c'est affolant !

Je ne vous ai pas écrit ces temps-ci, mais je vois votre nom revenir souvent dans mon *Journal*, que j'écris surtout dans mes périodes désœuvrées, ensuite je resterai des mois sans l'ouvrir, qui oscille entre les thèmes : chaleur et vie intérieure. Et quelque fois j'y ... monologue avec vous. Et les « fêtes » !

Les courses de chevaux, etc. Toutes choses qui m'ennuient à mourir, et je pense toujours à Barrès, parlant lui, des fêtes mondaines : mais qu'est-ce que vous entendez par des fêtes ?

Je me rends de plus en plus compte que m'ennuie au fond tout ce qui n'intéresse pas mon âme. (Et mon esprit au moins, bien entendu).

Du 14 août : « M... Il ne croit ni à Dieu ni à diable, mais il est un homme « intérieur », il connaît le vocabulaire chrétien, avec lui je peux parler d'un tas de choses, les seules qui m'intéressent vraiment... (etc.) sont ce que je vous ai dit sur le néant de cette « sensibilité catholique » sans Dieu au fond.

Du 16 août : J'enrage parfois contre M. de ses contradictions. Si vous pensez ceci, être ceci : vous ne pouvez penser être cela. Mais moi-même suis-je autre chose que contradictions ? De plus en plus spiritualiste, intérieure, c'est certain, mais est-ce que je ne bondis pas encore un peu en lisant des chroniques de mode (...) ?

Je dialogue parfois en pensée avec Isabelle, à propos de son bonheur de nager : (a été une des joies de ma vie) et je lui dis : « Vous avez vécu par la sensation et moi non. Ce qui est vrai. Mais pourtant ce qui a énormément joué pour moi, c'est la sensation plastique, visuelle. Et ceci vaut cela. Cela n'est pas mort en moi, c'est par

cela que je tiens encore à l'univers concret. Mais beaucoup moins, mon spiritualisme n'est quand même pas qu'aspiration, Dieu merci. »

« Comme tout est fini, ces plaisirs, ces orages !  
Tout s'en va doucement quand viennent l'heure et l'âge  
Qu'il était vain de craindre et vain de redouter  
Ces instants radieux qui vous font tout quitter  
Quand la terre n'est plus qu'un jardin qu'on traverse  
Avec ses fruits lointains et ses roses de Perse ». (1)

(1) (Ces vers sont de Sandelion, ndlr.).

Un souscripteur de *L'Enfant perdu* (7), romancier et critique d'art, m'écrit : « Votre petit livre est admirable. Je l'ai lu et le relirai. J'aime sa musique, contenue, déchirante, imperceptible. Et un autre : « Je me mets à genoux de nouveau devant votre poésie. » D'autres encore. Et vous ne m'en avez pas dit un mot !! D'ailleurs, je vous recopie ça, le rencontrant en feuilletant, et avec la même franchise, vous annoncerai que **Joë Bousquet** (8) doit m'éreinter dans la *Gazette des Lettres*.

R. Dumay me l'a dit, l'air fort ennuyé. Mais moi, je l'attends de pied ferme, non que je défende ces pauvres petites choses, mais je sens bien que J. B. ne peut rien comprendre à cette poésie claire et toute d'effusion. C'est stupide quand même de ne pas admettre qu'il y a deux veines, et que le filon Valmore (9) n'a pas donné toutes ses paillettes.

Un peu plus loin, je trouve un texte de votre bête noire : Gabriel Marcel, prises dans un vieux n° de *Confluences*, en introduction à des fragments de Charles du Bos (10): « *Il existe (...) une incompréhension ricanante qui offre, si je puis dire, tous les dehors de l'intelligence, mais qui par malheur, n'est à la lettre que cécité, qui n'atteint, qui n'approche même pas ce qu'elle entend tourner en dérision. Il est des êtres qui, par leur seule présence (...) attestent la réalité de Dieu. Je dirai dans un sens analogue que Ch. du Bos a été un des plus grands, un des plus sûrs témoins de l'âme...* »

Suit un texte de du Bos, *Les Imbéciles*, qui m'a bouleversée parce que j'avais pensé exactement cela au moment de ma conversion en 43.

« Je ne sais, ce texte me bouleverse. Il faut la charité chrétienne ou bouddhique – pour parler ainsi. Je pense à Month. Qui croit à l'âme mais je me demande si nous parlons de la même chose. Car l'âme, c'est aussi, tout court, la conscience, la vie intérieure, et non seulement ce qui nous permet d'être en contact avec le Divin.

Que de choses, je voudrais lui dire encore, si je ne devais pas « l'ennuyer avec le christianisme » ! (*Je dis que vous m'avez écrit cela « brutalement » !*) Mais après tout qu'il me lise comme un texte religieux. Il le fait bien souvent. N'empêche que je ne suis pas mal à l'aise avec lui comme avec une (... ill.), il sait le vocabulaire chrétien, etc.

« S'il ne sent plus ce qu'il recouvre, on peut parler la même langue et cela devient de plus en plus rare et difficile. Et cela m'isolera de + en + car je ne m'intéresse plus...etc. » (Extrait du *Journal* de Sandelion).

Ceux qui n'ont rien à écouter en eux-mêmes...

Et ceci que je trouve joli dans les pensées d'une archiduchesse, Stéphanie, épouse de Rodolphe de Habsbourg, celui de Mayerling). « *Dans l'amour on se connaît parce qu'on s'aime. Dans l'amitié, on s'aime parce qu'on se connaît.* » Et c'est vrai.

Je vous quitte, encore patraque d'une maladie (presqu'évanouie !) ce matin, dans une petite ferme amie (indigestion...ill.) mais revenue en vélo, chargée, n'en menant

pas large... j'essayais de dompter ça en repensant à vos suggestions contre le mal de mer.

Peut-être vais-je accompagner en Savoie quelques jours, la semaine prochaine une amie (à ses frais !) A bientôt ? Que ce Nielsen me tourmente !

Votre JS

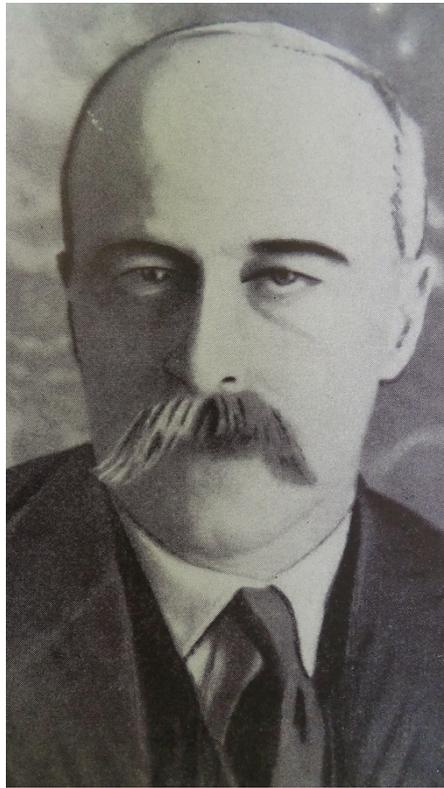
ooo



Joë Bousquet 1897-1950



Marceline Desbordes-Valmore  
1786-1859



Charles du Bos 1882-1939

-----

Notes : (7) **Pour un enfant perdu. de Jeanne Sandelion**, Paramé en Bretagne, Éditions du Goéland 1947. Plaquette in-8 de 39 (5) Tirage à 175 exemplaires : 150 sur vergé d'Auvergne à la main, numérotés de 1 à 150 et 25 S. P. sur bouffant ordinaire, non numérotés. Renferme 24 poèmes.

(8) **Joë Bousquet**, né à Narbonne (Aude) le 19 mars 1897 et mort à Carcassonne (Aude) le 28 septembre 1950, est un poète et écrivain français. Pendant la Première Guerre mondiale, le 27 mai 1918, âgé de 21 ans, il est grièvement blessé lors du combat de Vailly : il est atteint à la colonne vertébrale par une balle allemande. Paralysé à hauteur des pectoraux, il perd l'usage de ses membres inférieurs.

Il demeurera alité le reste de sa vie, au 53 rue de Verdun à Carcassonne, dans une chambre dont les volets seront fermés en permanence. Il écrira à propos de sa blessure : « Ma blessure existait avant moi, je suis né pour l'incarner. »

(9) **Marceline Desbordes-Valmore**, née le 20 juin 1786 à Douai (Nord) et morte le 23 juillet 1859 à Paris, est une poétesse française. Charles Baudelaire s'intéresse plus à la personne qu'aux vers, quand il affirme : « M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore fut femme, fut toujours femme et ne fut absolument que femme ; mais elle fut à un degré extraordinaire l'expression poétique de toutes les beautés naturelles de la femme », suivi en cela par toute une tradition au XX<sup>e</sup> siècle. Sainte Beuve dit à son propos : « Elle a chanté comme l'oiseau chante ». Il définit sa poésie comme « si passionnée, si tendre, et véritablement unique en notre temps ».

(10) **Charles Du Bos**, né à Paris le 27 octobre 1882, mort à La Celle-Saint-Cloud, le 5 août 1939, est un écrivain français et un critique littéraire au sens du XIX<sup>e</sup> siècle dont l'œuvre est essentiellement constituée de son *Journal* et de textes critiques ;

ooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**      Dimanche 27 avril 1947

(Ma mère entre aujourd'hui dans sa 80<sup>e</sup> année, et vous venez d'avoir 51 ans !)

Ndlr: Sandelion se trompe car Montherlant est né le 20 avril 1895. Il a donc 52 ans. Il a toujours voulu faire croire qu'il était né en 1896. Pourquoi ? Mystère d'un homme qui aimait « jouer » et faire des farces.)

Merci beaucoup, malgré la douce rosserie de la dédicace ! d'une injustice si flagrante que non seulement elle ne me blesse pas comme le ferait une assertion

exacte : il n'y a que la vérité... mais elle me touche presque, car si j'étais forte ( ?), je pourrais même y voir un semblant de regret !

Je pourrais croire que cela vous ferait plaisir que je vous donne des signes de vie purement désintéressés, puisque vous avez l'air de me reprocher ceux qui ne le sont pas ! (Quel style !) (Je vous jure d'ailleurs que cette fois, j'étais résolue à vous écrire, bien avant que me prît l'envie irrésistible du (*Maître de*) *Santiago*. S'il n'y a pas uniquement coïncidence, c'est que c'est cette envie très ardente (oui) qui a emporté mes hésitations et mes timidités, dont je vous ai dit les raisons.)

Pouvez-vous sérieusement croire que je n'aie pas souvent l'envie de vous donner ces signes de vie, pour le plaisir ? Je l'ai fait pour des raisons professionnelles, je le fais pour vous demander un livre, parce que ce sont des prétextes sérieux, que j'ai scrupule de vous déranger pour moi seule. Mais je vous avais dit au téléphone, en décembre, combien je souhaitais vous revoir. Je vous assure bien que ce n'était pour parler d'affaires uniquement. Ensuite j'ai été très ennuyée de cette affaire, à cause de Mlle T. (chez *Elzevir*). Je ne comprends toujours pas ce qui s'est passé.

Pour être tout à fait sincère, oui, quand je vous ai, en mai dernier, « relancé » pour cette histoire d'édition, je me donnais aussi cette raison professionnelle, à moi-même, pour sauver ma dignité encore ulcérée. Je me la donnais en partie (quel style !) car je souhaitais aussi me poser un peu dans la maison par mes belles relations, et leur assurer quelque bénéfice. Ce qui m'eut servie. Vous m'aviez dit oui, et puis à l'automne, ce fut non. Je ne saurais vous en vouloir, c'est parfaitement naturel ! (Tout de même, si vous m'aviez donné 2 ou 3 poèmes ! Que sais-je... ?)

Mais il se passe toujours ceci que, chaque fois que je vous revois, tout s'abolit miraculeusement, je vous retrouve tel qu'il y a vingt ans, plein de la même gravité et de la même gentillesse, du même désir de m'obliger. Seulement, aujourd'hui, je ne sais plus si c'est par amitié ou par charité !

En lisant *Le Maître de Santiago*, je souriais de me rappeler que je vous l'ai demandé en ajoutant que je n'avais rien à lire et que ce serait charité ! Alors c'est peut-être pour ça ! Je vous crois plein de charité, comme Alvaro, d'une charité sans amour spontané du moins, d'une charité volontaire sinon chrétienne, comme la mienne, qui n'est que cela, car comme vous, je suis pleine d'indifférence pour les êtres, et ma charité n'est qu'exigence intérieure, ma charité active, car j'ai pourtant une compassion naturelle infinie des pauvres hommes ...

Et je sais que si je vous revoyais, (et j'en reprends l'envie en vous revoyant), que si nous nous revoyions, pourrait peut-être finalement renaître cette amitié dont la perte a été tout de même une des grandes frustrations de ma vie. Et la perte de la mienne a été une perte aussi pour vous, j'en suis sûre, même si vous ne l'avez jamais sentie. Je puis le jurer, sachant ce qu'étaient mes sentiments.

Cela, je vous l'ai écrit, une fois déjà. Tous ces essais de replâtrage, depuis l'affreuse « affaire », n'ont pas donné de résultats durables ; chaque fois, il y a eu une petite perfidie de votre part, ou un procédé inélégant, et à ma plainte, une lettre inouïe en réponse, qui m'a fait rentrer dans ma coquille, avec mon amitié de nouveau aplatie. Et alors, je me convaincs de plus en plus de ceci : qu'il y a en vous deux hommes (l'homme tout court qui est simple, bon, charmant, dévoué, ami parfait, etc, etc... ! (Quand on me dit que vous êtes un ours – une dame cet hiver ... – je comprends mal ! Car vous fûtes toujours avec moi, dans la présence, la douceur et le charme même. Je n'ai aucun souvenir, même au moment le plus atroce de ma crise sentimentale, d'une parole blessante, brutale, et même seulement désagréable, dans

votre bouche (désagréable pour moi, il y en eut de pénibles à cause de nos divergences de vues, certes).

Par lettre, oui, il y eut des choses très sèches. Dans l'absence, on vous devient vite ennemi, je ne sais quoi s'interpose entre vous et l'interlocuteur, une méfiance terrible, et c'est pourtant de vous qu'il faut se méfier !! Et un homme de lettres, implacable à cause de son œuvre, et qui écraserait ce qu'il a de plus cher pour enrichir cette œuvre. (D'où, malgré cette reprise d'amitié et la remise en confiance, ces choses que je n'ai pu supporter, qui ne me semblent pas conciliables avec l'amitié, quand c'est rouvrir une blessure).

Cependant, j'y crois encore, j'y croirai jusqu'à la fin de mes jours – que même pour votre œuvre, vous n'auriez pas fait, vis-à-vis de moi, autrefois, certaines choses.

Autrefois, avant (que j'aie selon vous démérité, en vous injuriant). Je ne veux pas croire que vous auriez, au temps de notre amitié, utilisé ces lettres ainsi.

Pas en caricaturant ces lettres qui étaient belles, que dictait une ferveur, un sentiment profond. Je crois que vous ne l'avez fait que dans la colère (C.M.R dixit, d'ailleurs) (1). Je le crois.

Seulement je n'ai jamais pu le faire croire à personne. Je ne le disais pas pour vous excuser mais pour me rendre les choses moins amères, car tirer une vengeance littéraire, donc publique, d'une offense privée, ce n'est pas très joli déjà, mais à mes yeux tout de même, quelle différence !

Vous le sentez bien. Je suis, j'étais comme ces amants trahis qui veulent au moins que le passé ne soit pas sali, pas abîmé, et le dire : « J'ai eu un temps où il ou elle m'aimait, ou c'était vrai. »

Quand nous nous sommes revus, la première fois, après ce ratage de restaurant que vous avez si méchamment utilisé, et qui n'était que drôle après tout ! - et que nous nous sommes mutuellement reproché de nous être trainés dans la boue, eh bien, j'aimais mieux cela. On pouvait laver cela à grande eau, « passer l'éponge », mais au moins, il restait, il pouvait rester cette amitié d'autrefois.

Au moins pour moi, toute cette bonté charmante, dévouée, dont certains veulent que ce n'ait été qu'un moyen de pouvoir m'utiliser plus tard ! C'est cela qui me fait encore mal.

Ce qui fait mal, ce sont toujours les autres. « *L'enfer, ce sont les autres* ». L'admirable pièce de Sartre, dont je ne connais que cela (*Huis-clos*), mais c'est admirable), les autres qui savent mieux que vous toutes choses, qui enveniment tout et veulent vous ravir même le passé. C'est cela aussi qui me rend parfois incohérente à votre égard.

Ce doute malgré tout né de mon humilité, car j'ai souvent relu vos lettres, pour me consoler, et je me dis : non, non, ce n'est pas possible ! Cette bonté, cette amitié étaient sans arrière-pensée intéressée !

Mais comme d'ailleurs je n'ai nul intérêt à parler de vos torts, je préfère nier l'histoire quand c'est possible – je rappelle toujours vos procédés exquis d'autrefois, avec les étrangers. Seulement, avec les autres, il m'est arrivé de me plaindre.

Et puis, toujours, il y a un moment où tout renaît, où je reprends confiance, où le Montherlant noble refait irruption dans ma vie profonde. Ah ! Je les comprends bien ceux qui vous jugent et vous vilipendent ! Au fond, voyez-vous, ce sont des réactions d'amants ulcérés et déçus. C'est là le drame de tout amour, on aime un être, cet être, et en même temps, on voudrait qu'il fût un autre – pour n'en pas souffrir.

Vous êtes un homme qu'on aurait voulu pouvoir adorer, comme un dieu. Et vous n'êtes qu'un homme, et vous avez bien le droit, évidemment de vouloir n'être qu'un homme, et libre de ses mouvements.

J'ai vraiment honte de cette lettre désordonnée ! Tout à fait une de ces lettres de jadis. Mais quand je me décide à le faire, j'ai toujours tant à vous dire...Et au moins, je ne le fais pas souvent !

Lundi 28 avril 1947 (suite)

Je me suis embarquée dans une lettre terrible, interrompue hier soir par la nuit, et les éclairs terrifiants d'un orage lointain, qui demeuraient ma seule lumière ! Cette fois, au lieu de me reprocher des signes de vie intéressés, vous me reprochez une trop longue lettre désintéressée. Tant pis. Il y a des moments où l'on éprouve le besoin de faire le point dans sa vie, avec ce qu'on a beaucoup aimé. Et il y a en moi si je puis dire, une constante Montherlant, c'est comme un câble immergé, il peut le rester pendant des lieues et des milliers de lieues, et il émerge de loin en loin. Cela tient à des affinités quand même profondes, et c'est ce qui me procure une fois de plus que mes sentiments pour vous étaient à base de fraternité passionnée et non d'amour.

Tout le côté amour a été fabriqué, par amour de moi, et c'est cela aussi qui m'a si fort exaspérée, qu'on puisse assimiler au désir vulgaire d'un homme ce qui n'a jamais été cela, mais le désir de me réaliser en vous, parce que je ne pouvais pas dissocier l'amour de l'âme et l'autre.

(Certains le pensent, une romancière de mes amies va publier chez Vigneau un roman sur ce thème : Deux amours uniques ! Nous avons d'ailleurs aimé le même homme, un des deux enfin !) Les amours d'une femme comme moi sont nécessairement, d'abord, des amitiés ; nous sommes comme Barrès jeune, dont « la psychologie souffrant de n'avoir pas élu l'aimée ». Et c'est pourquoi elles survivent à l'élément passionnel. J'ai souffert terriblement pendant 4 ans de passion pour un homme qui est resté mon ami le plus cher et le plus charmant, et cela fait tout de même une amitié de 13 années, et à présent, éliminés le besoin de possession, la jalousie, je suis très heureuse avec lui dans les moments que nous passons ensemble. L'amitié est un paradis, c'est la seule chose qui m'attache à Paris ; ici j'ai ma mère, ma maison, la liberté, la nature, à Paris je n'ai que les êtres, mais tout de même, c'est beaucoup. (N'empêche que ce sera dur de repartir !). Mais G. et moi, nous sommes aux antipodes sur bien des points, et ces contraires aussi ont alimenté entre nous l'élément amoureux ; tandis que je sens si souvent combien je vous ressemble, et pas toujours avec le meilleur de moi, certes !

Cette anarchie, ce dédain absolu des morales et des sanctions des autres (« Mon cœur a des pareils mais il n'a pas d'égaux. » (A. de N.)

Cette anarchie qui ne cède qu'à Dieu – ou à l'exigence intérieure, enfin. Et tant de choix... Et tout de même, cette conception religieuse de la vie, quoique vous disiez. Toutes ces choses qu'on vous reproche... Il me semble aussi que, quand on vit en esprit d'éternité, toutes ces notions de patrie, de revanche, sont tellement relatives ! Et pour moi, ma liberté est tellement intérieure, imprenable... Cela n'a pas de réelle importance pour nous.

Il est vrai que vous dites aussi le contraire, et le prouvez ! Mais tantôt vous parlez de christianisme du dehors, et tantôt du dedans, cela déroute...

Vous avez l'âme religieuse. L'âme religieuse, c'est presque un pléonisme, puisque l'âme est ce qui, en nous, se relie au divin ! Enfin vous avez été élevé dans le

temple, comme moi. G. aussi était, est un catholique pratiquant, et « ce grand fief ( ?) en commun » avec les êtres qu'on aime, c'est quelque chose. Il y a toujours un abîme, entre « les autres » et vous. Pour vous, c'est peut-être une patrie perdue, dont vous parlez encore la langue, et c'est énorme. Pour moi, c'est une patrie retrouvée, jamais tout à fait perdue. La notion de péché ne m'a jamais abandonnée, retrouvée après une étrange aventure spirituelle en 43, qui m'a réellement rouvert, à moi si peu mystique, le royaume du divin. (A ce moment, d'ailleurs, j'ai éprouvé un tel besoin de me mettre en paix avec le monde entier que j'ai songé sérieusement à vous écrire). Ce désir de vieillir en paix avec tout ce que j'ai aimé est toujours très fort en moi.

D'harmoniser tout en moi, d'être d'accord avec moi-même. C'est encore une des raisons de cette lettre. Pardonnez-moi ce fatras. J'arrache cela de moi assez péniblement et comme par moi-même. Je n'écris plus de longues lettres ! Pas à Paris du moins ! Ici, j'ai pu me recueillir et lire *Le Maître de Santiago*. dans l'atmosphère qu'il fallait ; ce printemps radieux me procure encore des moments d'ivresse dionysiaque.

(Oui et non, ce n'est pas le mot, c'est un peu délirant, mais cela demeure religieux, au fond.) C'est très beau, d'une sobriété pathétique. Rien de votre espagnolisme qui me parle tant, de ce lyrisme fleuri de *La Reine (morte)*, rien, d'autre part, du mysticisme chaud et charnel d'un Claudel.

L'accent est janséniste, oui. Mais tout être religieux peut comprendre cet accent, parce qu'il accède de plus en plus à l'idée du détachement et du renoncement. Pour moi, je m'y entraîne aussi, et la vie que je mène à Paris, tout en me dissipant, m'y aide beaucoup, hélas ! me forçant à un ascétisme qui n'est pas dans ma nature, privée de logis, ce besoin féminin d'embellir, de ranger (ô Péguy !), de cuisine, etc... du plaisir de posséder de beaux objets, de m'en entourer... (Ah ! Montherlant, on dit que vous avez deux appartements. Si c'est vrai, vous devriez bien m'en céder un !).

Un autre article, et celui-ci vraiment j'aimerais l'écrire, si pour le moment, ce serait un peu mince, (mais après tout, il y a aussi les *J.F des Olympiques*, et Soledad, qui sont charmantes, et Dominique.), et je serais vraiment qualifiée pour l'écrire ! Ce serait « *Les vraies Jeunes Filles de Montherlant* ». L'Infante, Mariana, comme elles sont charmantes, chacune dans leur genre. (Oh ! il y aurait des choses à dire... et d'ailleurs qu'Andrée Hacquebaut pourrait être aussi une créature charmante, exaltée et lyrique, qui ne méritait pas la caricature. Non, non, c'était un crime d'utiliser cela ainsi, cela fait un livre faux, je l'ai dit et répété ; je ne me rappelle pas vos lettres jansénistes à Thérèse, mais sûrement elles n'étaient pas non plus dans le ton.)

Etes-vous bien avec *l'Arche* ? (1) Je n'ai pas revu Audisio (2) depuis longtemps, qui, tout en faisant le justicier (!) vous aimait beaucoup, mais sans l'avoir jamais lue, j'aime cette revue pour son atmosphère nord-africaine, qui m'est restée chère (et j'aime Camus d'y avoir, paraît-il, écrit des choses qui me plaisent sur la poésie « moderne » (!). Je vous en parle parce que là peut être, on aurait pu passer quelque chose.

-----  
Notes (1) : **La Revue L'Arche** (1944-1947). Placée sous le patronage de Gide et lancée par Jean Amrouche en février 1944, la revue *L'Arche*, éditée chez Charlot à Alger puis à Paris, cherchera d'abord à rétablir, pendant cette période noire, les droits d'une pensée humaniste et libre. Ce sera en fait surtout la défense et illustration d'une littérature française « classique » qui la caractérisera tout au long de ses 26 numéros, et qui l'amènera à s'arrêter quand la Libération sera effective : l'époque, désormais imprégnée de la culture qui se préparait outre-Atlantique, n'était plus à célébrer l'éclat et la dignité d'une littérature libre.

(2) **Gabriel Audisio et la Revue Rivages :**

Rivages [REVUE] : revue de culture méditerranéenne / comité de direction Gabriel Audisio, Albert Camus, R.-J. Clot, C. de Fréminville, J. Heurgon, J. Hytier

Historique : n° 1 : 1938 ; n° 2 : 1939

**Gabriel Audisio** est un écrivain et poète français né le 27 juillet 1900 à Marseille et mort le 26 janvier 1978 à Issy-les-Moulineaux. Il s'était engagé comme hussard et avait été démobilisé en 1919. De 1921 à 1922, Gabriel Audisio est Rédacteur au Gouvernement général de l'Algérie. En 1927, il rencontre Max-Pol Fouchet, Jean Hytier, Henri Bosco et Jean Ballard, directeur des Cahiers du Sud auxquels il collaborera pendant des années. En 1930, il devient Délégué de l'Office algérien d'action économique et touristique. En 1936, il voyage en Tunisie d'où il rapportera son essai *Sel de la mer*. Il rencontre Jean Prévost, Albert Camus et Jean Grenier. En 1943, il est incarcéré à Fresnes pour faits de Résistance. En 1958, il est nommé Conseiller Culturel auprès du Secrétariat d'État chargé des Affaires culturelles algériennes. Il prend sa retraite en 1966. Gabriel Audisio meurt à Issy-les-Moulineaux le 25 janvier 1978. Cette même année sera publié son dernier recueil de poèmes, *De ma nature*. L'œuvre abondante de Gabriel Audisio est celle d'un **écrivain méditerranéen** qui affirme sa foi dans l'espèce humaine et dans le monde méditerranéen. Héros sans dieu, l'homme de Gabriel Audisio est un lointain héritier d'Ulysse et des Grecs que gouvernent avant tout l'intelligence et la raison. On peut dire de Gabriel Audisio que les héros de ses romans, le contenu de ses essais témoignent de sa pensée et de son idéal. Gabriel Audisio s'est voulu un **rassembleur de toutes les cultures et de toutes les nationalités du bassin méditerranéen**. Par-delà les différences et les divergences existant depuis des siècles, il a souhaité voir s'unir ce qu'il appelait l'Orient et l'Occident, mais c'était avant tout dans ce qui était l'Afrique du Nord qu'il a entretenu ce projet d'unité. La force de l'Algérie, de la Tunisie et du Maroc résidait, selon Gabriel Audisio, dans la diversité des cultures, des religions, les va-et-vient successifs de peuplements que ces pays avaient connus depuis toujours. Pareil thème trouvera sa place dans les romans, les essais, et à un degré moindre, dans sa poésie. Avec Gabriel Audisio, c'est une des figures les plus représentatives de la littérature méditerranéenne qui s'est imposée durant un demi-siècle.



Gabriel Audisio (1900-1978)

---

Finissons cette lettre. Je reçois un flot de messages ce matin, dont une d'Alger, qui m'apprend entre autres choses, une nouvelle, paraît-il, déjà ancienne : C-M Robert aurait publié chez Baconnier (3) (en Suisse ?) 200 quatrains d'amour. Cela fait beaucoup d'amour, vraiment ! Il y a des années que je ne savais rien de lui. De Paris, des lettres amicales qui me touchent. Oui, si je n'avais cela ...

J'aimerais vous revoir. J'aimerais que nous puissions déjeuner ensemble, cela crée tout de suite un climat plus facile, plus familial, et puis cela aussi, c'est charité, car je déteste manger seule, je me vois de l'extérieur et je m'apitoie sur moi-même ! En outre, cela me fait mal de dépenser tant pour manger, et mal, parce que je ne peux pas y mettre le prix, alors que si cela est en même temps un plaisir d'amitié, voire une fête, c'est différent ! (Et alors, exceptionnellement, je peux aller dans des restaurants « mieux » (c'est-à-dire : où l'on peut s'en tirer entre 150 et 200 ! Il m'arrive de déjeuner à 1000, mais alors, je ne paie pas !) !

Je vous dis cela très simplement parce que nous déjeunons presque toujours en camarades, c'est-à-dire chacun payant son écot. Il me sera plus facile de téléphoner, soit le matin, soit le soir, ayant le téléphone dans ma chambre.

Merci encore. Je vous reparlerai d'ailleurs de ce livre que je veux relire. J'ai envie de vous envoyer *Les femmes de Barrès* (j'ai refait cela ces jours : *B. et les sorcières/* et peut-être quelques articles d'*Art*. Puis-je vous demander de me les garder ?  
Merci !

JS.

ooo

Note (3) : Editions **Baconnier** :

Né à Lyon, au pied de la colline de Fourvière le 1<sup>er</sup> mai 1875, Henri Baconnier est âgé de six ans lorsque ses parents décident de s'installer à Alger où ils ouvrent d'abord une bibliothèque, puis en 1888 une librairie-papeterie, associée ensuite à une maroquinerie. A la fin de ses études secondaires, au lycée d'Alger, il succède à sa mère dans la petite affaire familiale, qui a déménagé de la rue Colbert à la rue de Constantine, future rue Colonna d'Ornano. Ses débuts furent difficiles, les crédits qui lui étaient indispensables étant chichement mesurés par des personnes qui appréciaient mal la confiance que pouvait justifier le dynamisme d'une jeunesse ardente, ne reculant devant aucune fatigue. Avec son frère François, il constitue une société en nom collectif pour gérer la papeterie, puis crée un atelier d'imprimerie, industrie alors naissante en Algérie. Henri Baconnier se révèle vite "maitre imprimeur", dans toute l'acception du terme. Il donne un essor considérable à l'imprimerie en Algérie, en adaptant les procédés les plus modernes des arts graphiques, par des créations nombreuses et en s'entourant de spécialistes de la métropole. Mobilisé pendant la guerre de 1914-1918, il fait partie du corps expéditionnaire des Dardanelles (9<sup>ème</sup> régiment de Zouaves). Il en revient sergent et reçoit, pour sa brillante conduite, la croix de guerre et la médaille d'Orient. Dès sa démobilisation, il se fait remarquer par ses hautes qualités commerciales, de jugement et de bon sens. Il est élu Conseiller du Commerce Extérieur de la France. Il décide alors de se lancer dans l'édition. De nombreux écrivains et poètes nord-africains sont édités par ses soins. En se spécialisant dans la littérature nord-africaine, il contribue à l'essor en France et à l'étranger, d'auteurs d'origine métropolitaine et algériens de langue française. Parmi les plus célèbres, citons Robert Randau grand prix de littérature d'Algérie en 1929, 1938, Paul Achard, René-Jean Clot, Martial Rémond, Edmond Brua. Spécialiste d'ouvrages d'art et d'affiches, il fera également appel à des peintres et illustrateurs de talent, ou hôtes de la villa Abd-el-Tif : Cauvy, Hugo d'Alesi, Carré, Brouty, etc...Travailleur infatigable, il voulut que son activité débordât le cadre de sa profession et se consacra à la chose publique. Elu juge suppléant au Tribunal de Commerce en 1922, tour à tour juge titulaire, président de Chambre, il fut élevé à la présidence en 1937, présidence qu'il conserva jusqu'à sa mort, le 16 mai 1950. Les récompenses viennent sanctionner ses mérites professionnels : en 1938, il est Grand Prix des arts graphiques de l'Exposition universelle d'Anvers en 1935, Grand Prix de l'Exposition universelle de Bruxelles, et il reçoit la Légion d'honneur. Président de nombreux conseils d'administration, Henri Baconnier avait su gagner la confiance de ceux qu'il représentait. D'humeur toujours égale, patient, mesure et prudent dans ses jugements, il puisait dans une foi chrétienne éclairée et toujours discrète, l'énergie nécessaire pour ne pas transiger avec ses devoirs personnels de famille, professionnels patriotiques et sociaux. Son fils, Henri Baconnier, avait succédé à son père à l'imprimerie et à la maison d'édition. On lui doit notamment la publication de *Jans de Kabylie* de Mouloud Ferraoun ou *Jeunes Saisons* d'Emmanuel Roblès. Le peintre et dessinateur Charles Brout y était un de ses fidèles collaborateurs. Reprenant la tradition de la famille, sa petite fille Béatrix, vient de publier un superbe livre *L'Algérie en affiches* représentant pour la première fois, les affiches pour la plupart inédites, de la collection Baconnier. Affiches touristiques, politiques ou publicitaires, elles sont d'une qualité artistique incontestable et sont les précieux témoins d'un moment de l'Histoire de la France et de l'Algérie. D'Alger la Blanche aux confins du Sahara, en passant par les Aurès, Oran, Constantine, Tlemcen, Touggourt et Ghardaïa, cet ouvrage est un véritable voyage dans les plus beaux sites et paysages d'Algérie. C'est une digne évocation de celui qui, au fil des années, fit éditer ces affiches, Henri Baconnier.

Odette Goinard

d'après les documents fournis par la famille

ooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

Sans date. Mai 1947 ?  
(Suite de la précédente ?)

Ne vous effrayez pas de cet accès de Montherlantinite, ce n'est pas dangereux !  
Mais il est vrai que je pense beaucoup à vous ces temps-ci – c'est-à-dire à moi-

même ! Et je pense surtout, oui, au rôle néfaste qu'ont joué les « autres » entre vous et moi. Rien n'aurait été grave, après tout, sans eux. Ma « crise » se fût sans doute dénouée d'elle-même, avec l'absence et le temps, je ne serais restée au début que « désagréable », et ensuite ...

Il a fallu que quelqu'un de bien intentionné m'écrivit que vous étiez un inverti, avec des précisions vraiment affreuses pour une imagination de femme exaltée.

Et ensuite, au moment de la publication des *Jeunes Filles*, si le drame ne s'était joué qu'entre vous et moi, ce n'eût pas été si atroce. D'abord, c'est bien simple, je n'aurais peut-être rien su !

Je ne l'avais pas lu, ce livre, quoique, avant qu'il ne parut, un ami, bien entendu, m'eût dit : M. a sûrement songé à vous en écrivant les *Jeunes Filles*, etc. J'avais protesté : quelle idée ! Pourquoi à moi ? Et après si longtemps ? Et je lui savais tant d'autres amies, etc. C'était assez néanmoins pour que je n'eusse pas envie de vérifier et de lire le livre. Alors, ce sont les autres qui firent du bruit, non moi.

Vous m'avez écrit un jour, ensuite, que si je n'avais rien dit ... mais en vérité, je me tenais coite, je n'avais vraiment aucune envie de bouger. Il a fallu que la rumeur publique devint telle que la bonne H. (Henriette) Ch. (Charasson) (1), elle aussi avec les meilleures intentions du monde intervint, sans que j'y fusse absolument pour rien.

Mais pouvais-je lui en vouloir de défendre mon honneur ? Ensuite, il y eut *Micromégas* (2), qui m'écrivit. Et là j'eus la faiblesse, puisque le mal était fait, de vouloir en tirer parti, de me dire : Je suis bien bête ! Là-dessus, vous m'écrivez que tout cela est faux, etc... et moi, je ne demandais qu'à vous croire. Naïvement, je vous crus (je n'avais toujours pas lu le livre !)

Je voulus maintenir mon intervention, vous le dis... ce qui me valut une nouvelle trahison de votre part... Ce n'était pas bien, mais là encore, je m'accuse plus que personne. Je n'avais qu'à ne pas manquer de noblesse à mon tour, qu'à ne pas songer à monnayer à mon tour des choses qui pour moi devaient rester sacrées.

Là encore, que n'ai-je pas entendu, de la part des autres ! Et que, vous et moi, étions le couple le plus infecté de littérature qui fût. Car vous vous étiez attaché au boulet même que vous m'aviez rivé !

Votre faute fut de me faire, quoique dans la caricature, trop reconnaissable ; ma personnalité était trop forte pour ne pas transparaître, à travers mes propres textes d'ailleurs, si remaniés qu'ils fussent (et avec quelles adjonctions déplorables) !

Mais cela, je sais que vous ne l'avez pas voulu, que vous ne vous êtes pas rendu compte. Il reste que vous l'avez écrit... quelque amplification qu'ait pu prendre ensuite ce projet – contre moi.

Mais sans les autres, si j'avais été seule à savoir, je me serais dit : je n'ai que ce que je méritais alors. M. m'écrivit cela comme une arme possible, etc. J'en aurais souffert, mais pas ainsi. Et depuis, c'est encore en pensant aux autres que je me suis sentie blessée. A moi, au fond, que m'importe ? Je me dis parfois qu'après tout, s'il vous plaisait de me bafouer et de m'humilier encore, ça me serait presque égal. Et même que ce n'est qu'en faisant cette sorte d'acte d'abandon préalable que je pourrais retrouver une vraie paix en ce qui vous concerne (comme les vrais chrétiens vont au-devant de la Croix et l'embrassent pour désarmer la douleur. (Ce n'est pas tout à fait ça). Et s'il me plaît d'être battue. Non ! C'est bien au-delà ! Si tant de sublimité (!) ne vous touche pas.

Encore un mot sur ce sujet qui n'est pas une si vieille histoire puisqu'on réédite ce livre. Je ne pourrais pas plus qu'hier le lire, - (J'ai fini par le lire !) - , mais la blessure que j'en ai reçue ne fut pas bien entendu d'ordre sentimental, (J'étais plongée dans un amour bien orageux aussi, et qui me rendait indifférente à tout le reste, au fond) - ni d'amour propre, puisque je savais bien que rien ne s'était passé ainsi entre vous et moi et que Costa n'était lui aussi qu'une caricature de vous-même.

Non, ce fut une affreuse sensation de pudeur violée, oui, celle d'un viol public. Et tout de même, de penser que les « autres » pouvaient croire qu'une femme comme moi, avait pu aimer un homme semblable et lui écrire sur ce ton en ne recevant que des rebuffades, etc. (Alors que si je m'étais attachée à vous, sur un plan humain, c'était bien à cause de votre gentillesse !). Mais en voilà assez là-dessus.

Je ne veux plus que les autres soient juges de mes sentiments pour vous. Et vous, même si je ne demeure pas sublime et si vous m'obligez à me fâcher encore, souvenez-vous de ce que je vous écris aujourd'hui. Je ne peux pas rester fâchée contre vous plus de 6 mois ! (C'est le maximum d'ailleurs de mes rancunes ! Et je viens de me rabibocher avec un vieil ami qui m'avait gravement déçue).

Je relis *Le Maître de Santiago*, et cela me donne, quant à la forme, pour ne parler que d'elle, le plaisir de la perfection, que j'avais éprouvé déjà en lisant *La Reine morte* : cela m'a fait écrire quelques lignes dans des « pensées » sur l'art, que je vous montrerai si vous le désirez.

Cet Alvaro, comme je me sens près de lui quand il préfère recevoir l'aumône à l'acte de commercer. Le trafic me fait horreur, comme à Baudelaire. Et à plus forte raison, celui d'aujourd'hui, si éhonté, et si entré dans les mœurs qu'on est parfois ... foudroyé de certaines réactions. C'est une pièce bienfaisante, même excessif un tel exemple doit saisir.

Il y a un passage que je trouve trop fort : celui où il appelle sa fille « petite singesse ». Ce n'est plus Alvaro qui parle, c'est Montherlant. (Sur le plan de l'amour, je suis, je ne vous l'apprends pas ! à vos antipodes – et j'ai écrit un jour, au moment des *Jeunes Filles*, en réponse à un article de vous, un *Eloge de la passion* (1) (lire infra ce texte joint à cette lettre, Ndlr.) passion qui a fait faire de grandes choses et de grandes œuvres et vous seriez bien obligé d'en convenir.

Pour moi, de l'avis de tous, le meilleur de mon œuvre, c'est mes poèmes d'amour. La dédicace désagréable dont je vous disais l'an dernier que je l'avais mise sur un ex. de *D'un amour vivant* (3), que je ne vous envoyai pas, c'était ceci : à *M. qui est le Monsieur Homais de la littérature amoureuse* - Parfaitement ! (Vous dites de l'amour des choses énormes et absurdes.)

J'ai relu l'article de Hoog : que de tendresse y vibre encore ! Mais celui d'A.R – au Littéraire, que je ne puis retrouver, était odieux. Comment un chrétien peut-il avoir l'air de féliciter Drieu de son suicide ? Ce suicide de Drieu, cette chose atroce !

En 43, je passai une journée en Corrèze chez Malraux et Josette Clotis (4). Vous avez su sa mort épouvantable ? Voilà encore un de ces événements qui vous font méditer sur le néant des choses humaines ! Et comme on parlait de Drieu, elle me disait combien elle l'aimait, et qu'il avait cru que l'Europe serait mieux ainsi, qu'il avait ses idées à lui, etc. Et à ce moment Malraux pourtant était un des piliers de la Résistance... Oh ! Ces « justiciers » !

Savez-vous ce qui m'arrive aussi en vous lisant, c'est l'envie d'écrire une pièce de théâtre. Jamais l'idée de théâtre ne m'est venue. Mais en vous lisant, ça a l'air si simple qu'il semble qu'on en ferait autant ! Et j'ai même un très beau sujet – selon moi – une femme dont j'ai parlé dans un article que je vous enverrai peut-être – après tout, oui je vous les envoie, ces articles d'*Arts*. On les a en général trouvés excellents, brillants. J'aimerais que vous me disiez où j'en suis, à votre avis, quant au style, etc. Et puis certains thèmes pourront vous plaire (le loisir, etc.)

Je vous écris toutes ces choses et cependant je retourne à Paris lundi. (Mais ainsi vous aurez peut-être le temps de les lire avant que je vous ennuie !) Pour peu de temps, hélas, au dernier moment on me « congédie » – provisoirement peut-être – mais Elzevir ne veut plus prendre de nouveaux ouvrages, il est donc inutile que j'en lise ! On va imprimer ceux que j'ai fait prendre, d'abord. Au fond, cela me ravit,

j'appréhendais cet été à Paris, je vous assure. Et de nouveau libre ! Quoique je fusse si peu enchaînée ! Et je ne voulais pas lâcher cela, moi. Mais si on me délivre... Seulement, du point de vue financier, c'est terrible !

A bientôt, je l'espère. (Je voudrais vous demander aussi 2 ou 3 petites choses – renseignements.)

J.S

Pensez à moi avec quelque douceur, je vous en prie (vous entendez dans quel sens j'emploie ce mot douceur). Et ne faites pas votre grosse voix au téléphone. Jeudi, je repensais à mon 1<sup>er</sup> mai de l'an dernier, je me revoyais errant près du métro Louvre à la recherche d'un café ouvert pour vous téléphoner sans en trouver ! Et sachant bien que vous seriez mécontent... que je voudrais retrouver votre patience et votre indifférence de jadis. Le souvenir que j'en garde me fait mesurer le prix de votre amitié d'alors. Vous me disiez que « je désarmais les fauves ».

Notes :

- (1) **Henriette Charasson** est une femme de lettres d'inspiration catholique française née au Havre le 13 février 1884 et morte à Toulouse le 29 mai 1972. Amie de Jeanne Sandelion et correspondante dans *Comœdia*. Poétesse, dramaturge, journaliste, critique littéraire, biographe, essayiste et nouvelliste, officière de la Légion d'honneur.



Henriette Charasson (1884-1972)

C'est déjà à la parution du roman de Montherlant *Les Jeunes filles* en 1936 que Charasson essaie de reconforter son amie Jeanne Sandelion, par sa lettre du 28/10/1936 :

Paris, 2 rue de Miribel,

*Ma pauvre petite amie.*

*Je vous remercie de votre gentille lettre et de l'envoi de "Micromégas", où j'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre réponse signée "Hélène Sorgès", que j'ai trouvée très bien, et très généreuse pour Montherlant.*

*Malheureusement, si j'en juge par son article dans Marianne d'aujourd'hui, elle vous rebrouille complètement avec lui, malgré votre post-scriptum. Je dis "malheureusement", j'ai probablement tort,*

car je crois bien qu'il vaut mieux n'avoir plus de rapports avec quelqu'un qui utilise ainsi les lettres des gens, il en cite de vous, sans vous consulter, de manière à vous présenter comme une coureuse de publicité à tout crin et une terrible "femme de lettres", vous qui l'êtes si peu dans le vilain sens du mot! Quant à moi, bien entendu, je suis un Tartuffe et un Busil.

(Le plus fort, c'est que c'était une collaboratrice de *Marianne* - notre chère Suzanne Normand - qui, en me félicitant de mon article dans *Vendémiaire*, m'écrivit: "Veux-tu savoir la dernière de Montherlant? Il affiche chez Gibert etc. etc." Et je ne disais nullement que c'était une lettre d'Andrée qui était affichée, je disais "une lettre d'une des jeunes filles.")

Je ne vais d'ailleurs pas répondre, j'ai horreur de ces réponses. On dit ce qu'on a à dire, et on en reste là. Si M. crie si fort, c'est par ce que je l'ai touché où le bât le blesse, et qu'il ne peut pas ne pas sentir qu'il a agi avec vous comme il ne devait pas agir. Pour votre roman, mon cher petit, je ferai tout ce que je pourrai. Téléphonez-moi dès que vous serez là. Je vais m'absenter beaucoup en novembre, pour des séries de conférences, mais je trouverai bien un moment, dans mes *retours*, pour causer avec vous et voir comment utiliser, au mieux de votre avantage, le bruit qui s'est fait autour de vous. Je ne crois pas, d'après ce que j'ai vu dans la N.R.F. d'Andrée, que qui que ce soit puisse vous confondre avec son nouvel aspect ; l'erreur littéraire de Montherlant, ça a été de ne pas voir que les lettres fières, ardentes et délicates d'Andrée, celle qui fut vous, ne pouvaient pas, psychologiquement, provenir de celle à qui il prêta d'autres paroles et l'horrible post-scriptum de la dernière lettre des Jeunes filles, vu l'avilissement de la scène parue dans la N.R.F. récemment. Ceci et que cela. Courage, mon petit! Le monde littéraire ne retiendra que vos belles protestations, allez, et ce mal finira tout de même par vous servir. Merci de la charmante et touchante plaquette. A bientôt. Je vous embrasse.

Henriette Charasson

(2) **La revue Micromégas**, "Courrier critique et technique du livre moderne", fut fondée en octobre 1936. Editée par l'Union Latine d'Éditions (dirigée par Maurice Robert), elle parut jusqu'en avril 1940, puis réapparut en juillet 1959. Son rédacteur en chef était Maximilien Vox. Journal grand format (30 x 47 cm) de douze pages, et se voulant *organe de la défense du livre*, elle commentait l'actualité du monde des lettres et de l'édition. Présentant des écrivains et leurs oeuvres, ainsi que des conseils de lectures, certains articles avaient un ton quelque peu polémique visant surtout à promouvoir l'*indépendance* des Lettres d'avec la Politique. Ce numéro 17 commentait les récents débats au Palais Bourbon relatifs à l'instauration d'une taxe sur l'imprimerie.



(3) **D'un amour vivant**, recueil de poèmes de Jeanne Sandelion. Paramé en Bretagne, **Éditions du Goéland 1939**. Plaquette in-8 carré de 49 pp. Tirage à 315 exemplaires dont 5 sur Hollande, numérotés Hollande I à V ; 10 sur vélin pur fil Lafuma numérotés vélin pur fil I à X et 300 sur vélin supérieur des papeteries Navarre numérotés 1 à 300. Achevé d'imprimer en date du 15 avril 1939. Ouvrage divisé en quatre parties : *L'Aube* 2 poèmes - *L'Absence et le souvenir* 9 poèmes - *L'Amour vivant* 10 poèmes - *Petits airs* 6 poèmes.

(4) Née à Montpellier le 8 avril 1910, très jeune passionnée de littérature, **Josette Clotis** écrit son premier roman à l'âge de 18 ans, l'envoie à Henri Pourrat qui, après l'avoir fait venir en Auvergne, travaille avec elle à la finalisation du roman qui sera publié par Gallimard en 1932. La même année, Josette Clotis rentre comme journaliste à *Marianne* (hebdomadaire littéraire que vient de fonder la N. R. F.) ; elle devient l'amie des Gallimard, et fait peu à peu connaissance d'**André Malraux** avec lequel elle commencera une liaison en décembre 1933. Elle sera la mère des deux fils de celui-ci, Gauthier et Vincent.

Mais l'union avec Malraux s'achèvera tragiquement par la mort de Josette happée par un train en septembre 1944, (lire à ce sujet, de Suzanne Chantal, amie de Josette Clotis, le livre "**Le Cœur battant**", Grasset 1976). Les deux fils de Josette Clotis et d'André Malraux se tuèrent dans un accident d'automobile en 1961.

Josette avait 16 ans (1926) au temps de ses correspondances dans "Eve" sous le pseudonyme de Tip Toë (bout de pied, en anglais) avec **Jeanne Sandelion** qui lui répond sous le masque de "Ars et Lux". Josette deviendra la dactylo de Sandelion, et elle tapera, entre autres, son roman "*L'Age où l'on croit aux îles*". Josette nomme Jeanne par son pseudonyme de Jetta. Elles se lient d'une forte amitié, et une riche correspondance en fait foi. Josette

écrivira des lettres de 15 pages à Sandelion. Plusieurs lettres ont de 8 à 12 pages. A partir de 1927, elles se rencontreront souvent, à Paris et à Orléans. Josette dans cette correspondance avec Jeanne parle notamment des écrivains qu'elle aime : Colette, Fraigneau, Pierre Louÿs, Max Jacob, et de son ami Pierre Lefebvre, littérateur et bibliophile avec lequel elle aurait pu se marier, mais qu'elle quittera pour suivre **Malraux**. Elle avait conclu un contrat pour 10 romans avec la N. R. F. Dans leurs lettres, les deux femmes parlent naturellement de **Montherlant** et de l'ami de ce dernier, **Claude-Maurice Robert** qui vit en Afrique du Nord et qui éprouvera pour Sandelion un amour platonique... et réciproque. En septembre 1944, Josette Clotis raccompagne sa mère à la gare de Saint-Chamant du PO-Corrèze, glisse du marchepied et a les jambes déchiquetées par le train. Elle meurt quelques jours plus tard à la clinique de Tulle.



**Tombe de Josette Clotis, Gauthier, et de Vincent Malraux au cimetière de Charonne.** Ses deux fils, Gauthier et Vincent Malraux, périrent dans un accident de voiture, le 23 mai 1961. Ils reposent tous les trois au cimetière de Charonne dans le 20e arrondissement de Paris.



Josette Clotis (1910-1944)  
Compagne de Malraux et amie de Sandelion

ooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

Lundi ( ? ) Mai 1947

(Dernière heure, c'est-à-dire 1 heure du matin)

Je promets de ne plus vous écrire avant le coup de téléphone !!

Je rentre de ce dîner, où j'étais placée presque en face de Massis (2), et en face de Jacques Madaule (1) (*Esprit. Témoignage chrétien. Vous connaissez ?*)

Les oreilles ont dû vous tinter, car Dieu sait si on a parlé de vous ! Masit (Massis) et moi avons tout de suite sympathisé en vous avec enthousiasme : « Quel homme charmant ! Quel homme méconnu ! » Presque en même temps, et lui : « Ah ! Je suis content de vous l'entendre dire ! » Et puis, avec Jacques Madaule, nous avons beaucoup parlé du *Maître de Santiago* qu'il trouve très beau. Naturellement avec beaucoup de réserves quant à l'orthodoxie de ce christianisme. Il dit que le personnage vraiment original, c'est Marianna, qui aime son père, un peu plus que comme un père. (C'est drôle, ce Jean Vita dit aussi que cela grouille de complexes. J'avoue que je n'y aurais pas pensé. Mais aujourd'hui sans la psychanalyse...

Et puis Madaule m'a demandé quelle était au fond votre comportement devant le christianisme, et je lui ai dit que je n'en savais trop rien, mais que vous êtes au moins très souvent un chrétien sans la foi, etc. Vraiment on s'intéresse ardemment à vous. Dieu, ma tête éclate des richesses de cette journée.

Comme l'humour ne m'abandonne pas non plus dans mes plus grands moments de lyrisme, je dirais volontiers que ce râble est un des plus beaux jours de ma vie. Si le dîner de ce soir n'avait joué aussi un rôle immense dans cette merveilleuse journée. Réconciliation avec le premier amour, apothéose amicale du second, (encore une ressemblance entre nous, ce génie de l'amitié que j'ai à un point rare.)

Il y avait là un certain nombre de femmes qui presque toutes... et toutes sont restées ses amies ferventes... C'est le génie, et aussi qu'il y a des êtres irremplaçables, et que c'est un grand don de Dieu que d'en rencontrer un ou deux, un crime et une sottise de se priver d'eux par son exigence et son intransigeance ; que c'est déjà si beau d'avoir pu les aimer et d'en avoir reçu ce qu'ils vous ont donné (« qui est beaucoup, à ma mesure », m'écrivez-vous).

J'ai chanté, et on m'a trouvé une voix adorable ! Quel regret, cela aussi ! Tous mes dons sont restés sans récompense, parce que... insouciance, que sais-je ?

Là-dessus bonsoir, cher M. Et croyez qu'il vous reste beaucoup d'amis, dont je suis pour l'éternité.

J.S



Jacques Madaule

(1) **Jacques Madaule**, né le 11 octobre 1898 à Castelnaudary (Aude) et mort le 19 mars 1993, est un écrivain, intellectuel catholique et homme politique français. Fasciné par Paul Claudel, il commença par en devenir le chroniqueur ébloui.

(2) **Henri Massis**, né le 21 mars 1886 dans le 18<sup>e</sup> arrondissement de Paris et mort le 16 avril 1970 dans le 14<sup>e</sup> arrondissement, est un critique littéraire, essayiste politique et historien de la littérature. Il créa des revues comme *Roseau d'Or* et la *Revue universelle* qu'il mit sur pied avec son ami Jacques Bainville, et est connu pour sa participation à l'Action française.

-----  
( Ci-dessous : Suite de cette lettre ? feuille **non datée** avec même élan d'écriture et la même encre) :

Vous devriez voir Banine, tout de même. (Je crois par exemple qu'elle part aussi vers le 5 juin pour le Midi.)

Elle est charmante, drôle, intelligente, avec des sentiments « élevés là où il faut. » Elle est l'amie française de Jünger, a traduit son fameux texte de *la Paix* (qu'*Elzevir* a failli éditer et qui va peut-être l'éditer. Jünger est son dieu, elle lui est ardemment dévouée, elle pourrait peut-être vous dire plein de choses intéressantes. Enfin, je vous dis tout cela pour la situer à vos yeux et que vous ne l'imaginiez pas autre qu'elle n'est.

Il a paru sur elle dans *Samedi-soir*, qui me semble une réplique de France-Dimanche, un écho d'une drôlerie irrésistible, qu'elle ne voulait pas aussi fort,

d'ailleurs ! Penser que les gens vont avaler ça sans sourciller, comme les échos sur vous-même !

Je vous porte aussi quelques nouvelles pour savoir ce que vous en pensez d'abord. Elles ne sont pas le genre de *Carrefour* : je sais ce qu' « ils » aiment, depuis l'ineptie (drôle d'ailleurs, mais j'en avais honte au point que je ne l'ai signée que de l'initiale de mon prénom, pour qu'il y ait un doute !) qu'on m'a passée à *la Bataille* et qu'Ambrière (1) a trouvée « charmante » !

J'ai des idées de nouvelles très bonnes, je crois, et les écrirai en rentrant, mais il faudrait les passer... Enfin si vous pensez que tout de même... Mais c'est trop délicat, l'une et l'autre pas assez d'action.

La longue « Cesser d'être veuve », G. avait trouvé le sujet remarquable, et pas le style. Je voudrais la passer dans quelque chose comme les *Œuvres libres* (2), mais *La fleur que tu m'avais jetée* conviendrait pour *Elle*, je suppose, mais de grâce ne la lisez pas. Si vous pouviez seulement la proposer au ... (ill.) ou faut-il l'envoyer en me recommandant de vous ?

Quant aux articles sur vous, je me sens vraiment envie et capable d'écrire sur les VRAIES *Jeunes Filles* de M., et le « charme » de M.

Pour un M. janséniste, je manquerais de documents pour l'instant. Je voudrais lire le *Port-Royal* de Sainte-Beuve (3) depuis très longtemps, et surtout depuis cet hiver où j'ai lu les lettres d'Hortense Allart (4) à Sainte-Beuve si remarquable, mais où le trouver ? Je vous téléphonerai bientôt, si vous ne le faites vous-même. Nous en reparlerions. Si par hasard, bous étiez libre le lundi de la Pentecôte...

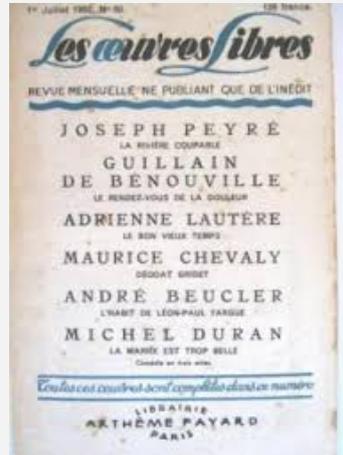
----- fin de cet extrait non daté -----

Notes : (1) **Francis Ambrière**, né le 27 septembre 1907 à Paris et mort le 1<sup>er</sup> juillet 1998 à Bonvillers, est un écrivain français qui a reçu rétroactivement le prix Goncourt 1940 pour son livre *Les Grandes Vacances*, prix qui fut décerné en 1946 en raison de la Seconde Guerre mondiale. Il dirige à partir de 1947 *Les Annales politiques et littéraires*.



Francis Ambrière (1907-1998)

(2) **Les Œuvres Libres**, « *Recueil littéraire mensuel ne publiant que de l'inédit* », (1921-1940) [1ère série] Paris (18-20, rue Saint-Gothard, [75014]). Arthème Fayard et Cie Éditeurs. In-16 (190x120), br.  
226 numéros en 226 livraisons du n° 1 (juillet 1921) au n° 226 (mai 1940), et **Les Œuvres Libres** (1944-1957) [2e série] et **Les Œuvres Libres** (1957-1964) [3e série] aux **Éditions Arthème Fayard**.

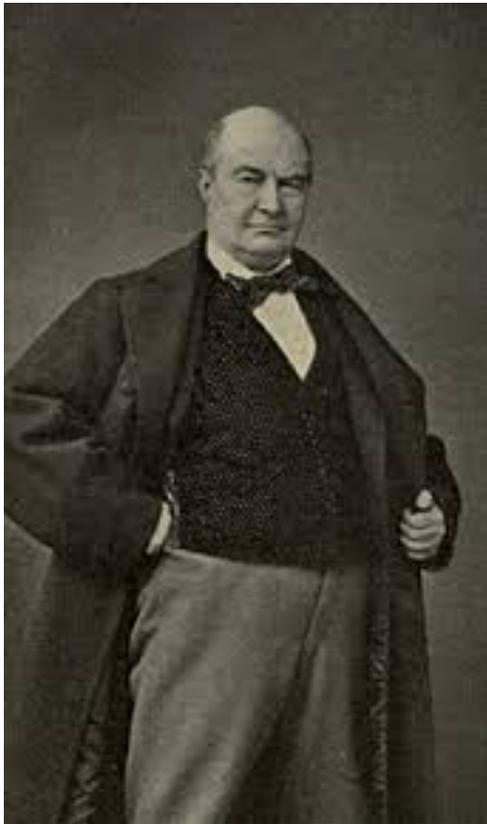


(3) **Charles-Augustin Sainte-Beuve** est un critique littéraire et écrivain français, né le 23 décembre 1804 à Boulogne-sur-Mer et mort le 13 octobre 1869 à Paris.

La méthode critique de Sainte-Beuve se fonde sur le fait que l'œuvre d'un écrivain serait avant tout le reflet de sa vie et pourrait s'expliquer par elle. Elle se fonde sur la recherche de l'intention poétique de l'auteur (intentionnisme) et sur ses qualités personnelles (biographisme). Cette méthode a été critiquée par la suite. Marcel Proust, dans son essai *Contre Sainte-Beuve*, est le premier à la contester, reprochant de plus à Sainte-Beuve de négliger, voire condamner de grands auteurs comme Baudelaire, Stendhal ou Balzac. L'école formaliste russe, ainsi que les critiques Ernst Robert Curtius et Leo Spitzer, suivront Proust dans cette route.

Cette controverse entre Sainte-Beuve et Proust peut aussi se comprendre comme un renversement de perspective de la critique littéraire.

En effet, il faut reconnaître à Sainte-Beuve une capacité de critique formelle fondée : il l'a montré avec le *Salammbô* de Flaubert, si bien que Flaubert lui-même en tint compte dans la suite de son œuvre. Seulement, chez lui, cette analyse semble devoir rester subordonnée à la connaissance de la vie de l'auteur, et c'est là que s'opère le renversement proustien : si rapport il y a entre l'œuvre et la vie de son auteur, pour Proust c'est bien la première qui doit apparaître comme la plus riche source d'enseignements sur le sens profond de la seconde. Ce renversement est à la base de la poétique de Proust et s'incarne dans *À la recherche du temps perdu*. (Source : Wikipedia)



Charles Sainte-Beuve (1804-1869)

(4) **Hortense Allart de Méritens** également connue sous le pseudonyme de Prudence de Saman L'Esbatx, née le 7 septembre 1801 à Milan en Italie et morte le 28 février 1879 à Montlhéry, est une écrivaine et essayiste féministe française. Hortense Allart a défendu l'amour libre et demandé l'amélioration de la condition féminine. Elle a participé à la *Gazette des femmes*. Elle s'est également occupée de philosophie dans son *Novum organum ou sainteté philosophique* (1857) où elle défend l'idée de l'inévitabilité de la preuve de l'existence d'un Être suprême avec chaque nouvelle découverte scientifique. Elle a eu plusieurs liaisons avec des hommes célèbres de son temps, dont le comte de Sampayo dont elle eut un fils (Marcus), François-René de Chateaubriand, Bulwer-Lytton, Camillo Cavour, Jacopo Mazzei, père de son deuxième fils (Henri), **Sainte-Beuve** et Pietro Capei.

ooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant,** Paris , lundi 12 mai 1947

Cher Montherlant,

Je suis si heureuse de vous avoir revu et de l'impression que, vraiment, il n'y a plus d'ombre entre nous, qu'il n'y en aura plus, de mon côté, j'en suis sûre, qu'il faut que je vous l'écrive encore après vous l'avoir dit.

Il m'est aisé d'oublier et de vous défendre quand je vous ai revu, tant de gentillesse, de simplicité et de bonté vraie. Je ne vous quitte jamais sans être réconfortée car c'est toujours un réconfort d'exister, pour quelqu'un et de sentir son intérêt pour ce que vous faites, son désir de vous aider, de vous appuyer.

Tout de suite, tout est si simple, quand j'arrive. J'ai un peu peur, le cœur me bat comme lorsque j'étais une jeune fille et vous une espèce de dieu pour moi, et puis, oui, tout se recrée, cette familiarité charmante, cette impression de se comprendre à demi-mot malgré les divergences, tant de choses enfin qui, par exemple, me rendent encore plus douloureux ce regret d'avoir gâché cette amitié pour tant d'années.

A quel point, *nos actes nous suivent*, ô Paul Bourget !

Cela aussi est une chose atroce, qu'une petite faute ait des répercussions si cruelles (car, oui, vous m'auriez peut-être utilisée si nous étions restés amis. Mais vous n'auriez pas voulu me blesser, vous m'en auriez parlé, cela se fût passé d'une façon différente, j'en suis certaine.)

Et cela m'est arrivé tant de fois.

A quel point notre moindre geste, notre moindre folie a de l'importance ! Surtout quand nous jouons la vie à visage découvert, comme moi, et avec ce maladif ou sain besoin de me confier, car il me délivre comme si j'étais seule.

Un de mes amis parle de mon monologue intérieur qui ne cesse jamais, et qui ignore les autres êtres, ce qui me rend absolument transparente.

J'ai ma légende moi aussi, et née d'incidents exceptionnels qui n'ont eu aucune durée. C'est terrible. Parce que je vous ai écrit quelques lettres imprudentes et folles, moi qui ne vous désirais pas du tout, et vous le savez, le désir n'ayant jamais été chez moi que le ricochet du destin de l'homme, sauf une exception récente, mais quand j'étais une jeune fille ! Parce que ... dis-je, et que vous avez écrit ce livre, je passe pour avoir été une fille dévergondée, sans dignité et sans pudeur. La chair n'a tenu dans ma vie qu'une très petite place, pour plusieurs raisons, dont l'absence, d'abord, etc. J'aurais pu avoir une sage et unique liaison, et durable, grâce à quoi je passerais pour vertueuse !

Et si on pêche infiniment moins souvent et qu'on le fasse avec plusieurs êtres, fût-ce par désespoir, pitié ou faiblesse d'un jour, c'est tout autre chose !

J'ai eu une vie finalement très chaste ; ainsi par exemple depuis juin 40, où ma dernière, touchante et poignante idylle prit fin dans l'écroulement général, j'avais vécu absolument chaste. Eh bien, il a suffi que, jouant avec le feu sans méfiance, je cohabitasse (!) avec un garçon qui m'était d'ailleurs indifférent, mais dont l'aimable négligé matinal à la longue me bouleversa, surtout parce qu'il me rappelait ce garçon très jeune que j'avais aimé. Il a suffi qu'une seule fois, il se passât quelque chose entre nous, qui fut une déception pour tous les deux, et que j'en reparlasse dans une lettre, pour que cette lettre fût lue par une maîtresse jalouse qui la colporta je ne sais où (le garçon rompit, d'ailleurs, avec elle, dégoûté.) C'est ma faute, évidemment ! mais enfin si petite faute, si petite imprudence, et une fois en 6 ans ! Tout de même ... alors, quand je vois ce qu'on échafaude sur moi, je n'ai pas de peine à admettre la fausseté de tout ce qu'on colporte sur vous. Bref.

Je lis vos *Carnets*. Mon Dieu, que je voudrais avoir cela ! On vous reprochera cette non-apologie du héros, et de trouver fou celui qui donne sa vie pour une cause. C'est cela qu'on vous reproche, de faire le moraliste, de vilipender les bassesses et les lâchetés, et ensuite de louer les épicuriens et de vous ranger parmi eux. Mais moi-même, combien j'ai pensé et dit, devant ces sacrifices à des causes temporelles, la patrie par exemple, à quoi bon ? Et trouvé insensé le sacrifice de ces deux soldats ennemis qui, dès que la même balle les a foudroyés, ne sont plus ennemis et n'ont plus aucune raison d'être morts. (M. Rousseaux dira que cette fois, les héros sont morts pour des valeurs morales, éternelles, la dignité de l'homme ... Mais moi, je dis encore que la résistance est dans l'âme : qu'on soit mort plutôt que de se renier, bravo. Mais que de bravades et d'excitations inutiles !)

Je crois que le thème de mon roman vous intéressera car c'est le point de vue d'une femme qui défend la vie, symbolisée par le corps d'un jeune être que j'ai aimé

charnellement, maternellement plus que sensuellement, contre les idéologies meurtrières.

Et lui, il est gagné par ces idéologies et se fait tuer, quand elle avait défendu cette vie de tout son pouvoir. C'est un thème assez neuf, je crois. Cela ne s'est pas passé tout à fait ainsi, mais il y a eu de cela dans cette rupture brutale qui m'avait vraiment déchirée ... quoi que ce garçon n'ait rien été pour moi que par son amour et son exquise fraîcheur, son corps d'adolescent.

C'est mon dernier livre païen et c'est aussi pour cela que je serais gênée de le publier sous mon nom, mais je voudrais le publier.

Cette dernière idylle m'a d'ailleurs aidée à comprendre, chez vous et d'autres, le désir des seuls êtres jeunes. Il est certain que cela m'avait fermée à toute autre catégorie d'êtres.

G. fut vraiment le seul être dont le corps m'ait représenté quelque chose en soi. Et en même temps, quelle différence avec l'amour ! Il ne me reste rien de cette histoire, qu'un livre et des poèmes. Bien entendu ! Ce petit m'est devenu absolument indifférent, il n'existait qu'en fonction de sa passion, enfantine pour moi et sa grâce, alors que vous, vous pourriez devenir aussi laid que possible, vous ne cesserez d'exister pour moi parce que je vous ai vraiment aimé pour l'essence de votre être.

Je tiens à vous dire une chose, vous qui vous souciez peu de certaines louanges parce qu'on les donnait en même temps à des médiocres, qu'après vous, je ne pouvais aimer qu'un garçon de génie, et G. est un des êtres en qui *l'intelligence* atteint au génie ; ma conception du génie n'est pas de l'ordre de l'intelligence, je le vois plutôt dans une luxuriance un peu trouble, ou une inspiration continuelle.

C'est la définition de Gourmont, d'ailleurs, mais vraiment chez Gourmont, l'intelligence est une splendeur. Trop transcendante même et difficile à suivre (rien d'un pédant, pourtant, le garçon le plus ouvert, le plus rayonnant, et lui aussi, il a ses ennemis d'ailleurs, et n'a pas la situation qu'il mérite, encore qu'en ce moment, son étoile monte, comme il dit !)

Physiquement, il n'était pas du tout mon type, lui non plus (je lui disais : vous avez un physique de souteneur ! Mais cela affole certaines femmes.) Il (G.) peut être charmant quand même, mais enfin quelle importance cela a-t-il ? Quel rapport avec l'amour ? Je ne sais. Il y a un type d'homme qui nous est fatal, fatal et bienfaisant, car Dieu sait ce que je vous dois à tous deux, que d'enrichissements, même de mes souffrances, je n'imagine même pas ce que je serais et ce qui aurait été ma vie si vous et lui n'y aviez passé. Vous avez eu ma passion de jeune fille, presque une passion d'éphèbe et lui ma passion de femme. Et une femme, même si elle arrive à se suffire un jour, ne naît que de ses amours. De son amour... Car ce qu'on n'a pu avoir en l'un, on le cherche dans un autre.

G. ne vous ressemble pas du tout, en apparence, et pourtant que de fois, je m'en souviens, je lui ai dit ; « Vous me rappelez Montherlant ! » Cela le flattait d'ailleurs !

Quelle digression ! Moi qui ne voulais vous parler que des *Carnets*, mais je suis émue, je vous assure, cela a remué en moi tant de choses, de vous voir.

Encore ceci : l'homme de l'esprit et l'homme d'esprit sont toujours d'accord avec le gouvernement du moment.

Cela c'est très moi aussi, par commodité. On peut penser qu'ils se valent tous ! Et cher M, c'est l'attitude de l'Eglise ! Mais on vous reprochera encore cela, et tout de même on ne peut pas être d'accord avec un gouvernement qui opprime l'homme, interdit la liberté de la pensée. L'Eglise, elle peut s'accommoder de tous ces régimes, si rien n'y nuit à la religion.

Non, on ne pouvait être nazi si l'on savait ce que couvrait le nazisme par exemple. Là-dessus je m'arrête. Je sens que ce livre va me faire passer des heures passionnantes ( ndlr : *Les Carnets* de Montherlant). Que de richesses !

A propos d'Alvaro et de ses sarcasmes contre l'amour que je vous disais trouver trop forts, je peux pourtant vous rapporter un mot, absolument authentique, qui est leur pendant dans le réel, et que je trouve inouï. C'est une vieille demoiselle, la vieille tante ou cousine d'une de mes amies, qui s'écriait : « Coucher avec un homme ! Pouah ! Saleté ! (Et Suzanne, rapportant le propos avec l'accent de la personne, c'est-à-dire en accentuant chaque syllabe de saleté, comme avec l'accent du midi !)

En trois mots, elle résumait deux lettres que vous m'avez écrites pour me consoler, mais que vous pensiez tout de même puisque ...

Le fait est que ce n'est beau que dans l'amour, (parce que c'est une union, du moins un essai d'union, de fusion), l'acte de créer dans le mariage chrétien, et avec un être très frais et très jeune, qu'on a envie de caresser.

Ne vous moquez pas trop de mes bavardages, je me dis que dans le fatras, vous accrocherez peut-être à quelque chose et les documents féminins vous intéressent toujours ! Je vous autorise à vous servir du mot de la vieille fille, il est adorable !

Il y a une chose encore que je voudrais vous décrire, que vous allez peut-être trouver très hardie et que je n'éprouve réellement que depuis quelque temps. J'ai dit souvent, jadis, que l'amitié n'était rien, que l'amour seul, etc. Par dépit, j'ai dû vous l'écrire à vous-même. (La Rochefoucauld l'a dit aussi, que l'amitié pour les femmes est fade, etc.).

En même temps, je sens que je n'ai de réelle amitié que pour les êtres que j'ai aimés plus profondément, pour lesquels il y a eu une dépense de souffrance, des préoccupations physiques, etc.

Je pense à un vieil ami qui classe ses amitiés féminines en amitiés mêlées de souvenirs voluptueux et en amitiés « sèches » comme il dit. Il préfère les premières et vous m'écriviez, mais c'était peut-être encore un beau mensonge consolant : il est sans exemple qu'une femme qui ait été ma maîtresse, j'aie gardé le moindre rapport avec elle quand charnellement, ça été fini. Il y a toujours, sauf exception, une crise, des sujets de rancœur quand la rupture de ce lien ne naît pas d'une lassitude réciproque, mais si on s'est vraiment aimés avec des raisons profondes de le faire, ces raisons remontent un jour ou l'autre par-dessus l'écume trouble, et l'amitié peut renaître.

(Avec G. j'ai eu une éclipse aussi, après une crise atroce, et même l'amitié demeure difficile parfois, à cause de nos caractères, mais l'affection vraie, la certitude que perdre l'autre serait une frustration... On ne peut pas se fâcher sérieusement.)

Bref, je suis comme mon vieil ami, - avec moi, c'est pourtant une amitié sèche (!) et il m'aimait beaucoup, mais il m'a connu vieux, et avec tout de même quelques privautés purement affectueuses qui ne situent pas notre amitié dans le cadre des cérémonieuses) et avec vous ... Eh bien, c'est étrange. Il me semble vous avoir appartenu. Je vous ai tellement appartenu dans l'intelligence : « Elle lui donna la proximité de son intelligence... amour froid ... amour d'esclave (non, mais je cite) qui ... je dis cela ... mi-plaisante, mi-sérieuse mais enfin, certes !! Et je vous l'ai dit, je ne suis pas de ces femmes qui aiment à être violées ! Mais ne sait-on pas que certaines gardent une trouble reconnaissance au violeur ? Amour dominateur. »

C'est Pourtalès qui cite cela à propos de G. Sand. Et je l'ai mis en épigraphe à *Un seul Homme*.

J'ai tellement désiré vous appartenir autrement, simplement parce que je voulais connaître l'amour et que je ne pouvais dissocier ce désir légitime de ma passion de tête pour vous. Je n'avais qu'une solution possible, rompre avec vous, ce que je fis, et je m'en serais tenue là si les gens ... etc.

Et ensuite, c'est une chose étrange mais réelle, cette affreuse histoire des *Jeunes Filles*. Cette brutalité de Costa(Is), s'acharnant sur une jeune fille à mon image, qui parlait mon propre langage, en qui je reconnaissais tant de choses miennes. Sans

quoi, pourquoi en aurais-je été blessée ? S'acharnant dans le refus avec une telle haine qu'elle a pu sembler à certains comme l'envers d'un amour.

Vous qui ne m'avez jamais désirée, vous m'avez pour ainsi dire cependant comme violée ! Cette affreuse histoire ! Affreuse pour moi, elle a, qu'on le veuille ou non, mis entre vous et moi quelque chose de plus qu'une banale amitié. Vous ne le sentez pas, mais moi je le sens. Et pas d'une façon agréable, mais d'une façon tout de même aussi certaine qu'elle est obscure. « Si c'est la vérité, ne faut-il pas la dire ? », disait la Duse, quand on blâmait d'Annunzio d'avoir écrit *Le Feu* ... Je préfère de vous à moi un lieu plus noble.

J.S

## **Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

lundi 19 mai 1947

(Note : En - tête de la lettre, cette phrase de JS : *Ce n'était pas dans le paquet. Je l'y joins, tant pis.*)

Je dédicace « *Mes deux amours* » à quelqu'un et refeuillette *L'Amour tué* ; tout de même quand je pense à ce que vous m'avez inspiré (ces poèmes : ils n'étaient pas indignes de vous. Je me rappelle que Maurice Martin du Gard m'écrivait : j'envie celui qui les a inspirés !), et à ce que moi ...

C'est dur. Il y a aussi des moments où je me dis à moi-même ce que tant de gens me disent, et vous le premier : *Que je n'ai pas l'audience que je devrais avoir, les éditeurs, la renommée, que peut-être je mérite.* Il faudrait un coup de gong sur mon nom ! Et vous pourriez le donner encore, si votre propre audience en ce moment n'était restreinte, au moins quant aux journaux.

Et je suis d'autant plus heureuse d'être revenue à vous en ce moment, et de ne pouvoir être accusée avec vraisemblance, même avec toute votre mauvaise foi (!) de ne vous donner signe de vie que « lorsque je désire quelque chose de vous ».

Qu'est-ce que je désire, mon Dieu ? Un livre de vous ! (Vous pouvez penser si ces histoires d'édition, je m'en f...) J'ai beaucoup reçu de vous, certes... mais ne vous ai-je pas aussi beaucoup donné.

Et rappelez-vous que c'est toujours vous qui, le premier, m'avez offert de faire quelque chose pour moi, que j'avais fait plusieurs articles sur vous, sans vous parler de mon petit livre, etc.

Quand les gens vous trouvent tant de torts envers moi – et moi-même -, cela ne m'empêche pas de souffrir quand vous semblez m'en trouver !

Je me rappelle une chose qui me fit mal, un jour : c'était avant les J.F dans la période de « latence », où tout de même des échos de vous m'arrivaient. Un texte où vous parliez, l'ayant trouvé ou ne l'ayant pas trouvé, je ne sais plus, de l'être qui ne vous aurait jamais déçu. (Il me semble vous avoir écrit cela). J'eus mal du regret de n'avoir pu être cet être.

« O monde, je veux ce que tu veux ».

Je pense que, à défaut d'une autre prière, ce fut sous votre plume une belle prière).

Tout est bien, faut-il croire. Si vous m'aviez donné dans votre vie une place suffisante, je n'aurais pas connu et aimé G.

Et puisque la terre, ce n'est pas l'enfer, et qu'on peut tout de même rattraper des bribes de ce qu'on a perdu, réparer des brèches, reconstruire des choses... que l'épisode des J.F soit pour moi dans votre œuvre une sorte de no- mans- land où je ne mettrai jamais les pieds. Il y a le M. d'avant, il y aura celui d'après. Voilà.

Il me reste, Dieu merci, tant de beautés et de richesses. Cela aussi m'a aidée à faire la paix en moi absolument : relisant, avant de venir, des passages de vos livres, des fragments de vos lettres, je faisais le bilan de ce que j'avais reçu de vous en joies et en peines, et tout compte fait, le bien l'emporte infiniment sur le mal. (Il est

vrai que je ne pense même pas, en disant ça, à mes affreux tourments de jadis, mais alors ce n'était pas de votre faute.)

Exaltations, enchantements, joies pures de l'enthousiasme et de la ferveur, et ensuite, sur un autre plan, cette espérance, cet épanouissement, toutes ces adorables choses autour de *L'Age où l'on croit aux îles*, (roman de JS), toute cette amitié et cette sollicitude d'ainé célèbre pour la petite fille que j'étais, si obscure, si désarmée.

Les gens ne savent pas cela, mais moi je ne l'ai pas oublié : à cause de cela, malgré tout, M. reste pour moi un être « tabou », un être sacré !

C'est tout de même embêtant, ceci dit, que je ne puisse pas, absolument pas relire *Les J.F.*, de peur de tomber, à un tournant de page, sur le spectre d'A.H (Andrée Hacquebaut, ndlr), même dans les volumes où il en est peu question.

Si je fais un article sur *Les J.F.*, peut-être faudrait-il tout de même parler un peu de Solange... (Je vous parlerai de l'opinion d'une jeune fille à ce sujet). Je ne reviendrai pas sur les autres, sur la Série, enfin, sauf pour dire que je ne l'aime pas, mais à vous, je veux préciser pourquoi je trouve que ces *J.F.* sont un livre faux, qui sonne faux.

1°) Vous vous êtes servi, pour les faire adresser à Costals, qui est brutal, dédaigneux, et pire encore, des lettres qui ont été adressées à Montherlant, qui ne l'était pas. Je nie qu'une jeune fille même exaltée puisse continuer à écrire sur ce ton à un homme qui la traite comme Costals. Vous me direz peut-être que c'est possible mais alors il ne fallait pas vous servir des textes de celle pour qui ça ne l'était pas.

2°) Vous avez voulu peindre le type de la jeune fille-qui-écrit-à-l'écrivain-célèbre. Et vous vous êtes servi de mes lettres, à moi qui ne l'ai jamais fait. Nos rapports sont nés d'un article de moi sur vous, donc d'un contact d'une littéraire ; je vous l'ai envoyé sans un mot, avec seulement une carte de visite.

Si je ne vous avais rencontré à Alger – nos rapports avaient continué, mais à cause de cet article, très espacés. Si ensuite vous ne vous étiez occupé de mon livre, je ne vous aurais jamais écrit, en tous cas jamais écrit ainsi (et quand je cessais de le faire, vous me rappeliez : vous me boudiez, etc.)

Et si je finis par m'attacher à vous d'une autre façon, c'est parce que tout de même il y avait entre vous et moi, à la longue, plus qu'une amitié littéraire, une amitié humaine (rien, sinon, ne vous eût obligé à sortir avec moi quelquefois, etc.)

Enfin c'est faux parce que le ton pathétique des lettres ne « va » pas avec la bouffonnerie et la raillerie de ton général de l'ouvrage. Que vous ayez choisi de parler de ces choses sur le ton bouffon, vous qui trouvez l'amour ridicule, soit. Mais à moi vous dites que vous le trouviez chez moi pathétique ! Costals en apparaît d'autant plus odieux, ce qu'il serait moins si les lettres étaient ridicules aussi. Or dans l'ensemble, elles ne le sont pas. Il y a là un décalage très pénible, qu'ont senti tous les gens de goût, et de cœur.

Toutes mes susceptibilités mises à part du seul point de vue réussite littéraire et quoi qu'en aient dit vos laudateurs, mon opinion personnelle reste celle-ci. Voilà.

*Carnets* : (Sandelion esquisse quelques commentaires sur *Les Carnets* de Montherlant).

-Le Mal : encore un incompris ?

(Avez-vous lu *Algèbre des valeurs morales* ? de Jouhandeau . Livre inouï où il est parlé du mal de façon bien étrange.

-p.15 : « C'est une bonne règle... il me semble que Retz a dit cela, non ?

-p.87 : « Il paraît que je dors sans bouger de toute la nuit, les bras allongés, etc... Je ne peux ni passer plus d'une heure ou deux au lit avec quelqu'un, ni moins encore dormir dans une pièce où quelqu'un me verrait dormir... » Alors comment sait-on que vous dormez sans bouger de toute la nuit ???!

-p.105 : « Les gens qui ne vivent que pour la littérature. Ils font des articles sur les livres, etc. » Mais est-ce que vous êtes si fâché que ça, qu'on en fasse sur les vôtres.  
-p.106 : Joli croquis d'Aragon. J'aimerais savoir ce que vous pensez d'Aragon. Et aussi, pendant que j'y pense, du problème du Mal, oui, cet incompris ! Est-ce que vraiment ces abominations « concentrationnaires » ne vous ont pas fait vous reposer, ou poser d'une autre manière le problème humain ?

De combien de choses, j'aimerais encore parler avec vous, et combien de choses je voudrais dire sur vous. Il me semble que, dans ce qu'on vous reproche, il y a eu de votre part beaucoup d'ignorance et de légèreté, ce qui fut mon cas, car on aurait dû savoir ; les camps existaient avant la guerre. Malraux en parlait dans *Le Temps du mépris*, etc.

Mais je pense qu'il y a eu aussi beaucoup de fair-play que vous analysez dans ces pages : respect de l'ennemi, acceptation ; ils ont gagné, très bien, chacun son tour, jouons le jeu. (A quel point, je suis avec vous dans ces choses, et le dégoût de ceux qui rabaissent l'ennemi, vous le verrez dans mon roman. Et beaucoup d'Allemands aussi avaient cette conception chevaleresque de la guerre. Malheureusement, nous avons trop cru que c'était comme l'autre guerre...)

-p.144 : C'est vrai, pourquoi ne publiez-vous pas tout cela dont j'ai tant rêvé, etc.

-p. 219 : Ah ! que c'est « bien fait » !

Mardi

Après vous avoir téléphoné. A mardi donc, mais je suis un peu déçue du ratage de mon idée de jardin ! Causer chez vous ce n'est plus la même chose, vos antiques m'intimident (et vous aussi ! Je me sens toujours la jeune fille d'autrefois, une immense confiance... et un peu de peur tout de même !) Si vous vouliez être très gentil, vous me permettriez de dîner avec vous ce mardi, mais je ne m'invite pas ! Et je prends seulement un potage et un légume le soir. Le dîner ou le jardin !

Songez qu'ensuite vous ne me reverrez de 6 mois ! Et peut-être bien davantage. Je peux dans ce cas y aller un peu plus tard, mais dans le doute, j'irai à 5 heures, comme convenu.

A mardi.  
JS

ooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

Mardi mai 1947

(En tête de la lettre, JS a écrit : les x sont des points de repère là où il est souhaité une réponse)

Ce qui s'est passé en moi pour vous est presque analogue au phénomène de la grâce ! Je vous assure. Un renouvellement, une abolition de tout le reste, un élan qui submerge tout... Il y a vraiment en moi, dans ce domaine de mon amitié pour vous une joie de convertie. Comme cela vous fait adorer un homme, le seul bonheur de ne plus l'aimer ! De pouvoir l'aimer sans souffrance, de pouvoir être heureuse avec lui ! L'Amour, quand il n'est pas partagé, ou pas suffisamment et reste la passion, est vraiment une maladie, une torture. Pour moi, ce fut cela.

Et je n'ai connu la joie de vivre que jusqu'à 28 ans, malgré de petits orages d'amitié, et après 40 ans ; si j'ai été si heureuse pendant les affreuses années, et malgré ma participation à la souffrance du monde, c'était beaucoup par le seul fait de ne plus aimer personne ! Voilà qui semble abonder dans votre sens ! Mais non, car je ne renie en rien mon amour de l'amour partagé. C'est la seule chose en ce monde que j'aie jamais appelé le bonheur.

(Hier soir, Jacques Madaule m'a dit exactement la même chose... mais que cela n'existait pas !) Cela a existé tout de même, fût-ce dans l'illusion, à certains instants. Je l'ai chanté en vers de mirliton :

Tu me prenais sur tes genoux  
Comme une enfant, moi ton aînée  
C'était nos instants les plus doux  
Et chacun valait une année.

J'ai connu le bonheur pourtant  
Près, si près de ton cœur volage,  
Plus près encore de ton visage  
Je ne l'ai pas connu longtemps.

C'est drôle de vous parler de ça, à vous qui ne savez pas ce que c'est (mais vous l'avez su adolescent, je relisais ça l'autre jour dans *Les Enfances* (1). Mais il me semble que personne, au fond, n'a vraiment dit ce qu'est l'amour ; le ridiculiser avec un grand A ne signifie rien. C'est une espèce de mystère, réellement. Un envoûtement, une possession, une folie. Ce n'est ni le désir ni l'imagination. Il y a des êtres qui vous envoûtent.

Avec vous, j'avais fabriqué le côté amoureux, si l'on veut (X). Avec G. ce fut vraiment un coup de foudre, un envoûtement. Et ce garçon, très aimé d'amitié par certaines femmes, n'a aucun pouvoir sur elles. Et sur moi... Et à présent je l'aime autant avec mon cœur et mon esprit ; il lui est arrivé, quand le désir, le souvenir de me troubler encore, réaffleure en lui, mais je n'ai plus cet asservissement inouï vis-à-vis de lui, qui me faisait dépendre de lui. Je ne pouvais pas vivre ni respirer ni jouir de rien sans sa permission. Oh ! Pourquoi reparler de ça ? Je suis malade rien que d'y repenser. Cela me tuait. Et je ne m'y complaisais pas, je me débattais dans ce tourment pour en sortir. J'ai un tel besoin d'être heureuse et épanouie que je faisais tout pour sortir de là. Ah ! Ouiche, cela a duré 4 ans. Oui, l'amour est un mystère Pourquoi cet être et pas un autre ?

Je me suis arrêtée pour m'interroger... Oui et non. Ce serait trop long d'expliquer. J'avais eu aussi le coup de foudre, mais par le truchement d'un livre. Ce n'était pas un envoûtement amoureux, puisque je ne vous avais jamais vu.

Si c'est un choix de l'esprit, l'amitié suffisait. Enfin, je ne sais... C'est une chose destructrice – créatrice aussi. Cela m'a fait écrire quelques beaux poèmes (X). (Georges disait encore hier soir à ce dîner, devant moi que mes poèmes pouvaient être la niaiserie même, mais que, inspirée, j'avais du génie !). Mais d'autre part ...

A déjeuner, J. m'a parlé de votre texte *Explicit mysterium* en des termes qui me donnent une grande envie de le lire. Il se trouve que je n'ai de vous ni *Mors et Vita* ni *Le Solstice*, ni *Service inutile*, ni *Les Célibataires*.

D'abord parce que je n'en avais sans doute pas envie, et aussi parce que je pensais que j'en avais tout lu ici et là. Si vous voulez bien un jour me les prêter, je vous les rendrais fidèlement. Surtout pour *Explicit mysterium*.

C'est drôle, je pense, à propos de moi et de vous, à ce cri de M<sup>me</sup> de N. sur son lit de mort, en réponse au silence de l'abbé ... (ill.) (rapporté par les Tharaud) : *J'accepte, j'accepte, j'accepte !* (Quel que soit le sens qu'on lui donne, je trouve cela bien émouvant. Quelle paix cela a dû lui donner !)

Eh bien, en moi il y a eu ce cri. Je n'avais jamais pu accepter que vous ayez fait cela ; malgré toutes vos bonnes raisons, d'où toutes mes susceptibilités, mes reculs, mon orgueil blessé !

Que de fois aussi je me suis redit les vers :

Quels sont ces (... ?) ces jours, ces rois  
Qui s'achement sans effroi  
Vers cette aride pénitence,  
De s'être fâchés avec toi.

C'est beau aussi, ce trait, ou plutôt cette réponse à qui lui demandait si elle l'aimait toujours : qu'elle avait placé son lit de telle façon que sans les arbres du bois, elle aurait pu le voir chez lui !

(x) Vous ne m'avez pas dit ce que vous pensiez de mon article sur *M. et la Femme* ?

J'ai voulu acheter *Elle*, pour voir. Et puis, je n'en ai pas eu le courage, car j'ai vu qu'il n'y avait rien, exactement comme dans les autres journaux. J'ai vu deux ou trois bêtises, nouvelles et qui, peut-être... Mais je ne vois pas du tout où on pourrait faire tenir un article sur les *Jeunes Filles* là-dedans.

(x) Vous ne m'avez jamais dit ce que vous pensiez de *D'un Amour vivant* : il y a là 2 ou 3 poèmes qu'on s'accorde à trouver beaux, qui ont paru dans *Les Nouvelles littéraires* : *Neiges*, *Souvenir d'un parc*, etc.

Dans la même page (121), cette note sur l'indifférence de Costals : Andrée lui était indifférent, et au-dessus : Faire l'indifférence ? !

« Le cœur, il en faut beaucoup pour aimer un peu. »

Renoncer à tout plutôt qu'à un acte de confiance. Oui.

Que de choses ! J'ai lu jusqu'à 2h ½ ce matin. Et je continue ce soir. Eté à la *Gazette des Lettres*, eu juste le temps de serrer la main à Raymond Dumay, mais lui ai laissé par écrit mes demandes. Pensé à lui aussi pour les J.F.

« ... Je suis voué à ce qu'on me pardonne tout ». Et pourtant vous vous dites l'homme le plus détesté de Paris ! ?? Peut-être pensez-vous qu'on vous pardonnerait tout (si vous consentiez à mettre les pouces). Je désire beaucoup vous revoir, parce que plus je vous vois, plus se recrée ce climat de confiance (comme cela me touche que, vous aussi, ayez repris confiance et me racontiez des choses simplement et amicalement comme autrefois.)

J'ai besoin d'emmagasiner le plus possible de choses agréables pour le cas où je souffrirais encore de certains autres, afin de les interposer entre moi et les blessures possibles. Car vous n' imaginez pas ce que cela me valut ! Depuis les lettres de condoléances jusqu'au coup de pied de l'âne, celui d'une affreuse Juive. Mais peu importe !

Comme cela me fut secourable, à certains moments, de me rappeler telle promenade avec vous, ou ce concert, ou cette charmante après-midi, à Bagatelle, où vous corrigeâtes si patiemment, si fraternellement, mon petit livre ! Ou de relire telle lettre, telle petite phrase, un jour où je vous avais envoyé une photo en vous priant de me la retourner : vous auriez dû me la laisser. Etc. Je ne veux pas me réinviter à déjeuner, alors je pense qu'on pourrait se voir dans un jardin, ou au bois, si vous avez le temps ? Ce n'est qu'ainsi, quand on a un peu celui de flâner, qu'on pense à des choses intéressantes.

Enfin, comme vous voudrez. Je suggère ce qui me serait agréable. (Et aussi, vraiment, vous me laissez toujours réconfortée et avec plus de confiance en moi-même). Moi je peux juger sévèrement des choses chez vous, mais ce que vous me dites sur ce que je fais est pour moi parole d'Évangile ; je suis sûre que là, vous avez toujours raison.

Je voudrais tant lire le livre de cette Germaine Théron. L'avez-vous ?

Il y a dans ces *Carnets* des choses qui me font rire tout haut, comme les livres de Banine. Naturellement c'est du meilleur vous, du Montherlant à l'état pur. Des choses pénibles, bien entendu, et ces lueurs sur une vie trouble et aventureuse qui

m'inquiètent. Des traits de moraliste à côté de bouffonneries de votre meilleure verve (les rombières !).

*Démon de midi... Mais pour moi ç'a été midi toute ma vie. (Montherlant, Carnets).*

ooo

*Je regarde à ton cœur, il est toujours midi.* C'est un vers de moi, Dans un amour vivant ! Et il a fait rire des sots, car il paraît que c'est une expression du langage érotique, ce que j'ignorais bien entendu. Mais ici, ce n'est rien.

Cette petite note, et c'est drôle, drôle de simplicité et de montherlantisme. Cela fait songer, comme genre, au *Journal* de Jules Renard.

On peut dire d'un tas de choses : mais en quoi cela nous intéresse-t-il ? Cela n'intéresse que si on aime M. et si on aime M., c'est en partie pour ces choses-là, qui font partie de son charme.

Encore un article : « *Le Charme de Montherlant* ». (Que j'ai eu envie de publier vos lettres !!). Je sais ce qui m'attend si je me remets à écrire des articles sur vous ! et « gentils ». Mais en même temps que, oui, on voudrait tout de même rectifier certaines légendes, par trop injustes, on se réhabiliterait soi-même en le faisant, si on vous a crue capable d'aimer une brute comme Costals. Vos notes sur C. aussi ...

Bien sûr, on peut dire : Ce n'est pas M., mais c'est lui aussi ; on ne peut projeter dans un héros qu'une part de soi, etc.

Que vous ayez expulsé vos poisons dans Costals, lui ayant permis avec volupté ce que vous vous refusez dans la vie réelle, cela me paraît juste. Mais, exemple, une analyse graphologique vous révèle vos instincts, vos tendances, cela ne veut pas dire, je suppose, que vous ne les puissiez dominer ?

Oui, le charme de M. Il faudrait parler de votre charme d'homme privé, mais c'est là qu'interviendrait la phrase de Marie Lénérus. Et aussi celle de Thibaudet et de Mme de N(oailles ?) que j'ai si souvent citée. Un livre de Mme de N. nous intéresse moins par ce qu'il est en soi que par ce qu'elle est, elle. (Il devait s'agir d'un livre de la fin, pas très bon), et en ce qui vous concerne, ce n'est pas cela, mais c'est aussi cela. Faut-il l'écrire ?

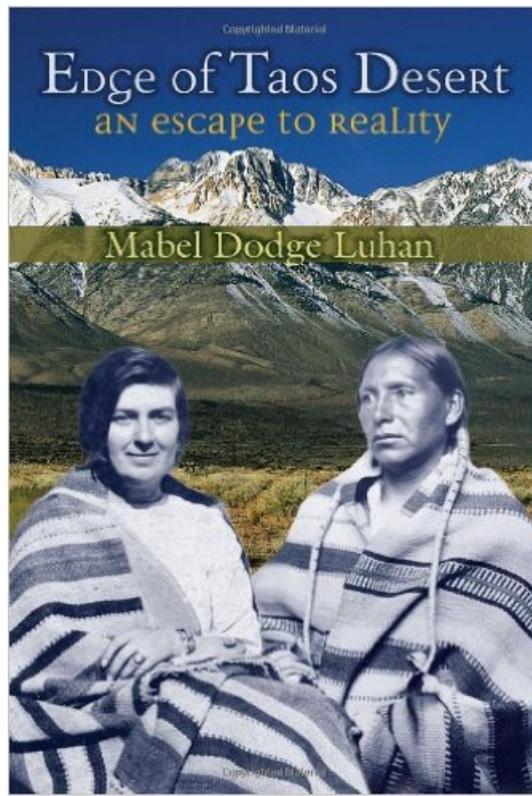
Je suis bien inspirée par vous en ce moment. (O intermittences de l'esprit et du cœur !) C'est peut-être un bon moment, celui où je suis sur le pavé, pour me rendre ridicule et célèbre en même temps ! Cela me tente. Et aussi l'élégance de mon caractère ( !) me pousse à le faire au moment où l'on vous accable.

*Et Vérine ! ô Vérine !*

Distingué de croire en Dieu, etc.

Cela c'est autre chose. Dieu et l'amour ; ça, ce sont des sujets où vous êtes à battre. Vous savez que j'ai parlé de Mabel D. Luhan dans *Trois Américaines* ?

Note : *Edge of Taos Desert: An Escape to Reality Paperback* – April 1, 1987 **by Mabel Dodge Luhan**. née Ganson (February 26, 1879 – August 13, 1962) was a wealthy American patron of the arts, who was particularly associated with the Taos art colony. [https://en.wikipedia.org/wiki/Mabel\\_Dodge\\_Luhan](https://en.wikipedia.org/wiki/Mabel_Dodge_Luhan)



Mabel Dodge Luhan  
1879-1962

**Suarès et « M ».** Eh bien moi, j'ai un peu honte aussi, car dans un article d'*Arts*, sur *La Rose de sable* (2), que je veux vous montrer aussi, ce n'est que compilation, mais vous l'épicurien et l'oriental, vous y penserez peut-être des choses, à la fin. Je n'ai pas osé vous nommer, de peur qu'on ne le supprime, je ne savais pas exactement ce qu'il y avait. J'ai mis : *Je sais un écrivain qui a dit ... etc.*

Comment voulez-vous qu'on ne vous déteste pas ! Vous reniez vos générosités. (Tu es généreux, César !). « Cruel et froussard : on connaît ça ». Etc.

Si l'on vous connaît, on en prend et on en laisse. Mais si on ne vous connaît pas, on est bien obligé de vous croire sur parole.

Les hommes-fauves. Le « charme » du fauve. Il peut s'attacher à l'homme, mais il faut toujours s'attendre à un coup de griffe. Je pense que c'est tout de même une part de l'attrait qu'on peut éprouver pour vous. Le plaisir d'aimer quelqu'un de dangereux. Quand on joue avec un chat... Mais un chat qui vous aime ne vous griffe pas, sauf si on l'exaspère. Vous qui me disiez un jour : « Vous savez que je peux être très méchant », et qui m'écriviez, au temps de mes folies : « Je me suis toujours efforcé d'être le plus doux possible avec vous. » Eh bien, il est évident que cela donnait plus de prix à votre douceur qu'à celle d'un homme de tout repos.

Si j'écris un article sur les *Jeunes Filles* de votre œuvre, en dehors de la série, puis-je parler de la préface à mon livre, et de la gentillesse avec laquelle vous parliez de mon héroïne, pour dire votre respect et votre complaisance pour certaines jeunes filles !

La phrase de Lamennais ! Quel dommage, je n'oserais pas m'en servir, ce serait trop scabreux, enfin je veux dire avec votre commentaire.

Le monsieur et les billets de loterie. Je pense que vous n'en doutez pas, mais je vous le dis : moi qui n'ai jamais d'argent, je n'ai jamais acheté un seul billet !

Jamais même pensé à le faire. (Je dois dire que mon vieil ami, traqué, en avait acheté un ou deux, qu'il me donna.)

Que de choses, que de choses je voudrais vous dire à mesure que je lis ! Je m'arrache à ma sieste - (je vous redemanderai ces notes pour mes articles sans doute, et vous les rendrai ensuite si vous le voulez) – pour jeter encore quelques mots ici. Le « coup de vieux ». La personne humaine.

Tout à l'heure, en marchant sous les ombrages, je repensais à la question de Madaule, et à ce que je lui ai répondu, et que j'ai oublié de vous dire.

Chrétien sans la foi, sous l'angle charité, surtout que vous deviez être plein de charité, et vraiment au sens chrétien (je vous l'ai déjà dit à vous). Et ce matin, oui, je pensais, j'écrivais en moi-même que M. a vraiment « le respect 'de la personne humaine » . Et pourtant ces effroyables railleries des J.F. Et je tombe là-dessus. Quant à Dieu, vos boutades irritantes contre Dieu, etc.

Eh bien, dans beaucoup de boutades, qui égratignent même parfois des choses dont je suis certaine que vous les respectez au fond, je pense qu'il y a une sorte de taquinerie, qui vous est très spéciale. Taquinerie de très mauvais goût parfois, mais c'est tout. «La taquinerie est la méchanceté des bons » Je ne vous crois pas méchant, non. (Et pourtant !)

Les *Carnets* où vous jugez Barrès, d'ailleurs. Si on les rapproche de ses propres *Cahiers*, on se dit : quelle différence ! Mais très souvent Barrès écrit ce qu'il veut être, et vous ce que vous êtes. Gide, dans son *Journal*, là où il est lui-même seulement.

Il n'y a que les aristocrates pour oser être vrais, c'est une vieille évidence. Hier je parlais avec G. d'une femme qui était à ce dîner, très surréaliste, très lancée dans un certain milieu, et qui s'enchantait d'une chanson très « romance ». André Gide disait que c'est précisément quand on a été très loin dans certains domaines qu'on ne craint plus de se commettre dans certains autres. « Comme, dis-je, un aristocrate peut être familier avec n'importe qui, ce qu'un bourgeois n'osera jamais faire ! » Exactement .

« Cette vieille verdeur du gentilhomme » vous permet des choses que personne n'oserait dire ! Encore moins écrire.

Voulez-vous mes opinions de plébéienne sur la noblesse ? Auxquelles je repensais l'autre jour en feuilletant S-J ( ? ) au B.M ( ? ) (Bon Marché ?), ce qui a le don de tant vous amuser. J'avais une amie adolescente qui ne trouvait aucune supériorité aux nobles et moi je l'ai toujours reconnue, d'instinct. Dieu sait pourtant si j'ai pu haïr une certaine vicomtesse de P., une de ces noblaillonnes à chevaux, une espèce de monstre physique, qui venait chez nous et ne se contentait pas d'attendre dans le magasin de mon père, mais venait tout droit à notre appartement, ouvrait sans frapper, comme si vraiment nous n'étions que sa valetaille ! Et mon amie S. la fille la plus distinguée de la terre, mais qui travaillait dans un bureau de poste, et qu'un châtelain des environs, même pas noble d'ailleurs !, comblait de gentillesses, d'invitations, mais qu'elle détestait parce qu'il lui tendait la main le premier !!

Bref. Malgré la vicomtesse, je trouve qu'il est puéril de ne pas reconnaître à un patricien sinon sa supériorité, du moins les possibilités, ses chances infinies de supériorité, dues à l'affinement de tant de culture ancestrale, qui peut amener un appauvrissement, mais aussi le contraire.

Il est trop certain que cela aussi contribuait à m'emballer chez vous mais parce que cela fait partie de vous-même. Vous savez combien je suis peu snob !

Chances de pathétique aussi.

Une hérédité de gens simples, si contradictoires qu'ils aient pu être, est infiniment plus légère à porter qu'une hérédité de gens aux personnalités plus affirmées, plus conscientes.

(En ce qui me concerne, si je déteste en moi ce qui vient de mon père, je lui suis très souvent reconnaissante d'avoir été absolument nul et inintelligent, car s'il avait été le contraire, combiné avec la finesse de ma race maternelle, touchée par la névrose, cela m'eût fait sans doute une vie insoutenable. Je dois certainement à mon père une grande part de ma vitalité, de mon insouciance, qui rétablissent l'équilibre).

J'étais frappée l'autre jour dans F(aure)-B(iguët) par ces détails sur vos propres hérédités. A quel point cela aide à vous comprendre.

Cette note page 198, sur Henri IV d'Angleterre. Votre famille aurait-elle des origines anglaises ?

Les notes sur **Malraux**. G(ide) disait un jour qu'il n'y a que Malraux qui lui semble sur le même plan que lui, quant à l'intelligence. (Cela a l'air orgueilleux, mais non.) J'admire infiniment Malraux, mais voilà, ça ne me parle pas, ça manque pour moi de chair et de sang, de ... Un magnifique aventurier, lui aussi (rangé).

Rousseaux (3) lui reproche aussi d'être un condottiere, un héros sans amour. (Et l'accent de fraternité de la « *Condition humaine* », et de « *L'Espoir* » aussi, ce que vous en dites, vous me l'aviez dit de vive voix à une de nos rencontres... eh bien, celle de Carboni, (?) je crois, en 39. Pourtant vos *Carnets* sont de 35-38... Peu importe. Ils vous reprochent de n'être pas un héros et d'avoir, etc. Mais où avez-vous posé pour le héros ? Il me semble que vous avez toujours avoué votre peur, etc.

Certes je mets très au-dessus de vous le Héros et le Saint. Vous êtes, oui, un aventurier, un héros en puissance. Malraux a rencontré une foi, et vous non, voilà tout. (Vous vous demandez s'il croit ou non. Oui, certes, il a tout de même cru à la liberté, à la fraternité, à la personne humaine. Vous y croyez, pourtant, vous aussi. On vous reproche de n'avoir pas fait un geste pour le prouver, sans doute. Ce n'est pas moi qui vous le reprocherai, car, je ne l'ai pas fait non plus. Dieu ! Ce que j'ai pu ignorer et, tenez, dans certaines paroles de Malraux, justement... Mais chut.)

Que je suis avec vous quant à ce non-amour des Champs Elysées ; je vous l'ai dit, l'autre jour, combien je m'y plaisais peu. J'ai employé comme vous ce mot de quartier « sans âme » et le Champ de Mars aussi. Moi, j'aime pour m'y promener le Faubourg St Honoré, à cause des vitrines !

Je ne peux pas retrouver le passage où vous dites : « Pas besoin d'aller au spectacle quand on a une vie intéressante. » G. m'a dit cela plusieurs fois textuellement.

« Je serais un malheureux si j'allais sur le terrain du public ». (Permis à vous, pas à tous !). Très beau. Mais c'est un luxe de pouvoir rester sur son terrain. Le malheur, c'est que si on veut gagner sa vie, il faut d'abord aller sur le terrain de l'autre. C'est précisément pourquoi je ne gagne rien, parce que ça m'embête tellement !

« *Une femme qui t'aime...* » p. 200. Voilà une phrase qui rachète un peu *Les Jeunes Filles* !

Page 209 : Les grands hommes se jugeant. C'est admirable ! A se rouler. Et nous nous les englobons tous dans la même vénération ! (C'est tellement drôle que ça a l'air inventé, parodique ; j'en connaissais une partie, mais aussi rapprochés, ces textes ont une saveur !)

Montherlant, ces *Carnets* sont votre chef-d'œuvre ! Pourquoi vous donner la peine d'orchestrer tout cela, de filer des phrases, de bâtir des œuvres, puisque ce qu'on cherche en vous, c'est justement ce qui est là en vrac, vos humeurs, vos tics, vos dégoûts, vos admirations, etc. Il y manque, oui, votre musique, comme dirait Barrès.

Moi, je ne suis pas lasse des cadences à la Châteaubriand. Mais puisque vous voulez être de plus en plus sobre et janséniste... (Non, gardez-nous votre lyrisme.)

Page 232. : *L. son argent lui permet* etc. ce que je disais à mon vieil ami : « Vous avez un porte-monnaie à la place du cœur ! » Il croit que l'argent résout tout. Peut-être à un certain échelon. Mais pas ainsi... Et en tous cas, on aimerait mieux parfois un service plus direct. (Je ne veux pas être injuste, il est extrêmement dévoué, il se décarcasse.)

Il y a des choses pénibles, pénibles, tous ces échos sur votre vie amoureuse et puis tout d'un coup le rire éclate malgré soi : *Idylle. Vous me trouvez belle ? Alors payez-moi des cacahuètes !* Adorable.

Page 253 : *50 femmes vont vous écrire quand ça paraîtra en éd.orig.– et quand je dis 50 ! - : appelez-moi quand vous aurez un bouton à recoudre.*

Le détachement de vos jeunes œuvres ... Bien sûr. Ne croyez pas que je les préfère. Je vous suis dans le présent (pourtant je ne peux pas avaler *Les Jeunes Filles*).

Je pense en effet que vous vous décantez, mûrissez comme un beau vin. Je les aime dans la mesure où elles ont fait vibrer ma jeunesse, où elles se sont incorporées à moi. Ce *Songe* a été quelque chose pour moi de tellement intense... que, à y repenser, je n'en reviens pas.

Voilà, j'ai tout lu. J'aimerais bien garder ce livre. Je le retrouverai un jour.

Cher M., le Royaume de Dieu est en nous et c'est délicieux de marcher dans Paris avec un cœur – et des vêtements ! légers.

J'ai vécu en ce qui vous concerne depuis 17ans dans un malaise réel, latent pendant des années où je n'y pensais pas, douloureux depuis 10 ans, ou presque, depuis cette irruption nouvelle dans ma vie par *Les Jeunes Filles*. Malaise atroce de ne pouvoir être ni avec vous ni contre vous, car je n'ai jamais été contre vous au fond, (Il faut que je vous raconte quelque chose de drôle au sujet d'un ex-admirateur de vous et de livres vendus par dépit.)

Je suis toujours restée fidèle au M. qu'en vous j'avais tant admiré et aimé.

Je n'étais pas revenue à vous d'un cœur assez décidé, assez libéré. Vous aviez manqué d'indulgence aussi dans cette histoire bouffonne de restaurant, vous deviez garder une méfiance d'ailleurs. Tout cela était encore trop frais. « Mais celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » Comme cela est triste. Il fallait seulement pouvoir être pour et avec. Dieu soit loué ! Je le suis (et je le rabâche !).

J.S

Notes :

(1) **Les Enfances de Montherlant**, de Jean--Napoléon Faure-Biguet, publiées en septembre 1941, chez Comœdia.

(2) **La Rose de sable**, magnifique roman de Montherlant, publié partiellement, d'abord sous le titre de **L'Histoire d'amour de "La rose de sable"**, Les Deux Rives, Paris 1951, 208 p., 19 pointes-sèches d'Edouard Chimot [extrait du roman inédit *La rose de sable*], éd. originale et tirage limité à 19 + 25 + 75 + 900 + 10 + 10 + 10 exemplaires numérotés. 2e éd. augm. : Librairie Plon, Paris 1954, 243 p. [avec un avant-propos daté de novembre 1953] (tirage limité à 35 + 80 + 910 + 50 exemplaires numérotés). 3e éd. : Les Amis du Club du livre sélectionné, Paris 1954, ill. d'Albert Flocon (avec un tirage de 200 exemplaires numérotés). 4e éd. : Amis du Club de Saverne, Saverne 1955. 5e éd. : coll. "La Guilde du livre", 236, Guilde du livre, Lausanne 1955, 225 p., frontispice et ill. de Hans Herni [éd. reliée]. 6e éd. : coll. "Racines", 2, Librairie Plon, Paris 1960, 242 p.cf. *La rose de sable* (1967/A102). trad. angl. : Desert Love, Elek Books, London 1957, 203 p., trad. Alec Brown (2e éd. : Noonday Press, New York 1957, 203 p. ; 3e éd. : coll. "Bestseller Library", Elek Books, London 1960, 215 p.). trad. all. : Blüte im Sand, Kiepenheuer u. Witsch, Köln 1955, 233 p., trad. Ernst Sander (2e éd. : coll. "Deutscher Taschenbuch", 241, Deutscher Taschenbuch, München 1964, 177 p.). trad. dan. : Ørkenkærlighed, København 1958, 184 p., trad. Karl Hornelund. trad. turque : Kum gülü, coll. "Varlik yayinlari", 1226, Varlik et Ekin Basimevi, Istanbul 1966. **Et ensuite, la totalité du roman *La Rose de sable***, Henri Lefebvre, Paris 1967, 2 vol., 1 : La cueilleuse de branches, 2 : Mission providentielle, 218 et 194 p., 30 lithographies d'André Hambourg [roman écrit entre août 1930 et février 1932, éd. de luxe].l'ouvrage avait été annoncé en mai 1933 pour paraître en octobre de la même année. Montherlant a expliqué dans l'avant-propos de *Service inutile* (1935) les raisons qui lui firent renoncer à sa publication. A titre privé, il en fit cependant imprimer 65 exemplaires numérotés en avril 1938, sous le pseudonyme de François Lazerge et sous le titre de *Mission providentielle* [Imprim. Ramlot, Paris, 367 p. en deux fascicules : "*Les cueilleuses de branches*" et "*Mission providentielle*"]. Le texte fut ensuite revu et corrigé entre 1938 et 1940, puis en 1964, sur un exemplaire que l'auteur devait déposer à la Bibliothèque nationale en décembre 1966. Des extraits ont paru dans *Service inutile* ("Quelques pages de "*La Rose de sable*", pp. 103-114), cf. A37, *La déesse Cypris* (1946/A63), *Pages d'amour de "La rose de sable"* (1948/A70), *La cueilleuse de branches* (1951/A80), *Histoire d'amour de "La rose de sable"* (1951/A82) et *Les Auligny* (1956/A90).éd. originale et tirage limité à 8 + 8 + 14 + 170 exemplaires numérotés. 2e éd. (en un volume) : coll. "Blanche", Gallimard, Paris 1968, 579 p. ["édition définitive"] (avec un tirage de 55 + 235 exemplaires numérotés). 3e éd. : coll. "Soleil", 232, Gallimard, Paris 1968, 579 p. (tirage limité à 5000 + 200 exemplaires numérotés et reliés). 4e éd. : coll. "Folio", 2738, Gallimard, Paris 1995, 592 p. Trad. esp. : La rosa de arena, coll. "Biblioteca Formentor", Seix Barral, Barcelona 1975, 478 p., trad. José Escue. trad. all. : Die Wüstenrose. Endgültige Fassung, Kiepenheuer u. Witsch, Köln 1977, 490 p., trad. Ernst Sander et Karl von der Lieck (2e éd. : coll. "Deutscher Taschenbuch", 1727, Deutscher Taschenbuch, München 1981, 489 p. ; 3e éd. : Volk u. Welt, Berlin 1984, 474 p.).

(3) **André Rousseaux** (1896-1973) écrivain et critique littéraire français souvent hostile à Montherlant.

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant** Mercredi mai 1947 (Date non précisée) (Manuscrit à l'arrière d'un bulletin d'abonnement à la Revue indépendante *Le Parthénon*, 7 rue Jean-Leclaire, Paris (17<sup>e</sup>))

Quand je vous dis : si tous les hommes étaient comme vous, que serait le monde, la société, etc... Vous me répondez : *Je suis un artiste... une exception, etc.* Mais vous devez bien consentir à ce qu'il y ait une morale, un « fondement de la vie », pour que ce monde tienne (il ne tient pas, il sombre dans l'horreur, dans la mesure où les hommes ne respectent pas ces lois, ne trouvent pas cette vérité) ; artiste ou non, vous êtes un homme et quel homme peut se dire dispensé de la recherche de la vérité ? Vous avez une âme comme les autres ; il vous a seulement été fait d'autres dons qui font qu'on vous demande encore plus, et qui ne vous dispensent pas de ce que doit faire le commun des hommes.

La vérité spirituelle en effet, est la même dans toutes les religions : prière, humilité, charité, chasteté. Vous n'êtes pas si loin, à y bien songer, de la perfection ; je veux dire que vous en seriez moins éloigné, malgré les apparences, que bien d'autres qui en paraissent plus près. Je vous crois plein de charité et je pense que l'humilité vous serait relativement facile. Mais ce refus du Divin, ce refus de s'agenouiller et cette terrible pierre d'achoppement de la sensualité : « O Monde, je veux ce que tu veux, etc. ce n'est quand même pas ça). Il est bien évident – j'ai eu le temps hier de le repenser quelques minutes en feuilletant *Cypris* qui elle atteint chez vous au grandiose, et que son côté cosmique touche au divin. Seulement l'acte de chair, si divin quand il crée, est tout de même une... parodie quand il est stérile.

Qu'allez-vous penser de mes sermons ? Je sais bien que vous êtes inconvertisse et pourtant ...

Du point de vue poétique seul, même, vous devriez lire les Hindous (Cette vie de Rama Krishna par Romain Rolland). Il y a là des choses si belles ! J.S

P.S. Et voilà que je lis l'introduction à *Service inutile* et les notes de Leutkeys ( ?) que je vous avais prêtés !

ooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

jeudi soir mai 1947  
11heures

A peine vous ai-je quitté – ou presque – il m'est venu une lumière sur tout cela. C'est-à-dire que je pense à présent, oui, qu'il y a une corrélation entre cette histoire et mes projets à votre sujet... Voici ce que je pense.

Il y a d'abord l'histoire de *France-Dimanche*, et puis j'ai dit que je voulais faire un article sur les « vraies » *jeunes filles* de Month. (voulant signifier celles qui méritent réellement le nom de jeunes filles dans son œuvre).

Voulez-vous parier que tout vient de là ? Qu'on a colporté cet innocent projet et que quelqu'un a mal compris, a compris que je voulais reparler des « vraies » héroïnes des J.F. ?

Il reste que la chose est absurde et émane ... non d'un fou, selon moi, mais d'une folle. Ma conviction à moi est qu'il y a quelqu'un qui est resté à l'affût de ces échos-là, une femme qui veut être A.H., quand j'ai toujours prié le Ciel de ne pas l'être ! (si je n'avais, hélas, reconnu mes propres textes revus et corrigés ...)

Je sais qu'il y a eu toutes sortes d'histoires à ce moment, qu'une autre femme (1) avait annoncé un moment un roman qui n'a jamais paru, et cela vous l'écriviez vous-même pour fermer la bouche à ceux qui vous accusaient à mon sujet ; mais je me

souviens aussi d'une autre que j'avais connue d'ailleurs beaucoup, amicalement, qui s'appelait Cl.Ch (2) ! dont vous citez des vers, et qui m'a écrit un beau jour une lettre de folle, une espèce de lettre menaçante, je ne me rappelle plus les termes, mais c'était inouï, ma mère en avait été elle aussi sidérée. C'était le même genre de chose : vous voulez être A.H alors que c'est moi, etc. Cette fille était devenue folle. Qui sait si ce n'est pas celle-ci ou celle-là qui a fouillé dans votre vie, s'est renseignée, etc.

C'est quelqu'un qui s'imagine que je vais réveiller cette vieille histoire, dire que je suis la vraie A.H., et qui revendique ce beau titre de noblesse qui, moi, me fait mourir de honte, et qui vous menace, vous, dans une histoire à côté. (Qu'elle me menace, moi, cela aurait un sens, mais en même temps c'est moi le levier moteur du scandale qu'elle s'apprête à déclencher ! C'est une folle évidemment).

Je vous écris ça parce que je suis à peu près sûre qu'on a colporté ce propos au sujet de mon idée d'article, et que le fou ou la folle a compris qu'il s'agissait d'un livre, et tourne tout dans le sens de son idée fixe. Seulement d'où est venue cette indiscretion ? Je n'en ai parlé qu'à la *Gazette* (à mes amis intimes, peut-être et sans témoins).

R.Dumay (3) ne m'a pas reçue dans son petit bureau, occupé ; je lui en ai parlé rapidement dans un bureau où étaient une dactylo et un type qui attendait...

Nulle part ailleurs, je n'ai soumis ce projet, cela ne me semblait le genre que dans un journal féminin et je n'en connaissais pas. Cela viendrait donc de ça ... ?

On vous laisserait tranquille si on voyait qu'il ne s'agit pas du tout de ce qu'on croit, mais avec les fous, il faut être prudent et je ne prendrai pas ce titre « brûlant », je ferai plutôt, oui, un article, si je le fais, « Sur la femme dans votre théâtre, ou dans votre œuvre (où il y a surtout au début plutôt des *Jeunes filles* : c'est tout de même agaçant, ces histoires de fous. S'il y a maintenant des sujets « tabou »...) »

Je vous écris cela pour me disculper tout à fait à vos yeux quant au livre soi-disant annoncé et en même temps (illisible ...) que vous avez probablement raison de faire un rapprochement, d'être troublé de ces coïncidences. Voilà ma thèse ! Elle vaut ce qu'elle vaut.

En tous cas soyez sûr que, même s'il fallait renoncer à écrire sur vous pour vous épargner des ennuis même extérieurs à vous, je le ferais. Mais j'espère que nous n'en sommes pas là ! Et je ne songe qu'à ces deux articles.

Bonsoir... à quelque chose malheur est bon... Cela m'a donné le grand plaisir de vous revoir !

J.S.

L'histoire des grèves n'est pas close non plus : pourvu que mon train parte demain matin !!

Notes : (1) Sandelion vise-t-elle **Alice Poirier** qui pendant des années a travaillé sur une histoire d'abord romancée de ses relations avec M ? Et qui a fini par publier chez Grasset *Le Récit de Grete*, mars 1955, 183 pages, qui n'est pas un roman, mais qui raconte son amour non partagé par Montherlant.

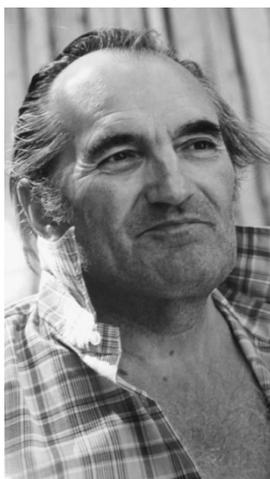
(2) « Une autre (...) qui s'appelait **Cl(audine) Ch(onez)** ! dont vous citez des vers ». Il ne peut s'agir que de la romancière, poétesse et journaliste Claudine Chonez (1912-1995). Grande spécialiste de Jean Giono, le livre qu'elle a publié sur lui dans la collection « Les écrivains par eux-mêmes » du Seuil (1956, plusieurs fois réédité), fruit de nombreux entretiens avec l'auteur du *Hussard sur le toit*, fait autorité. Claudine Chonez donna des chroniques littéraires radiophoniques dès 1936 au Poste Parisien ; à partir de 1946, elle collabora à la RTF, que ce soit pour des émissions purement littéraires (par exemple, une série de douze entretiens avec Ionesco) ou comme spécialiste de littérature au service des actualités. Sur le site de l'Ina, on peut

entendre sa voix dans pas moins de 50 documents sonores, et voir aussi son témoignage sur Colette ou Léon-Paul Fargue. (Christian Lançon)



Claudine Chonez (1912-1995)

- (3) R.D = **Raymond Dumay**, né à Replonges (Ain), le 6 novembre 1916, mort à Ensues-la-Redonne (Bouches-du-Rhone) le 28 juillet 1999. D'abord berger, il devint instituteur, puis professeur avant de faire carrière dans la presse. De 1945 à 1950, il fut rédacteur en chef de la *Gazette des lettres* (il s'agit sans doute de la *Gazette* dont parle JS au paragraphe précédent). Il est l'auteur de romans, de souvenirs, et d'ouvrages de gastronomie et d'œnologie.



Raymond Dumay 1916-1999

Compte-rendu par Claudine Chonez d'une soirée en l'honneur de Montherlant organisée le 15 mai 1934 par le groupe d'amitié artistique « Rayons ». Montherlant prononça à cette occasion une allocution. C'est à cette occasion que Montherlant fit la connaissance de sa future fiancée Francine Le Gendre, membre de ce groupe. Alice Poirier assistait elle aussi à cette soirée du 15 mai 1934 : (documentation de Christian Lançon).

o o o o

## Henry de Montherlant à la Sorbonne

Il était difficile de pénétrer dans le grand amphithéâtre avec un esprit tout à fait non prévenu... Que pouvaient gagner l'œuvre et la personne de Montherlant à ces trop faciles hommages ? Il y avait, je sais bien, le prétexte de l'excellente œuvre d'entraide que soutient le comité de *Rayons*, initiateur de l'apothéose. Mais l'on songeait devant les Puvis de Chavannes, les yeux à la coupole, que les réceptions sous l'autre coupole valent encore mieux, qui ont du moins pour elles le raffinement, la patine des vieilles traditions. L'atmosphère confirmait cette réticence : public de gens du monde et de retraités, auxquels se mêlaient quelques étudiants, un ou deux écrivains. Ma voisine racontait comment son frère s'était découvert des cors sous la plante des pieds, et le vieux monsieur décoré, du banc derrière, traitait de « gracieuses libellules » les vendeuses de programme en tuniques roses et blanches qui, assurément, rappelaient mal la fière Dominique du *Songe*. Public assez maigre, d'ailleurs. Une grande part et sans doute la meilleure de ceux qui aiment Montherlant s'était abstenue de venir le retrouver dans cette atmosphère un peu impudique où l'écrivain semble s'offrir à la foule. Vieux qui ont raté leur vie, jouvenceaux en mal de gloire, femmes aussi (en majorité) c'est ainsi que Montherlant allait verser l'héroïsme au cœur des citoyens.

Le voici, précédé de son manager, le bâtonnier de Saint-Auban, à la parole douce, subtile, mellifluente. Le voici, et déjà tout change, à cause de la parfaite volonté de se supprimer qui émane de lui. Il est l'homme en habit noir, impersonnel ; non point impoliment absent, mais clos. Pendant deux heures, son masque impassible ne s'est point animé, son regard n'a point soulevé, pour s'attacher

l'auditeur, des paupières lourdes et rondes comme celles d'Anna de Noailles. En vain, M. de Saint-Auban nous avait fait attendre, et craindre, « qu'il nous ouvre son âme et nous livre ses aveux ». Seuls s'en chargeront Mme Marie Ventura et ses camarades qui vont lire, fort heureusement, sans trop exagérer « l'effet », quelques pages parmi les plus belles de l'œuvre de Montherlant. Ils ne sont pas nombreux, sans doute, ceux de nos écrivains dont on soutient ainsi, pendant une heure et demie, la lecture à voix claironnée sans que l'attention faiblisse, sans que le rythme épuise ses résonances, sans que la plénitude et la beauté d'un mot cessent de donner chaque fois ce petit choc intérieur.

On voyait déjà, par son attitude, que l'allocution de Montherlant ne serait ni lyrique, ni mondaine, ni brillante, ni flatteuse. On n'eût point osé attendre un si extraordinaire dépouillement, un discours où pas une concession n'était faite au désir du public, pas une invite à son approbation. C'est un sermon, et un sermon janséniste, que Montherlant prononça sur la noble vanité de la chose littéraire, sur l'erreur que commet l'écrivain qui croit guider les hommes, sur le devoir qu'il a parfois de se mêler à la bataille, mais sans jamais s'y croire un chef.

Il parla pendant un quart d'heure, d'une voix claire, sans timbre, comme déshumanisée, avec des mots dont pas un ne fut littéraire, des phrases poignantes à force de rigueur et de probité. Le risque était digne de Montherlant. Il gagna. La tempête des applaudissements prouva qu'un écrivain peut soulever son public jusqu'à sa hauteur, changer souverainement les couleurs d'une atmosphère.

**Claudine CHONEZ.**

o o

Andrée Hacquebaut vue par Claudine Chonez :

Claudine Chonez  
journaliste et poète, vient de publier un recueil intitulé *Morsure de l'Ange*.

« Ce qui me paraît peu vraisemblable dans le caractère d'Andrée, c'est l'alliance d'une intelligence et d'une connaissance de soi indéniabie avec une telle volubilité sentimentale. J'approuve tout à fait qu'on aille jusqu'au bout de ses passions. Que lorsqu'une femme aime un homme, elle le lui dise, lutte sans pudeur, et, pour le posséder, s'offre à lui obstinément. Mais il y a une grande dignité dans cet esclavage volontaire, et je m'étonne qu'Andrée Hacquebaut qui a l'intelligence de le comprendre sache aussi mal l'exprimer. Montherlant, qu'il le veuille ou non, nous montre une pauvre fille parfaitement ridicule parce qu'elle parle beaucoup trop et beaucoup trop bien. Plus ce que l'on a à dire est grave, plus il sied d'être simple, direct et bref. Mais Andrée Hacquebaut nous fait forcément sourire avec ses grandes phrases, ses exclamations pathétiques, ses tartines trop bien écrites puisque c'est Montherlant qui tient la plume. Ce ridicule, Montherlant est beaucoup trop intelligent pour ne l'avoir pas voulu même inconsciemment. Et moi je lui en veux de cette salade entre la grandeur et la plate bêtise, entre un sentiment très délicat et une expression très vulgaire. On se sent mal à l'aise, complice d'une action basse, comme s'il s'agissait de se moquer d'un mendiant. Quant à Costa, je me garderai de le confondre avec Montherlant, car si Montherlant n'était que ça... Personne ne l'admire plus que moi et je tiens *Service inutile* pour un bien beau livre. C'est justement pourquoi je regrette qu'il gaspille des dons magnifiques à écrire des histoires d'impuissants. Ce qui donne aux *Jeunes Filles* un accent mesquin (malgré les étonnantes qualités de style et de psychologie) c'est que, roman non pas objectif mais après tout lyrique, ses personnages n'expriment pas leur propre vide, leur ratage. Thérèse a raté Dieu, Andrée a raté Costa, et Costa rate les occasions de vivre à plein, sans s'en douter et, qui pis est, avec fatuité. Impuissants, l'homme et les femmes !... Costa un mâle ? plutôt une coquette ou un collégien encore très vert, très idiot, et somme toute très pauvre.

Il n'y a qu'un beau passage dans les *Jeunes Filles* : c'est la scène entre Costa et son fils. Pourtant Montherlant n'y a rien abandonné de son accent si personnel, destiné tout spécialement à agacer les dents du lecteur (mais aussi à le mettre en appétit). Seulement, là, au lieu de faire ressortir le ridicule d'une pauvre fille qui devrait mériter notre estime et notre sympathie, l'ironie n'est que le masque délicieux d'un vrai sentiment humain. »

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

jeudi mai 1947

Cher M,

Je suis allée hier à *La Bataille* ( NDLR : Quai de la Bataille de Stalingrad à Issy les Moulinaux ???, adresse des bureaux de Jacques Madaule ???).

Le petit J(acques) M(adaule) ( ? ) a été la gentillesse même (je dis : ce petit, car il est petit, jeune, et très noir : Juif ?) empressé au possible. Sans me promettre toutefois un tour de faveur quant à ma *Divina Contessa*, il m'a seulement lu une lettre d'un auteur connu réclamant au sujet d'un récit historique qui attend à la B. (Bataille ?) depuis 14 mois ! Que voulez-vous faire avec ces journaux !

En le quittant, j'ai pris mon courage à deux mains. « Vous ne prendriez rien sur Montherlant ? » Alors, il me dit qu'ils n'ont pas encore décidé de leur attitude envers vous : ils attendent les évènements, je pense ! Mais en tout cas on ne vous est pas hostile au fond, je l'ai bien senti quand il m'a dit, doucement, et avec une conviction qui n'était pas feinte : « C'est un très grand écrivain ». Alors il n'a, en fait, dit ni oui ni non. Moi : « Il est vrai que ce serait plutôt l'affaire de votre critique littéraire. » « Oh ! non, nous ne savons encore... » Alors attendons.

Mon Dieu, que de choses, j'aurais à vous dire encore ! Et de Banine, avec qui longuement bavardé hier soir. Elle est vraiment bien charmante, et ce qu'elle aime en vous, c'est justement ce côté humain, non intellectuel, cette fantaisie. Les oreilles ont dû vous tinter. Elle déteste les gens de la N.R.F.

J'avais noirci encore quelques feuillets que j'ai oublié de vous donner l'autre soir. (Je vous ai dit de vive voix ces choses.) Il y a quelques passages du livre de Huxley que j'avais recopiés un peu pour vous (j'en ai d'autres pour moi, qui vous intéresseraient peut-être aussi). Mais j'aurais, oui, tant d'autres choses... que je renonce jusqu'à mon retour. Et d'ailleurs ces pensées et ces sentiments si complexes, qui m'ont habitée à votre sujet, je les mettrai peut-être dans quelque chose qui s'appellerait : « *20 ans après !* »

Vous m'auriez re-fécondée de toutes façons ! Je vous reporterai vos livres avant mon départ. Merci encore d'avoir été si « gentil ».

J.S

ooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

vendredi 23 mai 1947

Il y a aussi une chose qui, un jour, m'a fait très mal, lue il y a très longtemps sous votre plume. Vous y parliez d'une femme en qui vous aviez eu assez de confiance pour avoir eu la pensée de lui confier votre œuvre (posthumes ou autres, je ne sais plus) et qui brusquement, s'était retournée contre vous, etc. Et j'ai pensé alors que c'était moi, peut-être. Était-ce moi ? Oui, je vous assure, j'ai eu un regret déchirant d'avoir perdu de vous ce que j'avais : votre amitié et votre confiance.

Mais il était vain de revenir en arrière. Je n'avais pu agir autrement. On ne peut pas se consacrer à servir l'œuvre d'un homme si on n'est aussi attachée à l'homme en soi, ou alors, il faut être Mlle Read, jeune et filiale, ou vieille et revenue de tout.

Entre vous et la vie, je ne pouvais quand même pas ne pas choisir la vie.

Et vous, vous vous êtes très bien passé de moi ; nul être n'est irremplaçable. Et pourtant... Pourtant, de moi à vous, il fallait bien qu'il y eut quelque chose d'exceptionnel, ce n'était quand même pas un engouement de jeune fille.

Je vous parlais de mes poèmes, l'autre jour Mais je repensais hier à mes autres livres : sauf *Tip-Toé* et le dernier (que je veux appeler *Daniel* et il a paru un *Daniel*) ou que je songeais aussi à appeler : *Le beau corps de vingt ans* qui devrait aller ,(un Rimbaud !) et ce Magnane (1) a pris ce titre au pluriel, pour un livre affreux, je crois).

Trois livres où il est question de vous, et cela va en s'amplifiant. Deux pages dans *L'Age (où l'on croit aux Iles*, roman de Sandelion, ndlr.), sur *Le Songe*, non nommé – plusieurs chapitres dans *Un seul homme*, et presque tout *Inigo* ; (Et vous avez rendu *Les Jeunes Filles* ! C'est affreux. Vous me direz : Je suis M et vous J.S. Oui, quand même !)

---

Note (1) **Georges Magnane** (1907-1985)

« Le premier héros que je rencontrais hors d'un livre était coureur cycliste. » C'est par ces mots que Georges Magnane introduit son roman *Les Hommes forts*, publié à la NRF, en 1942. Il y évoque sa rencontre avec le sport et, en filigrane, sa fascination inaltérable pour les corps robustes que l'on croise à travers l'athlétisme, le rugby, l'aviron ou encore le combat. Né en 1907 à Neuvic-Entier en Haute-Vienne, dans un petit hameau où la vie était rythmée par les saisons et les travaux agricoles, René Catinaud – de son vrai nom – réalise un beau parcours scolaire et décroche, après des études à Paris et à Oxford, l'agrégation d'anglais. À la fin des années 1930, il se lance dans l'écriture de romans psychologiques (*L'Épée du roi*, *La Bête à concours*, *Gerbe Baude*, **Les Beaux Corps de vingt ans**, etc.) où il revient tantôt sur sa jeunesse en Limousin, tantôt sur son parcours de jeune lettré avec cet **esprit de révolte qui le caractérise**, tout en s'inscrivant dans le sillon des écrivains sportifs (Cravan, Giraudoux, Morand, Prévost, Kessel, **Montherlant**). Peu à peu, il expérimente ses talents dans le cinéma comme scénariste et critique, le théâtre, la sociologie du sport, dont il est un des pionniers en France, mais aussi la traduction de célèbres auteurs américains tels Hemingway, Nabokov, Capote, Roth et Updike. Pour autant, cette boulimie d'activités, dont témoignent ses correspondances et relations avec divers écrivains (Jean-Paul Sartre, Raymond Queneau, Louis Aragon, Jules Romains, Daniel-Rops, Maurice Nadeau) ou ceux qui l'ont accueilli au CNRS (Georges Friedmann, Joffre Dumazedier, Roland Barthes, Edgar Morin), n'a-t-elle pas été préjudiciable à l'évolution de sa carrière et à sa notoriété ? Son parcours si éclectique n'est-il pas le reflet d'un homme partagé et constamment tiraillé entre la plume et le sport ? Écrivain oublié, traducteur resté dans l'ombre, acteur modeste de l'histoire du sport, Georges Magnane mérite, aujourd'hui, qu'on lui rende hommage.



Georges Magnane 1907-1985)

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

mercredi 28 mai 1947

Cher Montherlant, (moi, finalement, je suis Chère Rien-du-tout !), les deux premiers messages reçus depuis mon retour étaient les vôtres. Cela m'a touchée. Merci

beaucoup. Moi, je vous enverrai demain les deux *Âge* ( NDLR : *A l'Age où l'on croit aux îles*, roman de J.S.) demandés, et mon petit recueil, dont vous n'aimerez beaucoup, d'ailleurs, ni le texte, ni le papier (d'Auvergne). Mais je vous le dois tout de même. Vous l'avez lu. (NDLR : En marge de cette lettre, M a écrit au crayon : *mais pas bons, mirliton*).

J'avais fait pour cet enfant des poèmes beaucoup plus « directs », trop justement, je le crains. Dans ceux-ci, le côté cœur est déjà décanté, ce n'était plus que de la poésie. (Du moins je l'espère !)

Je ne me suis pas mise encore à cet article, embrouillée dans la pagaille des retours, mais je veux m'y mettre dès demain. Ce n'est pas d'ailleurs que je n'y travaille sans cesse, indirectement. Que de papiers montherlantiens j'ai remués ces jours-ci ! En cherchant les uns, j'en ai retrouvé d'autres, que j'aurais préféré ne pas relire. J'ai relu aussi presque toutes vos lettres, et un moment j'ai eu peur. Peur que mon amitié ressuscitée ne « tint » pas ! Eh bien, elle tient, Dieu soit loué ! (Et ce n'est pas une expression gratuite ! Je ne suis pas « un être sain » puisque selon vous, il ne doit pas se préoccuper de Dieu ! Mais je n'ai pas à m'en préoccuper. Il est, et sans Lui, oui, mon amitié ne tiendrait peut-être pas).

D'ailleurs, ces lettres sont tellement... variées de ton, du plus gentil au plus pénible, et vice-versa, qu'elles se neutralisent l'une et l'autre ; et finalement je ne puis m'empêcher de rire de toutes ces abominations. Et j'enrage une fois de plus contre les « autres » ! Car le pire, ce fut de relire 2 ou 3 lettres écrites au moment des *Jeunes Filles*, après m'avoir autorisée à publier cet article écrit par *Micromégas* avant vos déclarations spontanées. Les petites « rosseries » que j'y avais laissées, vous avaient quand même blessé, et comme on devait vous « monter » contre moi ! Du moins, cela ressort de vos lettres : des lettres écrites pour « m'intimider », et la vraie A. H. qui m'en voulait, qui allait écrire à *l'Intran*, et Mlle Poirier qui se portait garante de cette version, de ce que la vraie Andrée était une « jolie fille aux boucles blondes » etc. Et ma « mythomanie », et, « vous vous croyez l'Unique », et les mêmes choses étaient arrivées avec l'autre, le concert, *le Songe*, la porte (toutes choses malheureusement racontées dans mon propre livre, que tant de gens avaient lu bien avant !)

Le paradoxal était que moi qui eusse souhaité si passionnément ne pas être ce modèle, j'étais bien obligée de soutenir mes prétentions, après avoir accepté d'écrire cet article : tout cela devenait effroyablement bouffon. Et probablement ces dames étaient de bonne foi et « marchaient » pour vous. Mais que vous pens...âssiez me persuader, moi ! Et tout cela pour me crier le contraire dans la sincérité d'une lettre furibonde, un ou deux ans plus tard ! Pour me l'avouer encore l'autre jour : *Je me suis surtout servi de vous*.

Je n'avais nul besoin de vos aveux ni de vos dénégations. Je vous l'ai dit, et je m'aperçois que je le disais l'autre jour dans les mêmes termes dans cet article ; c'est le pendant du jugement de Salomon : la vraie Andrée n'est pas celle qui a tiré quelque gloire d'avoir joué ce prétendu rôle, mais celle qui, rassurée par vous-même, eut enfin le courage d'ouvrir ce livre et souffrit à y reconnaître ses propres textes, son propre accent, et son pays (et le jeu de boules sous les fenêtres, dont je parlais depuis des années à tous mes correspondants) et cent détails qui n'étaient qu'à elle, qui souffrit de voir tout cela étalé, et bafoué.

Rassurez-vous, je ne le rouvrirai jamais. Mais je ne puis m'empêcher de sourire de l'inutilité de ce complot, de ces mensonges, de cet effort de persuasion comme si j'étais une personne dangereuse et qui vous voulût du mal ! Et puis, de sourire aussi de cette accusation, que vous me rapportiez d'ailleurs, de me faire de la publicité,

etc. C'est à peu près aussi juste que la dédicace de l'autre jour ! Si vraiment j'avais été une femme publicitaire, je n'en serais pas où j'en suis.

Tout cela ne tenait pas plus debout que votre propre légende sur tant de points. Mais on me calomniait auprès de vous et on me disait du mal de vous.

Je pense que nous, gens de lettres, nous devrions former cette franc-maçonnerie dont parle Isotta (1) au Pape à propos des puissants de ce monde, et ne pas croire les imbéciles.

J'ai souffert de cela, de vous, de vous voir faire une chose selon moi pas élégante, souffert pour vous autant que pour moi. Point n'était besoin que les autres s'en occupassent et me dictassent ma conduite. Et vous aussi vous écoutiez les gens qui ne comprenaient pas votre intérêt pour moi, je n'avais pas de talent, je « laissais » tout le monde ! (Qui, Seigneur ? Mes amis, c'est bien possible, mais parmi les gens que vous voyiez, qui, Seigneur ? Je ne m'étonne plus de ce qu'on raconte de vous, homme célèbre, puisqu'on pouvait dire cela de moi, qui me taisais depuis 6 mois, qui n'avais fait que proposer un roman à *Grasset*, sous un pseudo).

Je m'excuse de revenir sur tout cela. Mais c'est aussi parce que vous me demandez *Inigo*, et que tout cela se tient. Je l'ai relu aussi... Mais il faudra que je vous en reparle une autre fois. Pour vous l'envoyer, il faudrait que je remette au net un exemplaire. J'ai sabré quelques passages à la fin, mais finalement, je suis décidée à le publier ainsi, ou pas du tout. Moi je le trouve bon, réellement, et il exprime ce que j'ai voulu exprimer, qui était ma vérité du moment, qui l'est encore si l'on veut. (Quoique ma vérité demeure d'aimer un homme supérieur. Mais un autre amour eut pu me combler, et si mon cousin avait été libre, un peu plus intelligent, même avec 20 ans de plus, du moins dans mon genre, j'aurais fini par l'aimer, ...) Alors il faut laisser l'épisode d'un certain Antonin un peu ridicule qui donne plus de poids encore à mon exposé de l'amour vrai, selon moi, c'est-à-dire total.

Je vous expliquerai mieux certaines choses si je vous l'envoie mais le désirez-vous vraiment ? Que vous l'éreintiez, ça m'est égal, d'abord parce que cela ne prouve rien ! J'ai confiance en vous, mais vous m'aviez éreinté *Un seul Homme* sur manuscrit et plus tard vous l'avez trouvé « excellent » ! Ensuite parce que je l'ai écrit pour moi surtout.

C'est en tous cas, un livre absolument authentique, malgré les transpositions de temps ou autres ... et l'exagération de la jeunesse et de la pureté de l'héroïne, de sa naïveté aussi.

Mais il fallait cela pour que le roman eût son vrai sens, et en même temps tout cela est exact en soi, cette ignorance où j'étais de ce qu'est réellement le désir etc... Mais cette héroïne paraissait déjà impossible, il y a 15 ans ! Alors aujourd'hui... Et le héros, donc ! (pas *Inigo*, qui est éternel !)

Je vous joins quelques pages que j'avais écrites toujours dans la période des *Jeunes Filles*, un « *Eloge de la Passion* », parce que j'étais vraiment exaspérée de lire dans les journaux vos sarcasmes ! Si je vous ai écrit de si méchantes choses à Alger, c'est à cause de vos sarcasmes.

Que vous ne m'aimiez pas, c'était une cause de douleur, mais que vous salissiez et railliez l'amour, cela me mettait en plus dans une colère folle ! Je vous les envoie à cause d'*Inigo*.

Trouverait-il à se caser, ce pauvre roman ? Je ne sais. Vous me redonnez le goût des confidences féminines, mais j'en ai tant entendu dire de mal que je ne sais plus... Cet hiver, j'ai trouvé inutile de faire même un rapport sur un roman qu'on m'avait soumis, signé d'un nom masculin, mais tout criait le livre de femme, et ce n'était pas sans intérêt, mais je trouve cela trop mal écrit, trop « lâche ». Eh bien,

Vigneau l'a pris avec enthousiasme. Alors, il est certain qu'*Inigo* est infiniment mieux. Mais qu'est-ce que cela prouve ?

Je crois que je vous l'enverrai tout de même...

J'ai acheté à Mâcon l'autre jour, en attendant mon car – ai-je eu de la chance, de pouvoir partir entre deux grèves ! – les *Poèmes* de Gabriela Mistral (2) : avez-vous lu cela ? Je le suppose, si vous êtes toujours lié avec Mathilde Pomès. Que c'est beau ! C'est une Marie Noël chilienne, avec encore bien plus d'ampleur, il me semble, et d'images. Je donnerais je ne sais quoi pour savoir l'espagnol et lire cela dans le texte. (Cela et Lorca (3), que j'adore ! et que j'ai si peu lu, tout étant dispersé, dans des plaquettes. Qui réunira toute l'œuvre de Lorca ?) C'est traduit littéralement, mais ce n'est pas suffisant.

Il y a (je dis toujours cela) deux sortes, deux races de femmes poètes : les « poétesses » de l'amour et les « poétesses » du bon Dieu. Marie-Noël est tout de même de celles-là, cataloguées ainsi, si vous, vous n'aimez que la première, l'humaine. (Je cherche en vain à retrouver un n° récent de *Ronsard* où il y avait un poème inédit d'elle, pour vous l'envoyer, un peu cahotant, mais il y avait un vers saisissant).

Il y a aussi Aliette Andra (4), souvent admirable, mais au rythme cahotant aussi, exprès. Il y a ma chère Marguerite Soleillant (5) (pas tellement du bon Dieu d'ailleurs, plutôt un poète de la nature, mais exquise. Puis, il y a les amoureuses, dont moi. Et vous avez beau dire tout le mal possible de l'amour, vous êtes obligé de reconnaître que « *D'Un amour tué* » est le recueil de moi que vous préférez (c'est bien le moins !!) « Quel souffle et quel chant intérieur ! » (J'ai relu ça hier). Cela a été pour moi la meilleure, la seule source d'inspiration. Mes vers suivants ne valent pas ceux qui sont nés de ces années pathétiques de ma vie. Donc ...

J'ai relu aussi une lettre où vous me disiez tout le mal possible du « cœur » (et à côté de cela, vous n'aimez que les livres de femmes et de poétesses pourvues d'un cœur !)

Gardez *Arts*, si vous voulez. Vous m'avez fait relire l'article de Laprade sur Miller (6). Comme cela a dû vous plaire ! Tout ce qu'il cite est admirable, c'est vrai. J'avais lu, au hasard l'an dernier, chez un ami, plusieurs pages de *Tropique du Cancer*, saisie par la splendeur verbale, si rebutée par les obscénités.

Laprade me le décante, me l'éclaire. Ce Laprade est remarquable avec son air si discret, si souffrant. Il avait l'air bien malheureux, l'autre jour, bien près ( ?) de Paris, lui qui en était si frustré à Pau. Il s'étonnait de mon entrain : Et vous avez l'air d'aimer la vie ! – Oui. Pourquoi pas ?

Je joue de malheur avec ce Clot ( ?) qu'on ne semble pas me retrouver à *Arts*, et que vous m'avez perdu. Je vous l'ai passé, de la main à la main, à notre premier déjeuner, en hésitant un peu. Regardez dans vos poches ?!

Bien entendu, je vous soumettrai l'article. D'ailleurs, il faudra le taper.

Je vous envoie un petit article sur moi et de moi, mais qui a été complètement tronqué et saccagé. Ce qui me fait dire parfois le contraire de ce que je voulais dire (sur la poésie féminine). Au fait, il va encore se perdre. Mme Jules Martin a mon double, et doit être en train de me le perdre aussi. Je ne vous l'enverrai que si vous le souhaitez et me promettez de me le rendre. C'est ennuyeux d'envoyer des choses aux gens en leur faisant une obligation de vous le restituer.

Que de choses je voudrais encore vous dire, vous faire lire ! Mais cela suffit pour cette fois ... Je me mets dès demain à l'article. A l'occasion, pourriez-vous demander à Mme D ce que c'est exactement que ce journal féminin ? J'aimerais en trouver un

où passer des portraits de femmes, par exemple sur Banine ou *une Persane à Paris* ; etc.

A vous,  
J.S

ooo

Note (4) **Aliette Andra** fut couronnée par l'Académie française pour son livre *Le Cahier bleu* en 1957 (Prix Montyon).

Note (5) : **Marguerite Soleillant** (1906-1999) était un poète, amie de Henri Pourrat, d'Amélie Murat. Elle a vécu à Ambert où son mari était notaire. Elle a écrit de nombreux livres pour les enfants.

Note (6) **Henry Valentine Miller** est un romancier et essayiste américain né le 26 décembre 1891 à New York et mort le 7 juin 1980 à Pacific Palisades (Californie). Son œuvre est marquée par des romans largement autobiographiques, dont le ton conjugue à la fois désespoir et extase. Miller s'est lui-même qualifié de « Roc heureux ». Son œuvre a suscité une série de controverses dans une Amérique mécanique et pécuniaire contre laquelle Miller a lutté car, pour lui, le but premier de la vie est de vivre. Il fut bien accueilli en Europe, cependant il faudra attendre les années 1960 pour qu'il connaisse du succès dans son pays (surtout dans l'élite américaine francophile et éduquée). Henry Miller a été durant sa jeunesse un grand admirateur de l'écrivain Knut Hamsun ainsi que de Blaise Cendrars, qui fut également son ami et un des premiers écrivains de renom à reconnaître son talent littéraire. Sur son lit de mort, Henry Miller dira que, s'il a tellement écrit sur sa vie, ce fut uniquement pour l'amour sincère des gens et non pour la gloire, la renommée ou la célébrité.

### *Eloge de la passion ou Andrée Hacquebaut la Titania moderne par Hélène Sorgès (pseudonyme de Jeanne Sandelion)*

---

(Il s'agit ici d'extraits d'un long texte rédigé (en 1936 ?) et dactylographié par Sandelion, non publié mais joint à sa lettre manuscrite du 28 mai 1947 (telle que ci-dessus), adressée à Montherlant qui a classé ce texte dans le dossier 1947 des lettres reçues de Sandelion.

JS évoque en même temps les deux personnages de son roman *A l'âge où l'on croit aux îles* et compare leur psychologie à celle de Andrée Hacquebaut et de Pierre Costals les deux héros du livre de Montherlant) :

« Puisqu'on sent bien, dans ces deux livres (*Les Jeunes Filles et Pitié pour les femmes* de Montherlant, publiés en 1936, ndlr.), l'accent d'une haine, et que l'auteur s'est défendu de l'exercer contre un être réel, ma conviction est que cette haine va à la passion elle-même. (...) Aujourd'hui, c'est sur la passion qu'on crierait haro !

M. de Montherlant n'a pas fait qu'entasser les volumes pour écraser dûment sous le ridicule une passionnée (Andrée Hacquebaut, ndlr.), et monter en exergue le pauvre désir et la chétive tendresse de son héros (Pierre Costals, ndlr.) ; j'ai lu de lui d'autres articles, dans *Paris-Soir* notamment où, exaltant le bon sens, il charge de tous les crimes la passion amoureuse, la dit malsaine et montre sur elle la supériorité de l'amitié et du couple amitié-désir.

Ce n'est pas une nouvelle polémique à son sujet que je veux entreprendre, bien que les arguments ne manquent ni en poids ni en nombre contre ses affirmations inévitablement sommaires. Si je prends prétexte de cette campagne retentissante contre la passion, c'est que d'autres considérations me poussent à la défendre.

J'en puise la plus grande partie dans l'accueil fait à mon propre roman « *L'âge où l'on croit aux îles* », par plusieurs lecteurs, lecteurs de maisons d'édition, lecteurs bénévoles.

On a reproché à ce roman (de J.S. ndlr.), ouvertement ou non, quelques infériorités que je sens très bien et que je pourrais résumer dans cette constatation : il n'est pas à la page. La critique en écrirait peut-être ce que M. Debû-Bridel écrivait des *Jeunes Filles* : *Effroyablement vieillot d'inspiration !*

Deux héros en sont « démodés », les pauvres. Vieux jeu, m'écrivait un lecteur de mon héroïne. Elle, parce qu'elle ressemble terriblement, au moral, à Andrée Hacquebaut. C'est une passionnée qui tout d'abord s'ignore et qui a le bovarysme noble de beaucoup de jeunes filles : elle ne veut, elle croit ne pouvoir aimer que dans la grandeur. Un grand nombre d'hommes ne le peuvent que dans la beauté, de préférence accouplée à la sottise. Ensuite, c'est une jeune fille d'éducation et de mentalité religieuses, et qui, si elle peut oublier ses vertueux principes dans un amour d'exception, ne le peut pour répondre à aucun amour reçu.

Aujourd'hui, on se prend, on se donne, on se quitte, dans les romans du moins, avec une facilité hors de laquelle tout ressort de mœurs antédiluviennes (...). Mon héroïne est vieux jeu à cause de ses scrupules qui contribuent à sa haute et pathétique idée de l'amour. Et mon héros est vieux-jeu parce qu'il aime. Il aime !

Les créatures de Montherlant en frémissent de dégoût. Si vieux-jeu qu'il ne paraît pas vraisemblable. Il n'a pas le « touché » masculin. Un grand éditeur m'accuse bravement, malgré toute sa courtoisie, « d'avoir camouflé un livre de défaite en livre de triomphe et manqué absolument de sincérité ».

Il avait tellement pris l'habitude de me voir à travers la psychologie d'une héroïne infortunée qu'il ne pouvait croire que le modèle eût inspiré des passions ! (...)

Si les deux derniers livres de Montherlant doivent rester – je ne parle que de ceux-ci – ce n'est pas beaucoup s'avancer que de dire qu'ils le devront à l'accent authentique d'une âme qu'il a bafouée, (celle de Jeanne Sandelion, ndlr.), accouplée à un triste corps, mêlée à de tristes choses, mais dont le meilleur survit aux humiliations de ce navrant mariage.

Hélène Sorgès (pseudo de Jeanne Sandelion)

En bas de page du tapuscrit de son article, Sandelion a ajouté à la plume ces mots à l'intention de Montherlant :

*Marcel Bergt, lecteur chez Flammarion, je crois, avait trouvé Inigo (un poème de JS, Ndlr.) sublime, m'avait écrit des choses très senties là-dessus.*

*M<sup>me</sup> Loutrel, je relisais cela hier aussi – disait qu'il y a des tribunes où les jeunes filles pouvaient se défendre. La preuve que non. Et que cet article n'a pu paraître. Au fait, cette Mme Loutrel, je la rencontre souvent chez Lipp, parmi les amis du Goëland (1) et l'autre fois, il me semble bien qu'elle vous nomma. Mais je n'en étais pas sûre. Elle fait de l'astrologie ! Elle me prédisait les pires choses pour vendredi ! Heureusement que les astres mentent quelquefois... Je joins aux livres un n° du Goëland (1) avec un extrait d' Inigo , un poème de moi et une anecdote sur la Vierge et le Taureau !*

*Gardez le Goëland, mais si vous pouvez me rendre cet article...*

Note (1) : **Le Goëland** est une revue littéraire fondée en juin 1936 par Théophile Briant (1891-1956). Elle jouera un rôle important dans l'action culturelle bretonne. Théophile Briant la fonda deux ans après son installation en Bretagne, à Paramé (aujourd'hui rattachée à Saint-Malo) et en est l'éditorialiste. La publication tient du journal et de la revue de poésie. Malgré des interruptions (1939-42 et 1944-46), 120 numéros seront publiés.

**Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion**

**17 juin 1947**

Votre article me paraît très bien (ce qui n'est pas bien, c'est le manuscrit, que vous êtes « souillon » ! Et quel mal vous donnez à ma secrétaire et à moi, avec ces copies salopées !)

Je trouve que vous me « sentez » très bien. Il n'y a d'ailleurs que les femmes qui m'aient jamais senti.

J'ai tout laissé. Ajouté seulement une phrase sur Inès (que j'aurais pu dire), et coupé une de mes tirades (p.q dans votre manuscrit), pour l'aérer, par une phrase que je vous prête. Et rectifié votre phrase sur Georges-Gillou, c'est on, ce n'est pas moi, qui ai dit que l'un était amoureux de l'autre.

Mme Loutrel vous enverra, chacune séparément, par crainte de perte postale, votre manuscrit et la copie.

Vous pourrez retoucher la copie, y indiquer les suppressions possibles. Comme vous le dites, vous reprendrez ailleurs ce qui aura été coupé par R.D. (Raymond Dumay , ndlr.)

Je doute que celui-ci conserve les énormes citations de Laprade-Miller. Je crois que vous pourriez lui indiquer d'y élaguer, et de conserver plutôt ce que vous avez suggéré pour la suppression p.6.

Envoyez-lui directement la dactylo.

Et encore merci. L'article est agréable et vivant.

Voulez-vous me dire précisément ce que je dois vous retourner des manuscrits que vous m'avez laissés. J'aime surtout vos « pensées » et vos paysages. Il y a quelque chose de relâché dans vos contes, relâché dans l'écriture. Vous qui parlez si bien (du moins à mon goût !) du côté précis, cerné, ciselé, de La Reine Morte, je trouve qu'il y a toujours quelque chose de lâche dans ce que vous écrivez ; on a l'impression que vous ne vous relisez jamais, que tout en vous est don naturel, et que l'art manque. Vos terribles, vos horribles manuscrits sont très révélateurs à ce sujet.

Je vais relire L'Âge (1). Je suis en rapport avec de nombreux éditeurs. Pourquoi ne réimprimerait-on pas ce livre ? Et, par exemple, dans une collection à grand tirage et à prix de vente bas. Et lequel de vos romans (L'Âge excepté), croyez-vous le meilleur, et le plus propre à une diffusion un peu populaire ? (Que ce mot ne vous choque pas. Je veux dire que L'Âge, par exemple, je le vois très bien lu par un large public de jeunes filles, à condition que l'éditeur en fasse une vaste diffusion à petit prix.)

A vous  
M.

Note (1) : L'Âge où l'on croit aux îles, roman de Sandelion

ooooo.

**Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion**

**(carte postale) date illisible  
Juillet 47 ?**

Nielsen (Presses de la Cité) me dit : « Nous allons prendre « L'âge ». C'est très bien écrit (sic). Mais il y a trop de paysages (comme assez de maquereau) (?). On

va peut-être vous demander d'enlever des paysages. Allez-y. Il n'y a rien de pire que des paysages.

Ils vont vous écrire. Toutefois, ne vous emballez pas. Peut-être est-ce un ballon qui va crever.

M

Ils me demandent si vous avez écrit d'autres romans.

oooooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

Thoissey, 2 juillet 1947

Cher Montherlant,

Il y a longtemps que l'article est arrivé, reparti, revenu et re-re-parti. R. Dumay l'a trouvé excellent, mais trop long, ce dont je ne doutais pas, mais il a fallu le ramener à 7 pages ½ (il y en avait plus de 13 !). Et encore ne fallait-il pas en dépasser 7 ! J'ai fait ce que j'ai pu pour lui garder quelque saveur, consternée quand même. Il a fallu faire sauter tant de choses, surtout de la rédaction primitive, que je pense parfois les reprendre dans un autre, sur le syncrétisme de M.

Ces considérations sur le double visage, etc. que j'ai dû enlever, et après tout, je parlais déjà de M. changeant au début. Ces oppositions entre la légende et la réalité, oui, il y aurait la matière, je pense, d'un petit article.

Je n'ai pas abandonné non plus l'idée des héroïnes de votre théâtre, ou de toutes, mais seulement les sympathiques ! Car rien que le théâtre c'est peut-être un peu mince... Tout dépend de l'usage qu'on en voudrait faire, de la place dont on disposerait.

Et les journaux ... Je pense à ce Jean Loisy qui m'a demandé des Nouvelles, mais si courtes que je n'en trouve pas qui lui conviennent, et je viens d'en faire une, exprès, encore trop longue !

Je pourrais peut-être lui proposer un article sur vous, mais à priori, dites-moi si vous n'y voyez pas d'inconvénient ? Et puis, je voudrais bien avoir un spécimen de ce Journal : ne pourriez-vous pas m'en passer un, par hasard ? Il m'a semblé que vous le lisiez ou bien je le demanderai à ce M. Loisy.

Oui, j'écris une Nouvelle et je peine ! Je relisais l'autre jour votre *Tragédie de l'Espagne*, et je me disais que je lui ressemble, à votre chère Espagne, certaine de *l'unum necessarium* en ce qui me concerne, mais m'obligeant à des tâches commerciales, utilitaires. De temps en temps, me disais-je, je fais comme l'Espagne, je bâtis un gratte-ciel en moi-même ! Il s'écroule d'ailleurs généralement.

Je n'ai pas reçu mes Nouvelles ni mes Pensées. J'espère que vous n'avez rien envoyé ? Je vis dans la terreur des pertes attendant des tas de choses qui n'arrivent pas, et qui me sont fort nécessaires. Les Nouvelles, non, mais c'est pour être rassurée.

Et que pensez-vous après relecture de *ce jeune ou vieil âge* ?

Ce *Goëland*, où vous ne trouvâtes rien de moi, je vous l'avais envoyé pour un texte d'Apulée sur les enfants visionnaires. Mais vous deviez le connaître. Je sais que ces supériorités infantiles vous intéressent, et voici encore quelque chose que je trouve dans un article scientifique de Jean Rostand. La biologie est d'ailleurs passionnante. L'infantilisme est-il un signe de décadence ou une source de renouveau ?

Il faudrait lire tout l'article évidemment mais voici l'essentiel : De Beer se représente l'histoire de toute lignée vivante comme marquée de périodes bien distinctes quant au genre de changement : périodes de vieillissement ou de gérontomorphose, c'est-à-dire de complications sculpturales et de spécialisation, et période de

rajeunissement ou de pedomorphose, c'est-à-dire de simplification et de désécialisation.

Quand une lignée a accumulé des variations dans un certain sens, elle se trouve comme bloquée par son propre progrès, et incapable de changement ultérieur. Seule la pedomorphose, en lui restituant des caractères plus primitifs, pourra lui imprimer un nouveau départ évolutif. (etc...).

Je continue à me ravir de la campagne, de la beauté luxuriante, du laisser-aller et de la liberté et de la détente qu'elle permet, de la vie au naturel et dans le naturel. Comment, oui, n'aimez-vous pas la campagne ? Une vie décapée de toutes les obligations, et les artificialités de la vie à Paris.

Mais je commence, par moments, à trouver en manque, mes amis et quelques conversations intellectuelles (les bêtes et les primitifs ne me suffisent pas toujours) entre deux journées enivrantes, où le bonheur d'être me suffit réellement, comme à Jean Jacques Rousseau dans sa vie à l'île St Louis qu'il raconte dans sa 5<sup>ème</sup> *Rêverie de Promeneur solitaire* et que j'ai relue ces jours.

Tout à vous,  
J.S

ooo

**Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion**

**10 juillet 1947**

Je ne vous ai pas écrit plus tôt parce que ces semaines de juillet sont encombrées par les gens qui partent. On a donc tous tant d'affaires à régler auparavant. Notamment la création de Santiago, qui aura lieu au théâtre Hébertot en janvier 48 ; le traité est signé, et aussi pour une tournée dans 80 villes province-étranger. Tout cela cause pas mal de tracas. Mais Santiago sera créé auparavant dans une institution religieuse de jeunes filles en province ! J'adore cela. Tout à fait Racine.

J'ai donné *l'Age (où l'on croit aux îles*, ndlr) à l'éditeur Nielsen (Messageries de la Presse) qui fait à la fois du luxe, du ½ luxe (il édite tous mes livres en cartonné, et de l'édition cartonnée à grand tirage (et j'espère, dans cette collection qu'il pourrait prendre votre roman. Mais tous les éditeurs sont réservés en ce moment ; je connais une lectrice de Laffont qui a été débarquée, simplement parce qu'on n'accepte plus de nouveaux manquants.

Vos notes m'intéressent. Quand vous m'écrivez, mettez dès la 1<sup>ère</sup> page non un signe quelconque (x) la question qui demande des réponses plus ou moins promptes ; car il arrive que je ne lise le corps de cette lettre que 8 ou 10 jours après l'avoir reçue. Vous ne savez pas le nombre de choses que je suis obligé (?) pour l'écrivain le plus retiré qui soit, s'il continue cependant de vivre à Paris, et le temps qui y passe.

Ci-joint vos nouvelles ; j'ai horreur du genre nouvelles, et, pourtant, les vôtres ne me semblent pas bonnes. Mais j'aime vos articles, vos notes au courant de la plume Et j'ai gardé le même sentiment pour *L'Age*. Mais y-a-t-il encore des jeunes filles, même en province, qui puissent « entrer » dans les sentiments de Jetta ? Celles que je connais, que j'ai le malheur de connaître, jetteraient le volume avec un ricanement.

Vos articles imprimés vous seront retournés ainsi que vos poèmes dactylographiés par ma secrétaire. J'ai eu la grandeur d'âme de ne pas lui dire de cesser son travail, même après la phrase désobligeante que vous m'écrivez à ce propos.

(Attendez pour envoyer quelque chose de moi à Loisy. On m'envoie un article bizarre et intéressant sur « Lyautey et moi » (!!) qui me paraît convenir assez bien à son journal.)

Laprade m'a parlé de vous très amicalement ; il vous estime beaucoup.

Excusez ce griffonnage. Dites-vous une fois pour toutes que je n'ai pas le temps d'écrire sérieusement. Vous rendez vous compte de ce que c'est que l'administration

(même aidé de secrétaires, conseillers, correcteurs) de plus de 20 ouvrages qui tous sont vivants, tous réédités, et dans toutes les langues ? Il y a un terrible revers à la célébrité. Et je suis sûr que vous ne pensez pas que je pose en me plaignant.

A vous,  
M.

o o o o o

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

14 juillet 1947

Cher M. votre lettre cette fois m'a comblée de joie. J'étais pleine de remords et de regret de vous avoir dit que vos lettres m'étaient toujours un peu désagréables *parce que vous m'y rudoyiez*, et puis ce parti-pris par taquinerie pure, mais cela me chiffonne, de ne plus même m'appeler Chère Mademoiselle ! Ce Mademoiselle à quoi vous tenez tant. Hélas, puisque vous n'avez voulu que je sois qu'une femme de lettres pour vous, vous devriez être logique et m'appeler J.S.

Et comme je ne suis pas non plus pour vous une femme du monde, à qui conviendrait le : Mademoiselle ! j'aimerais vite le Chère amie, mais vous devez, quoi que vous disiez, le galvauder comme tout le monde, et c'est si banal que je n'y tiens pas. Insoluble problème. N'empêche que ces lettres, ex-abrupto, oui cela me chagrine. Avec tout cela, j'aime bien vos lettres, qui me relie à Paris et surtout me touchent par leurs confidences amicales. Ainsi *Santiago* va succéder à *l'Aigle à 2 têtes*, que finalement je n'ai pas vu ! J'ai au dernier moment opté par *Sceaux* ! J'en suis ravie. Je voudrais bien être à Paris à ce moment-là, et peut-être après tout, serait-ce un moment commode, où je pourrais me loger chez une amie absente, mais même ainsi... Ces séjours à Paris demeurent pour moi une gageure impossible. Comment faire pour gagner un peu d'argent ? Toute ma vie a été et demeure une gageure. Mais en ce moment ... Mon abandon aussi voulu que naturel me pousse à vivre au jour le jour, sachant que je puis vivre au ralenti ici quelques mois –ici mais pas à Paris. Un mois à Paris avec le trajet, et au strict minimum, c'est 4 à 5 mois ici. Ces Nouvelles que vous n'aimez pas, c'est cependant mon seul espoir avec quelques articles. Dire que si je casais seulement une nouvelle par mois, cela me suffirait à m'assurer la sécurité ! (et même bien moins ici, je vis de bien moins, à condition de ne dépenser que pour manger. Mais comme je n'ai pas d'autres dépenses, sauf les timbres...)

Je pense à Marie Bashkirtseff qui soupirait : N'avoir besoin que de 100.000\*, et ne pas les avoir ! C'était alors une somme énorme, et ce chiffre me faisait sourire. Tandis que moi, je m'écrie : N'avoir besoin, mais réellement, que de 5.000\* par mois, et ne pas les avoir ! Naturellement, j'aurais besoin de plus – mais dès qu'on a réglé sa vie sur un certain rythme, qu'on s'aperçoit que beaucoup de choses ne vous tentent plus, que tout est en soi des jouissances véritables, on vit de très peu, (surtout en faisant beaucoup de choses, sauf les costumes, comme toute fille bien née (!). Je sais faire mes blouses, petites robes, etc. et me servir en tout alors...

J'ai réellement compris, à Paris, surtout cette fin d'hiver où j'y ai été malheureuse, sans gîte, sans solitude, enchaînée, si peu que ce fût, que mon élément, c'est la liberté et le calme, et l'atmosphère du « chez soi ».

Que je perde ma mère, et cette maison, qui est à la fois déplorable et charmante, me sera peut-être un désert peut-être inhabitable, mais pour le moment, c'est le paradis. Et je ne demande vraiment que cela, pouvoir y vivre. Je travaille à mes heures, m'en échappe pour des séjours à Paris ou ailleurs, mais reste libre de mes mouvements. Pour cela, il n'y a vraiment que ma plume. Et comment faire ?

Non, je ne vous plaids pas trop, et j'accepterais l'envers de la célébrité, si j'en avais l'endroit ! Mais en même temps, je vous comprends bien ; les gens de génie ou de talent, sont faits pour créer, et toute cette cuisine administrative est assomante. Et

c'est un engrenage, car on ne peut rien abandonner et je ferais comme vous... que ne puis-je vous secourir dans cet excès d'abondance, comme vous essayez, si gentiment de le faire dans celui de ma misère ! Je vous assure : tout ce qui m'assomme et m'assommerait pour moi, comme je l'aurais fait avec élan pour quelqu'un d'admiré et d'aimé. Et comme je rejette l'ère du mécénat ! Si vous aviez été Malatesta, j'aurais aimé être votre Porcelio (sans trahison, certes, et sans envie.,

Santiago, c'est admirable, cette création dans un pensionnat de jeunes filles, (que je voudrais savoir où...)

Même ici, on évolue, non que la pièce ne soit parfaitement orthodoxe après tous vos sarcasmes contre le christianisme ! Que même avec une pièce mystique, on laisse pénétrer ce M. qui sent tellement le fagot ! C'est inouï véritablement !

Mais dans ma petite pension, les rôles d'hommes étaient prohibés ou camouflés. Je me rappelle une de mes amies jouant un rôle cde page avec une petite jupette (genre soldat écossais) dépassant son pourpoint. Des culottes, fi ! Il faut dire que c'était un très petit pensionnat, et que dans les grands, on a les idées plus larges.

Merci de vous donner du mal pour l'âge et de l'aimer encore. Je sais bien que ce que vous y aimâtes et aimez, c'est la mentalité de l'héroïne plus que le talent... Je pense qu'il y a encore des jeunes filles pour qui « la communion d'idées » dans le mariage apparaît toujours comme une nécessité, plus que jadis même, les filles étant dans l'ensemble plus cultivées. Cultivées ? Plus instruites, surtout, car la culture n'a rien à voir, c'est vrai, avec les études plus ou moins poussées. C'est une chose toute personnelle. Malgré tout ... Mais aussi, elles doivent le trouver sans cesse avec des garçons sur le même plan qu'elles-mêmes.

Une femme de lettres de mes amies, plus âgée, et qui fut vraiment une révoltée contre l'ordre bourgeois d'autrefois, la solitude de filles « bien », et elle avait une vie tout autre que moi, des relations, (et elle a refusé de beaux partis, pour rester fidèle à son idéal d'un amour suprême je le sais), fille sans dot bien plus émancipée que moi, mais très bonne famille, fille d'un haut fonctionnaire colonial, et qui me choquait beaucoup par ses amants, et avait très bien compris ce livre si candide. Et elle a mené une dure vie.

Rien d'impossible à ce que des jeunes filles d'aujourd'hui...sous cet angle du moins. Josette Clotis trouvait déjà « démodé » ce recours trop rapide à l'idée de mariage (et je crois que c'est vrai). Ceci dit, je ne connais pas du tout les jeunes filles d'à présent. J'ai mieux connu les garçons en connaissant Gabriel, et il m'était une révélation en ce sens qu'apparemment, il ressemblait aux plus parpaillots, aux plus cyniques, soldat colonial, buvant, fumant, et quelle âme exquise, quel cœur, quelle délicatesse, quelle fleur bleue, sous tout cela ! Qui sait si beaucoup d'autres ... ?

Et si sous le ricanement de vos *jeunes filles* ?

Vous m'annoncez par votre secrétaire le retour de mes papiers « imprimés » (vous voulez dire « tapés » ? Je ne réclame que mes nouvelles, et mes pensées, qui, elles, étaient manuscrites.)

A propos de votre secrétaire, encore un malentendu épistolaire. Je vous jure que je n'ai écrit aucune phrase désobligeante sur elle. Quelle phrase ? Comme vous me reprochiez mes manuscrits de brouillonne, quand j'ai su qu'il s'agissait de cette Mme Loutrel respectable que je connais un peu qui m'épouvantait la veille de mon départ avec les prédictions astrologiques, et je suis partie tout de même ! J'ai été encore plus confuse et j'ai dit : non, je ne veux plus etc.

Mais il faut bien que je vous avoue, toute honte bue, après ce sursaut de fierté, que je suis dans le plus profond embarras dans ce terrible domaine du « tapage ». J'écrivis à mon ami pharmacien, truchement entre moi et une petite dactylo amiennoise, de la prier de continuer (elle me faisait cela à très bon compte, mais déjà

cela me ruine ! Il me répond que pour cause d'anémie, elle doit abandonner tout travail ! Me voilà avec sur les bras un roman à moitié tapé ; il reste la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> partie... La 3<sup>e</sup> est assez courte et je me propose de demander à deux amies, dont celle de l'amour ( ? ) et Banine de me taper chacune 20 à 25 pages en les payant bien sûr mais pas au tarif syndical. Je ne peux vraiment pas. (je ne puis leur demander plus), elles ont autre chose à faire. Peut-être voudront-elles me rendre ce service. Reste la 2<sup>e</sup> partie, plus importante, et je ne sais à quel saint me vouer, même en payant. Je ne sais où m'adresser ! J'ai vu des adresses dans les Nouvelles Littéraires, mais à quel prix et je n'ose risquer ces feuillets... alors j'ai repensé à vous. Si Mme Loutrel pouvait, en prenant son temps, me taper ça. Il faut tout de même que j'en finisse. Sinon, je vais recopier cela, et il y aura une partie non tapée, tant pis. Mais quel travail ! Et cela nuira à l'ensemble. Et je ne vois bien le « lâché » de mon style que sur un texte à demi-imprimé. Je me demande si votre sévérité... Et pourtant, non, car vous avez bien jugé l'âge en manuscrit dactylographié...) Mais un texte imprimé, c'est tellement différent ! Naturellement.

Je lui donnerais un texte le plus net possible, mais je désespère un peu ; concernant celui de mon article, il me semble qu'il était propre et vous m'avez attrapée ! Et bien sûr, si elle me le tapait, ça m'éviterait surtout de le recopier ! Mais si elle ne me le tape pas, il faudra toujours que je le recopie, alors je pourrais faire un petit effort pour elle ! D'ailleurs peu importe que cela ne soit pas parfait, comme je le recorre et récris dessus.

Je pense qu'il n'y a aucune chance de trouver un éditeur à présent, mais je voudrais beaucoup vous le faire lire. Et puis, il faut tout de même essayer, et sans manuscrit... Je vous en prie, répondez-moi franchement ce que je dois et devrai en papier etc.

Je vous relis. Vous me disiez : *Ci-joint vos Nouvelles...* Pas de Nouvelles dans votre lettre. Et vous n'avez plus d'articles imprimés, vous me les avez rendus depuis longtemps. J'en conclus donc que vous vous êtes trompé et que c'est les Nouvelles que M<sup>me</sup> Loutrel me renverra. Avec mes poèmes ... Vraiment je vous suis bien reconnaissante ! Mais dois-je aussi la remercier ?

Au moment où j'ai reçu votre lettre, je venais d'envoyer une Nouvelle à Loisy, et de lui demander, avant votre réponse, s'il prendrait quelque chose sur vous. Mais cela n'engage personne, et s'il vous passe Lyautey, tant mieux. Oui quel étrange parallèle (une dame que je sais se proposait bien d'en établir un, mais plus désobligeant, je gage, entre vous et Abel Hermant, homme-femme, qui prêtez aux femmes pour les accabler vos propres défauts, etc. ! )

C'est bien gentil à Laprade. Je le connais assez peu, vous savez. Gisèle Fernandy ( ? ) sa femme, fit gracieusement un petit portrait de moi, il venait donner son avis, il me demanda des essais pour *Arts* et voilà... Mais il est très lié avec les Chabaneix, et les amis de nos amis ... J'espère qu'il est moins déprimé qu'à notre dernière rencontre ? Et je suis heureuse d'avoir contribué à vous rapprocher.

J'ai beaucoup pensé à vos sévérités ces jours en lisant les livres de Vialar : la Mort est un commencement. J'avoue que je m'y prends davantage au second et troisième volume, mais que j'ai été rebutée d'abord par la lourdeur de ce langage. Il y avait de ces phrases. Eternel dilemme. Romancier ou écrivain ? Un romancier emporté par sa fougue de création, par le mouvement de la vie, décrivant des êtres grouillants, nombreux, peut-il en même temps figurer son style ?

Un romancier spécifiquement romancier, enfin. Vos livres sont plutôt des récits, et l'auteur y apparaît toujours, avec ses humeurs, son JE, son ton personnel. Il n'y a pas d'art, non, dans les livres de ce Vialar, et c'est dommage, quelle poésie, il eût pu

tirer de certains épisodes ! Il me semble quand même, oui, qu'il faut arriver à tout concilier. Il pourrait garder son « allant », son don de vie, en reprenant certaines phrases, en concentrant.

Je vous assure qu'à côté, je me trouve un style admirable ! Mais Robert Kemp avait écrit, *de l'Age où l'on croit aux îles*, que j'étais un écrivain. Or c'est donc en travaillant mon style, quoi que vous pensiez, car je n'ai pas un bon style naturel.

Mon instinct est, vous le voyez bien, la prolixité et le délaïement. (Ou trop de choses à dire à la fois). Que vous me soyez ou non trop sévère, il est trop évident que trop d'écrivains gagnant bien leur vie ne valent pas mieux que moi. Et moins. Grasset convenait qu'il avait publié des livres moins bons qu'« Inigo ». Soyez célèbre, d'où que vous soit venue cette célébrité, et publiez ce que vous voudrez. Sinon, vous n'êtes pas bon à jeter aux chiens.

Je me dis parfois que ma célébrité, si je dois en avoir une, sera posthume, qu'elle me viendra de mes écrits intimes, comme Marie Bashkirtseff, et de mes amitiés glorieuses ! de mes vers, de ma personnalité, sans doute supérieure (je le dis parce qu'on me l'a dit) à mon talent. Et ça me serait fort égal, mon ambition ayant été d'être une femme tout court avant tout, si j'avais, encore une fois, d'autres moyens de gagner ma vie par ma plume.

Je vous ai dit que j'avais, en relisant *Le Démon du bien*, discuté avec vous tout le long, mais bataillant sur le plan féminin et non littéraire. J'étais en pleine effervescence, et le texte s'en ressent ! Je n'ose vous envoyer tout, vous en deviendriez fou ! Mais peu à peu peut-être.

C'est assez banal d'ailleurs tout ce que je disais là, mais enfin ... Je peux vous donner la réplique sur bien des points, étant à la fois femme et artiste et ayant aussi mes réflexes devant le mariage. Et ayant acquis en dix ans de vie sentimentale... active, si je puis dire, une expérience que je n'avais pas il y a 20 ans ! Ces notes n'ont pas d'autre intérêt. Je commence par les feuilles de la fin ! Mais peu importe... Vous lirez cela si cela vous amuse et quand cela vous amusera.

A vous, avec tout mon dévouement et ma gratitude. J.S

### **Commentaires de Jeanne Sandelion ajoutés à la fin de sa lettre :**

Sur Kafka :

« La satisfaction qu'éprouvent généralement les écrivains à révéler le plus intime de leur être, cette satisfaction dont Thomas Mann a si bien dit (dans Goethe et Tolstoï) qu'elle était un défaut inévitable et une impérieuse exigence que l'auteur adresse au monde d'être aimé tel qu'il est, avec ses vertus et ses faiblesses. (Le plus curieux, c'est que le monde ratifie cette revendication et l'exauce. » ) Max Brod (Sur Kafka).

*Forte averse. Offre-toi à la pluie, laisse ses flèches d'acier te percer, glisser à travers l'eau qui veut t'entraîner et malgré tout demeure, attends, debout, le soleil qui t'inondera brusquement et sans fin.*

*Ne pas désespérer même de ce que tu ne désespères pas. Tu te crois déjà au bout de tes possibilités et voilà que des forces neuves accourent. C'est justement ce qui s'appelle vivre.*

*Il ne me manque rien sinon moi-même. Je sais que deux yeux étrangers rendront toutes choses plus vivantes et plus accueillantes par leurs seuls regards.*

*Ecrire est une forme de la prière. (F. Kafka)*

Ainsi l'art donne une forme à la vie et assume une mission religieuse. Etant l'épanouissement de fonctions créatrices, octroyées par Dieu, il est égal aux autres tâches constructives dont s'acquittent les hommes, il arrache son feudataire au morne désert de l'inaction et le replace dans le milieu actif de la communauté humaine. (Max Brod).

Vous savez que Kafka est un homme qui a fui toute sa vie devant le mariage, fui dans la maladie, etc. désespéré d'abandonner sa fiancée, mais fuyant, tout de même pour des raisons plus nobles que C. ! Et il écrivait lui : *Je n'envie pas un couple particulier, je n'envie que tous les couples aussi bien quand je n'envie qu'un couple ; c'est en somme le bonheur conjugal tout entier que j'envie dans sa variété infinie.*

Ce sentiment : « *Ici, je ne jetterai pas l'ancre (écrit pour vous !) Et aussitôt se sentir enveloppé des flots qui ondoient et qui nous portent !*

*La fréquentation des hommes porte à s'égarer dans l'observation de soi-même.*

*L'amour charnel éclipse l'amour céleste ; il ne le pourrait de par lui-même, mais parce qu'il porte inconsciemment en lui l'amour céleste ; il y parvient.*

*Il n'est pas nécessaire que tu sortes de chez toi. Reste assis à ta table, écoute. N'écoute pas même, attends simplement. N'attends pas même, sois absolument solitaire, absolument silencieux. Alors le monde viendra s'offrir à toi par se faire démasquer, il ne peut faire autrement, sous ton charme, il déroulera ses anneaux à tes pieds. (Kafka).*

Après tout,, vous l'avez peut-être lu ce *Journal* de Kafka. Je vous recopie cela trop fragmentairement, sans vos propres fragments, et trop mal. Mais c'est plein d'admirables choses. Si vous ne l'avez pas lu, vous en recopierai encore. Dites-le-moi.

J'ai rapporté hier de la bibliothèque paroissiale de vieux correspondants (B.P) (cela fut la nourriture spirituelle de ma jeunesse et j'y pense encore des tas de choses dans mon âge mûr, et j'y trouve des pensées de Jouffroy vraiment intéressantes.)

C'est amusant de recopier des pensées pour M. comme les jeunes filles d'autrefois s'en recopiaient pour leurs albums !

Mais j'aime à plonger avec vous dans la vie intérieures des gens qui ont su exprimer la leur. N'aurais-je que ce fief à explorer en commun avec vous, cela m'enchanterait encore. Il y en a.

Si l'homme était le corps, il n'y aurait plus d'autre morale que l'hygiène.

Sur la Nature (Jouffroy) :

*La fatalité de la Nature n'est qu'une résolution immuable de Dieu.*

*Nous ne saurions nous brouiller avec la Nature parce qu'elle n'a pas voulu ce qu'elle a fait, et que nous ne pouvons nous méfier de Dieu qui l'a voulu.*

*Rien ne repose que la compagnie de la fatalité. C'est pourquoi la Nature nous calme et le monde nous agite.*

*Il y a des hommes dont la société nous repose comme celle de la Nature. C'est qu'ils ont établi entre eux, par la volonté, l'ordre immuable qui règne en elle par la fatalité.*

*Il y a tout près de l'amour de la Nature à l'intelligence de Dieu (c'est ce que je disais à propos de vous dans mon article ; ce n'est pas neuf, bien sûr) ; c'est pourquoi les villages sont plus religieux que les villes.*

*Si je voulais convertir un impie, je l'exilerais dans un désert. Voire ! Mais vous, vous ne cherchez au désert, ou au seuil du désert ! que les êtres.*

*Enfant, j'allais écouter l'orage au pied des arbres élevés, et je me réjouissais d'être petit : homme, je vais dans les palais prêter l'oreille aux vents qui les chaulent et je me réjouis de n'être pas grand.*

*L'art tient le milieu entre la Nature et l'humanité ; le symbole y est plus pur que dans l'humanité ; il y est plus mort que dans la Nature.*

*Une autre chose qui retient l'amour de la Nature infiniment au-dessous de l'amour, c'est l'impossibilité de l'union.*

Sur l'histoire et l'humanité (Jouffroy) :

*Du sommet des Alpes, la Suisse ressemble à un jardin ; du sommet de la pensée, l'histoire ressemble à un conte.*

*Les révolutions sont les pas de l'humanité dans le chemin de la destination ; tous ces pas se font de la même manière, et qui connaît une révolution les connaît toutes. Mais où mène la série de ces révolutions, voilà ce qu'on ignore.*

*Qui n'est pas maître de soi, ne peut le devenir de rien ; il a fallu que l'homme se conquît lui-même pour conquérir après le monde extérieur.*

*Rome déclina le jour où elle cessa d'être maîtresse d'elle-même ; les nations sont fortes aux mêmes conditions que les individus.*

Sur les femmes, l'amour (Jouffroy) :

*La force des sentiments ne vient pas tant du mérite de l'objet qui les excite que de la grandeur de l'âme qui les éprouve.*

*La constance est souvent une forme de l'impuissance. (Cela vous va à ravir !)*

*L'amour est le cas de l'ambition ; c'est pourquoi le succès l'éteint.*

*Comment faire pour continuer d'aimer une femme qui n'a pas continué de vous désespérer ?*

*La laideur est un crime chez les femmes parce que c'est leur devoir d'être belles.*

*Il ne faut pas livrer bataille aux passions, il faut leur couper les vivres.*

*Il y a quelque chose d'incomparablement plus efficace contre les grandes passions que la philosophie : c'est de monter à cheval ou de fendre du bois.*

*Moins l'être moral est développé, plus l'amour reste physique. C'est pourquoi l'amour se développe avec la civilisation.*

*Ces pensées je vous les recopie avec plaisir pour vous. Il est certain que vis-à-vis de l'amour, vous êtes un homme de l'Orient et un homme d'avant le 13<sup>ème</sup> siècle qui est celui de la naissance de l'amour.*

*La polygamie n'est pas l'expression d'un amour extrême mais d'un mépris excessif des femmes.*

Le mariage chrétien n'est pas une monstruosité (ou il l'est de point de vue humain ; tout ce qui est chrétien est absurde par rapport à l'humain courant ; peut-être, mais qui sait si cet absurde n'est pas la suprême sagesse ? quand on voit où mène le bon sens humain. Vous le sentez aussi. Avec tous vos sarcasmes, c'est vrai, parfois, ce qu'ils disent, qu'il y a en vous un chrétien qui se débat ! Il est le seul à être admissible, au fond, puisque bâti sur le sacrement, donc la grâce, qui aide à surmonter la nature. Il me semble que c'est le mariage humain qui doit être insupportable (au sens littéral). L'autre est le seul en tous cas à exister pour moi. Le Shah de Perse, je ne l'aurais pas épousé civilement. Et je n'ai jamais commis l'adultère, même au temps où je ne gardais de ma religion que la messe du dimanche, oui ... Pouvoir rentrer dans l'Eglise quand je le voulais.)

Les hommes ne se marient pas par grégarisme mais par commodité. Et pour avoir des enfants. Vous êtes de ces hommes comme mon vieil ami, qui pouvez tout résoudre avec de l'argent. Tout le monde ne peut pas avoir l'enfant sans la mère, et de toutes façons, c'est affreux pour un enfant de n'avoir pas sa mère ou d'être écartelé. Le mariage n'a rien d'une inhibition artificielle. Il est né fatalement à cause des enfants, et de la tendresse de l'homme pour la femme. Cela tombe sous le sens que les hommes n'ont pas inventé le mariage pour leur plaisir, mais qu'il est devenu une nécessité de la vie de société. Et si l'Eglise en a fait un sacrement, c'est bien loin d'être monstrueux, c'est une merveille de charité, parce que l'humaine nature, en effet, ne peut s'en accommoder que dans un amour exceptionnel. Tandis qu'avec la grâce et la charité ...

Sandelion continue sa lettre :

Moi aussi, j'ai, jeune, eu réellement très peur du mariage, de perdre mon indépendance. C'est assez terrible, mais c'est au temps où j'adorais G. que je désirais l'épouser, et où justement, je l'aimais trop, jalouse, etc. parce que cela eût pu marcher, et qu'arrivée au stade de l'amitié et de la charité compréhensive, donc pouvant le rendre heureux, je n'en eus plus le courage !

La liberté, cela a été vraiment mon élément vital, à moi aussi. Là je vous comprends avec élan et songez combien une femme est plus enchaînée, parce que l'opinion et tout ... Je dois dire que, en vivant à Paris, j'ai vu que le mariage n'était pas uniquement un mariage bourgeois, qu'on pouvait garder sa liberté ! Dans l'autre, on ne peut garder d'amis de l'autre sexe. Et quand vous me disiez de trouver un homme charmant (sic) et de vous garder l'amitié de l'esprit, c'était absurde, aucun homme n'aurait admis cela bien entendu. Quand on aime assez son mari, on n'a pas

besoin d'amis, mais enfin, on doit garder le droit d'en avoir. Et c'est pourquoi, il n'y a de possibles que les mariages d'artistes, où on aime les gens pour leur personnalité.

Je dis toujours qu'une femme seule n'a pas de vie sociale à la campagne où on se fréquente entre ménages, la femme seule serait tout de suite accusée d'être la maîtresse de celui-ci ou de celui-là. Elle est suspecte, alors qu'à Paris, jamais on ne songe à ça ! Jamais est peut-être trop dire, mais enfin on peut fréquenter aussi bien un camarade marié qu'un autre, si sa femme n'est pas une sottise bien entendu.

Vous faites quelque part une liste de tous les amours-tendresses pour les opposer à l'Amour. Vous omettez l'amour, bien entendu. Conjugal ou non. Moi c'est celui que je place au sommet de tous, précisément parce qu'il n'a rien de fatal comme tous ceux où l'instinct joue un rôle, touchants (l'amour maternel), etc. parce qu'il est plus noble, étant un choix, une élection. C'est un sentiment *humain* et non animal. Et avec cela, c'est un livre bien déplaisant (ndlr : *Le Démon du bien* de Montherlant), Costals y apparaît comme, oui, un faible, un irrésolu, mais aussi un personnage comique, avec ses atermoiements, ses précautions préventives contre l'indissolubilité du mariage. On referait les Noces de Jeannette avec ce *Démon* !

En même temps, je comprends que ma jeune fille de l'autre jour ait été étonnée de trouver là une face délicate de vous-même. Oui, mais à côté !

Et enfin, ce Costals que son Démon du bien seul à son avis pousse à épouser pour faire plaisir à une jeune fille, et qui s'étonne qu'elle lui soit attachée, qu'elle se cramponne, tout de même, il a commencé ! C'est lui qui l'a dévirginisée etc. Donc ce n'était pas un lien gratuit mais un devoir.

Ce qui m'attache malgré tout dans ce livre et me fait sourire à bien des pages, c'est que je vous y retrouve tellement. Votre comportement étant sensiblement le même avec les femmes que vous « aimez » et les autres. Les gestes de l'amour en plus ou en moins (mais je les connais tellement eux aussi !) Et vos réflexes dans les spectacles embêtants, et ces gentillesses dans la présence, ces compassions, ces contraintes, pour vous rattraper

Dans les lettres hypocrites ou les œuvres, etc. Quel hypocrite, vous êtes au fond ! Ou bien, je ne sais quelle douce lâcheté... Vous n'osez pas peiner les gens en face ...Mais si vous ne les voyez plus... Et puis cette « gosserie », ces « échappades », ces ruades. Et c'est curieux, cet infantilisme que je vous ai tant reproché, sur le plan sentimental, et publiquement même, avec votre consentement ! Il me touche davantage aujourd'hui. Alors ? Il me rend indulgente. C'est assez inconcevable pour beaucoup de gens, mais c'est vrai ; après tout cela, eh bien, jadis c'était de l'adoration ! j'ai de ... l'affection pour vous ! Comment ne vous comprendrais-je pas alors ?

Costals, du moins ici, n'est supportable que si on vous connaît et interpose de temps en temps votre physionomie réelle entre soi et lui.

(...) Ces temps-ci, tout a été remis en question de mes rapports avec vous jadis. Ma conviction que vous aviez pour moi, alors, plus que de la sympathie, même de l'amitié au sens banal, mais une certaine affection. Ces mots n'ont pas le même sens pour vous que pour les autres ; pour tout le monde, la sympathie est un sentiment très faible, même pas un sentiment, une disposition tout au plus à un sentiment plus vif ; il y a une grosse différence de degré entre elle et l'amitié. Vous m'avez donné, un temps, des preuves de ce que n'importe qui eût cru une chaude amitié. Personne dans la sympathie ne montre une sollicitude si soutenue ... Vous m'avez toujours fait l'effet, malgré la légère différence d'âge, d'un aîné, parce que vous me conseilliez, me morigéniez, me dirigiez dans le maquis littéraire, et en saviez de toute évidence infiniment plus que moi dans le domaine sensuel etc...

J.S

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant,**

vendredi 18 juillet 1947

( Note de la rédaction : Cette lettre se déroule comme un Journal sur plusieurs dates)

Je tombe dans *La Bataille* sur un article consacré à Suz. Dantes, et j'étais en train de penser qu'elle était la créatrice de votre « Fils de personne », quand en continuant, je vois sa déclaration de « tendresse » pour vous ! Hé bien sûr, il n'y a pas plus gentil que vous dans le civil, si je puis dire. Comment faites-vous pour donner parfois une idée si fâcheuse de vous dans vos livres ? C'est curieux, cette coquetterie à rebours ! Et cela m'a fait penser que je ne vous ai même pas demandé qui créerait *Le Maître de Santiago*. Je suis pourtant curieuse de savoir qui incarnera Mariana ? Que j'aimerais vous voir faisant répéter vos pièces, et continuer avec vous mes débuts dans le reportage ; « En répétant avec M ! »

J'ai reçu hier mes deux exemplaires tapés de mon recueil et ce matin le manuscrit. Merci encore, de tout cœur, vraiment. Mais je voudrais savoir pour le papier ?

Aujourd'hui dans *La Bataille* (non, pardon c'est dans *Les Nouvelles Littéraires* !! ) où l'on n'ose pas parler de vous officiellement ! c'est le jeune Curtis qui chante vos louanges

Dimanche 20 juillet 1947

« *Pour moi aujourd'hui, la valeur suprême de Pascal gît dans le pathétique, et ne gît que dans le pathétique : oh ! je sais bien que je ne puis relire certaines de ses phrases sans être pris d'un sanglot ; mais voilà ! plus j'avance et moins je goûte, moins j'approuve pour ainsi dire que l'on me prenne aux entrailles.* » (Gide à Charles du Bos). Sur ce point le rapprochement avec Valéry est très sensible : Gide a eu une belle comparaison empruntée à la boxe : « En pareil cas, j'ai envie de dire : ne touchez pas dans la ligne basse, ce n'est pas de jeu, ne frappez qu'au buste ». (Journal de Charles du Bos). Si je comprends bien, Gide, au rebours de vous, ne veut pas de « chant profond ».

Ma chatte qui m'obligea à mal écrire cela, vu qu'elle était couchée presque sur ma feuille, m'oblige, en venant s'installer sur mes genoux, je répugne à la déranger, à vous écrire ce que je n'aurais peut-être pas écrit, ou pas le soir, qui est que j'ai eu des distractions à la messe en pensant à vous, à cause de « christianisme de choc », dont nous entretenons un missionnaire d'Ars (venu en l'honneur de la fête de notre patronne Ste Marie-Madeleine !)

Il disait que les chrétiens se taisaient trop, devaient parler, que les ennemis de la foi parlaient, eux, et courageusement ! Et moi, je me disais que j'essaierais de parler davantage et peut-être pour prier certains de ne pas trop parler, vous par exemple ! Je pense qu'il est quand même inouï d'écrire des pièces religieuses, sur Port-Royal, etc. et les pires sarcasmes contre une religion qui a inspiré de si grandes choses.

Je vous l'ai déjà dit : il n'y a pas de contenant sans contenu... Vous reconnaissez également ce que le christianisme a fait de grand, de quelle sensibilité il a enrichi le monde, et ce qu'il a ruiné, je sais. Mais qu'a-t-il ruiné, au vrai ? Comment opposer les paganismes surtout spectaculaires, au fond, car ce qu'il y avait d'initiés était déjà vraiment religieux et intérieur, à cette sublime intériorité du Christianisme ?

Bref, ce que je pensais, c'est que ce serait déjà beaucoup de votre part, de ne rien écrire contre ce christianisme qui vous a tellement formé quand même.

Quand je dis de moi-même que je suis païenne naturellement et que le reste est acquis, je ne sais pas si je dis vrai, si je ne suis pas imbibée de matière chrétienne, de sucs chrétiens ! Et même vous, qui sait si votre paganisme ne vous est pas venu de l'extérieur, de tous ces hauts faits des Anciens et de la contemplation poétique des mythologies ? Je pense que vous devez infiniment trop au Christianisme pour l'insulter, et en ce moment où il est déjà une barrière si faible contre les terribles appétits des hommes et leurs cruautés.

On me crie que le catholicisme est mort, etc. Eh bien, même si... je serais avec les vaincus, les raréfiés, donc l'élite. Pourquoi ne voir dans la religion que les dévots qu'elle édulcore ? Le curieux, c'est que quoiqu'on vous dite, on prêche toujours un converti ! Car enfin vous rendez hommage aux Saints, à un Père de Foucault (dont j'ai le portrait dans ma chambre, non loin de celui de José Torrès, que je trouve si beau !

Je repensais aussi à une réflexion lue dans ce *goëland* à vous envoyé un jour. Je laisse un blanc à cause de la chatte ... L'instinct religieux pour le Celte et les Nordiques, est l'équivalent de l'instinct sexuel pour les races méditerranéennes. Tout gravite entre ces deux pôles qui s'imbriquent parfois, reliés par les lignes de force de la poésie.

Oui, c'est ce qui vous a fait, dites-vous, parfois « regarder par-dessus le mur ». Bien que je n'aime guère ces choses, (ce margouillis, comme vous diriez), mystico-sexuelles. Je crois que chez vous, c'est malgré tout un truchement avec le divin, et je crois que vous n'êtes pas matérialiste, et que votre âme prend seulement de drôles de chemins pour atteindre le divin !

J'ai un livre bien étrange, qui je crois vous intéresserait, de curieux écrits intimes d'un Russe, Rozanov : *L'Apocalypse de notre temps*, suivi d'*Esseulement*, où il y a des choses inouïes sur la sainteté de la sexualité dans le judaïsme, et des considérations sur le Christianisme « désincarnant », sur l'Apocalypse opposée à l'Evangile, une apologie dans l'ensemble de la vie charnelle, mais cette vie vue sous un angle religieux.

Sans ces frais astronomiques de ports, j'aimerais parfois vous envoyer des choses, si vous ne les avez lues. Connaissez-vous un livre paru il y a quelques années chez Gallimard, et dont on parla d'ailleurs : *Saint-Genès ou la Vie brève de Roland Cailleux*. J'ai trouvé cela très remarquable et le relis toujours avec étonnement. C'est si personnel. Chose étrange ! Mon amie poète D'Ambert, au talent ravissant, (selon moi, une Marie-Noël mineure et plus rustique est la marraine d'une de ses petites-fillesl.)

Il prépare depuis un autre ouvrage, ce n'est pas un type qui exploite son succès, mais qui écrit ce qu'il a à dire. Il y avait un dernier chapitre qui m'a donné, lui aussi, l'idée de l'enfer (cela et la pièce de Sartre, oui !).

Pendant que j'y pense, vous ne voudriez pas tout de même, demander à l'occasion à Mme D. ce que c'est que ce journal féminin dont elle vous ouvre les portes ? Si tout de même, en se reconnaissant de vous, on pourrait au moins se les entrebâiller... Merci ! Je m'arrête .

Je suis à une lieue de la table à cause de Nouche, dans ma cour, par un adorable soir, rentrant d'une promenade solitaire, entre 6 et 7, c'est un délire d'oiseaux, et cela vaut bien les bavardages des hommes !

Tout de même, je pense quelquefois que c'est bien injuste pour mes contemporains et vos admirateurs de la première heure surtout, bien injuste de votre part de ne vouloir publier qu'en posthume tant de choses, surtout après nous avoir tant alléchés.

Il n'y aura donc que les jouvenceaux – et celles – de ce temps pour avoir le droit de vous lire ? On ne peut pourtant pas souhaiter votre mort, et quand on est de votre génération, on n'a vraiment que peu de chances de vous survivre ! Oui, c'est parfaitement injuste. Et c'était enfantin de ne pas me dédicacer les *Carnets* et *Malatesta*. J'y ai repensé souvent. Vous vouliez que j'aie l'air de les avoir achetés. Mais je pouvais fort bien les avoir achetés et vous les faire signer ! Vous l'avez bien fait pour *La Reine morte*. Je les refeuilleter parfois ces *Carnets*. Ils sont restés sur la commode de la chambre de ma mère, et j'ai tombé (sic) l'autre jour sur votre petit couplet sur la naïveté. Et c'est très vrai qu'à côté de votre roublardise, comme ils disent, il y a en vous une naïveté certaine, touchante même, une naïveté d'enfant. Ne serait-ce que lorsque vous pensez attraper les gens avec des cachotteries cousues de fil blanc, comme on dit !

J'ai bonne envie de vous envoyer cette lettre, sans grand intérêt parce qu'elle traîne depuis longtemps. Auriez-vous retrouvé mes « pensées » ?

Je vois que j'ai pris en double le début de chaque pour me remettre sur la voie en cas de perte, mais je m'aperçois qu'il me manque des mots, que je me suis trop fiée à ma mémoire ! Pour des vers, cela eût suffi. Enfin, tant pis si vous ne les retrouvez pas.

J'ai reçu ce matin d'une amie fort chère thoisséenne, exilée, qui a hélas ! connu mes vicissitudes à cause de vous, et à qui j'ai écrit que j'avais fait la paix avec vous, et je lui disais plaisamment que votre pièce serait jouée dans une institution religieuse (elle est très pieuse, une fille admirable, mais d'une vraie piété enjouée et depuis bien longtemps. large, et tout cœur, toute charité, extrêmement aimée partout.)

J'avais un peu peur qu'elle ne me reprochât ce rapprochement, comme une imprudence, etc. et j'insistais sur vos qualités !! Et elle m'écrit ceci, que je trouve assez singulier pour que cela mérite de vous être rapporté : « *J'ai passé début juin (style rapide, elle a une vie bien occupée !) 3 jours dans une maison religieuse des monts de L. pour y chercher le repos, la paix et... le recueillement dont j'avais grand besoin après les tribulations de ces derniers mois. J'avais été frappée par la pieuse obstination du verset **In manus Domine spiritum meum** – revenant à plusieurs reprises à l'office de complies un certain soir et je m'étais endormie en répétant cette phrase de paix. Là-dessus, j'ai eu une nuit peuplée de songes extravagants Je vous jure bien que je ne pense jamais à Montherlant, et que j'éviterais même d'y penser, cette pensée m'étant plutôt désagréable. Eh bien, j'ai revu cette nuit votre ami M. Je ne saurais vous donner maintenant le détail du rêve. Vous y étiez présente et aussi une autre personne âgée je crois, M. se montrait doux, bienveillant. Etrange, n'est-ce pas ?* » Oui assez. Et je ne lui parlais jamais de vous depuis bien longtemps.

Je retrouve dans les feuillets de Paris où j'avais recopié ces fragments de L'Eternité retrouvée, des choses prises au vol ensuite dans *Jésus et son temps*, de Daniel-Rops, qui je trouve sont de belles formules sur la charité.

De Tertullien : « Tu as vu ton frère., tu as vu ton Dieu. »

De Matthieu : « Je vous le dis, si 3 d'entre vous s'accordent sur la terre... etc. Car là ou 2 ou 3 sont assemblés en mon nom, etc. »

Adieu ! Je vous regarde de loin avec quelque chose de la tendresse particulière de Mme S. Dantes !

Samedi :

Me voilà forcée de rajouter un petit feuillet, ce que vous n'aimez pas ! Pour vous dire des enfantillages d'ailleurs. D'abord, qu'une Dame qui signe *La Vivante*, parle de son amour de vos œuvres, aussi bien les profanes que les sacrées, et fait l'éloge de *Santiago...* dans un affreux canard de Marseille, qui s'appelle Massalia, ce qui m'intrigue. Car enfin, c'est Massilia le vieux nom de Phocée ! Et où une de mes amies, une jeune femme du Puy, a décidé de jeter un peu de bon grain ! Elle y a créé un « petit courrier » et je me demande si ce n'est pas elle cette *Vivante* après tout, que vous rebroussez parfois mais qui *vous comprend profondément*.

Cet après-midi, visite absolument imprévue de l'amie dont je vous parlais hier, et qui me raconte encore son rêve et son étonnement surtout de l'avoir fait en cette nuit extravagante, où elle avait cru dormir d'un sommeil paisible après les Complies !

Je repensais, oui, entre autres choses, à l'inactualité de mes lettres ; que c'est drôle, quand l'actualité est si accaparante, si torrentielle, de vous recopier des pensées. Mais, vraiment, je ne peux pas vous parler de la chaleur torride et de pain de maïs (redevenu presque blanc ici d'ailleurs).

Cela me fait mieux mesurer combien peu je vis dans cet actuel, et au contraire de plus en plus dans l'éternel, mais sans cesser d'aimer la vie, le quotidien, réellement. Je suis la plus heureuse des femmes ! La pauvreté et le détachement sont la condition du bonheur, oui. Mais ma pauvre Suz. qui a de gros ennuis avec sa mère malade et en proie à d'incessants tracasseries administratives me dit qu'elle est bien obligée de s'occuper de l'actualité. Oui ! Mais enfin, elle aussi la survole tout de même. Il n'y a pas de salut autrement.

A vous  
J.S

ooo

### **Lettre de Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion**

25 juillet 1947

Ce petit mot seulement pour vous dire qu'on m'a envoyé l'article de *La Gazette* qui est très bien. Merci encore. Gardez le reste que vous réemploierez.

Je n'ai pas encore lu complètement votre lettre, ayant dû écrire 2 interviews importants pour l'Amérique et la Suisse, et mettre au point le texte pour l'édition ordinaire de *Malatesta*, qui paraîtra en décembre mais que je veux qu'on commence tout de suite, pour qu'on me fiche la paix quand je serai en Italie.

Je réponds à votre question concrète. Mme L(outrel) (1) part en vacances le 1<sup>er</sup> août et ne peut absolument pas se charger de votre manuscrit. Je cherche d'ailleurs moi-même quelqu'un qui pourrait la remplacer pendant mon absence. Toutefois, avant son départ, elle vous enverra vos poèmes.

Je vous écrirai plus longuement la semaine prochaine.

Amitiés.

(1) Secrétaire de Montherlant. Lire l'article 148 sur elle, écrit par Pierre Duroisin.  
sur le site [www.montherlant.be](http://www.montherlant.be)

..

Toujours dans le même numéro de *la Gazette*, un écho sur vous et le *Maître de Santiago*. On y parle de votre « ami » Roger Peyrefitte. Vous choquerais-je ? Ses *Amitiés particulières* m'ont ennuyée. Je n'ai pu aller au bout. Cela ne m'arrive jamais, autant dire. Etais-je aussi en de mauvaises dispositions ? C'était à Paris, en cette fin d'hiver si pénible. J'avais pris cela dans la bibliothèque de mon amie. Un vrai talent, certes, mais si froid, et une ironie que je n'aime pas.

Il me semble qu'un sujet de ce genre, et plus que le talent, c'est le sujet, je gage, qui a fait le succès de ce livre ! Mon Dieu, quel petit scandale pourrais-je susciter pour devenir célèbre du jour au lendemain ?! – appelle un accent brûlant, que je n'y ai pas trouvé. Dans *Le Figaro littéraire*, je viens de lire *M<sup>lle</sup> de Murville* que je préfère infiniment. C'est charmant, mais c'est froid toujours, c'est parfait et c'est tout. Un ton du 18<sup>ème</sup> siècle.

Oui, selon moi, ce qui sauve ces amitiés particulières, c'est leur sincérité, leur ardeur, leur ignorance aussi. J'ai sûrement été amoureuse d'une compagne de pension, sans le comprendre et sans qu'elle le sût ! Mais ce ton de séduction, de perversité, non, je n'aime pas cela. Et puis, il y a d'autres choses dans les maisons religieuses, tout de même ! J'aime mieux l'accent de *La Relève*, à défaut de connaître celui des *Garçons*... (qui doit être bien passionné, puisque vous refusez de le publier autrement qu'en posthume !)

R. Dumay parle de l'écrivain et la politique, très justement. En contradiction avec votre « homme d'esprit et de l'esprit » ! Mais c'est une boutade (votre phrase). Un écrivain selon lui est toujours « contre ». Littérairement ! La non-opposition le tue. Evidemment. Un peu le même phénomène que le bonheur en amour. A côté, il y a une phrase qui délaie votre autre pensée : que tout pouvoir est coupable, par ce qu'il couvre. « Vigny, qui précisément voulut être député, donne dans ses projets de poèmes, une belle image de poète : un lion qui marche seul dans le désert. Est-il nécessaire d'ajouter que le rôle du lion est de mordre plutôt que de balancer des encensoirs ? »

Mercredi

Merci de votre lettre. Vous savez, ne vous croyez pas trop obligé de m'écrire ! Et bien entendu, par ce roman à taper, il ne pouvait s'agir de l'immédiat. En août, il faut s'abstenir en toutes choses, s'arranger pour n'avoir pas mal aux dents, les dentistes aussi étant en vacances ! et non, j'aurais voulu seulement qu'on pût me taper cela avant décembre, par exemple. J'ai vaguement l'idée de l'envoyer au concours des *Nouvelles Littéraires*, bassement alléchée par le prix d'un million ! Ce qui est probablement stupide, vu que je n'ai – et ce genre de roman – aucune chance, et que cela m'immobiliserait un an sur mes deux manuscrits. Qu'en pensez-vous ?

Je vois qu'on a fondé aussi *un prix R. Rolland* ! Je sais bien qu'à la fin, cela ne signifie plus rien, surtout pas au point de vue de la valeur mais un gros prix a encore quelque influence sur le public, les autres passant complètement inaperçus.

Donc laissons Mme Loutrel revenir de vacances et d'abord partir, la chère femme, et vous pourrez peut-être bien lui reposer la question à son retour En 3 ou 4 mois, elle pourrait peut-être me rendre ce service, du moins en partie. Cela fait 100 à 110 pages (un certain nombre d'un plus petit format.)

Et j'ai à peu près tout recopier cela, à peu près convenablement ! Oui, elle m'a envoyé les poèmes. Je vous l'ai dit dans ma dernière lettre.

... *qu'on me fiche la paix quand je serai en ???* Je suppose que c'est en Italie, mais il y faut vraiment mon intuition bien connue ! Quand songez-vous à y aller finalement ? Et vous seriez rentré alors pour *Malatesta* et pour *Santiago* ?

Par le même courrier, J. Loisy me renvoie l'article sur Banine, pas fameux comme tout ce qu'on écrit sans savoir où on va le caser, chaque journal ayant son « genre » ! Il le publiera réduit de moitié. Je passe mon temps à couper et recouper !

Mais ça doit être un journal lilliputien ? Les *Nouvelles* doivent avoir 8 ou 10 pages, les articles ... celui-là a 4 pages, et impossible d'en avoir un specimen. Il ne me fait aucune réponse au sujet de celui que je lui proposais sur vous. J'ai envie, oui, de tenter le coup à *La Bataille* « pour voir ».

Si, après tout, il est bien ce buste, (qui illustre mon article de *La Gazette*).  
Je réitère : de qui ? Vous n'en auriez pas une photo ?

Je n'ose pas m'emballer, non, pour ce Nielsen, mais en même temps, j'espère. Est-ce que tout ce que vous touchez ne réussit pas ? Et ce serait une vraie bénédiction pour moi. Tant pis pour les paysages, quoique ce soit peut-être le meilleur. Et vous, ô contempteur des paysages, qui m'écrivez : *ce que je préfère ce sont vos pensées et vos paysages !* (???) Bien sûr, ce ne sont pas les romans qui me manquent. Et je me demande si, à eux, ne conviendrait pas toute la gamme, petit roman commercial. Je vais voir selon ce qu'ils m'écriront.

Est-ce que finalement, vous n'êtes jamais retourné en Italie, depuis ce fâcheux essai romain ? Il me semble que c'est un pays pour vous, que ce petit peuple italien doit avoir bien des charmes pour vous. Je regrette bien de n'avoir pu voir tous ces films italiens, qu'on dit si plaisants, si joliment naturels. J'ai gardé de Venise un souvenir ravi, justement à cause de ce côté gai et familier. Je n'y ai rien trouvé de la Venise fiévreuse et barrésienne. Il faut dire que c'était en septembre, en pleines vacances, et fort cosmopolite aussi.

Que j'aimerais revoir Venise ! Et peut-être que, oui, à présent, j'aimerais une certaine Rome populaire (en plus de l'autre évidemment).

Jeudi

« Quant aux fleurs de lys, le savant président de l'Académie des Inscriptions, M. de Barthélémy, a démontré naguère que, loin d'appartenir à une famille ou à une dynastie, elles étaient l'emblème impersonnel de l'Etat français, et que la République elle-même devrait les arborer sur son écusson, si la République avait pour cela assez de savoir-faire et de savoir-vivre. » Saviez-vous cela, Monsieur *Tout-pour-les-lys* ? (L de Cauzac de Laborie, dans un article sur Cuvillier-Fleury) (1)

(1) *Devise de la famille de Montherlant* : « *Tout pour les lys* ».

Samedi

Oui, il vous sera beaucoup pardonné à cause des 39°, et aussi de vos interventions auprès de M. Nielsen sur la décision duquel je reste un peu perplexe. Car hier, vous me dites : Ne vous emballez pas, et ce matin : il a été formel ... Espérons que ses vacances ne lui changeront pas trop les idées ! Pour mon « autre roman », je ne sais si vous entendez *Un seul homme*, ou un inédit. Je crois

comprendre qu'il ne fait que des rééditions cartonnées ou de luxe ? Il faudra que vous me précisiez cela. Sinon, je veux bien lui envoyer *Inigo* et le petit roman « commercial ». Cet *Inigo*, à qui d'ailleurs il faudrait trouver un autre titre, un titre « accrocheur » comme ils disent, un titre surtout mieux approprié. Or *Inigo* n'est pas du tout le sujet. Je le relis de temps en temps, qui traîne sur une table ; et je me disais hier que c'est exactement le thème contraire à celui de *l'Age*. Dans *l'Age*, une jeune fille sacrifie un simple amour sans transcendance, à l'idée plus noble qu'elle se fait de l'amour, à un désir de communion intellectuelle et spirituelle dans le mariage.

Dans *Inigo*, c'est une jeune fille, la même si vous voulez, mais je me suis réellement beaucoup exagérée moi-même, en pureté, en ignorance, en candeur. J'ai fait mon héroïne très jeune. Bref, une jeune fille élevée dans la solitude, qui a une conception très haute, très bovaryenne de l'amour, pour qui l'amour n'est que de l'âme, qui repousse avec horreur le désir d'un homme, comme une offense, parce qu'il n'est pas libre, etc. et à qui sa rencontre avec *Inigo* révèle peu à peu le besoin d'adjoindre quelque chose à l'amour de l'âme, pour satisfaire cet instinct de possession qui est l'amour.

Et dans son échec, sa découverte que le véritable amour est celui de l'homme qui l'aime charnellement, mais cet amour charnel se double de celui du cœur, et c'est celui qui la rend heureuse.

Je pense un peu que c'est ce sujet qui fait que vous n'avez pas aimé ce livre, dans la mesure même où vous avez aimé *l'Age*, pour son sujet justement.

Mais en somme, c'est encore une de vos contradictions ! Car vous ne cessez de mettre l'amour charnel au-dessus de tout, vous m'avez dit et redit que l'amitié n'était rien pour vous, que seules vos amours sexuelles se doubleraient de tendresse, etc. Alors ?

L'autre sujet, c'est le moulin de Tanchelard, considéré comme le havre de l'héroïne, le lieu de son bonheur, de sa liberté et où l'amour de son cousin la ramène, après cette incursion dans le monde (monde de l'art, de la déception, de la douleur).

C'est pourquoi, malgré mes cisaillements aussi dans ce début – encore hier – je ne vois pas la possibilité d'alléger beaucoup. Tout ce début descriptif me semblant nécessaire.

Mon héroïne, comme moi, aime la nature et les paysages ! Et bien que je n'aie jamais vécu dans ce moulin, que tout cela soit fait de rêve et de souvenirs maternels, c'est quand même très authentique, et mes sentiments aussi, au début. Et je crois qu'après tout, c'est aussi un sujet très humain, cette jeune fille qui retombe d'un grand rêve et s'accommode de l'humain, de ce qui n'est plus cérébral et spirituel, mais chaud et charnel.

Oui, il faudrait que je sache de vous, s'il vous plaît, si ce M. Nielsen fait de l'inédit. Sinon pas la peine d'expédier ce monstre. Sinon, et si vous en aviez le temps, j'aimerais vous le faire relire avant, malgré tout. Il me semble que tout ça a vieilli. Je songe parfois à J. Vigneau depuis que je lui ai vu accepter cette étrange histoire refusée ... (ill.). Mais il manque d'argent aussi, je crois.

Votre manque de mémoire est positivement effrayant !

Vous m'avez parlé d'un journal féminin dont s'occupe Mme Doumic, qui vous a dit : « Si vous voulez y faire passer quelque chose, etc. » Il s'agissait du journal *Elle*. Mais ensuite vous avez eu des doutes et n'étiez plus si sûr que ce fut bien *Elle* ! C'est là-dessus que j'aurais souhaité des précisions ...

Les posthumes ... Il ne faut pas le dire ! Mais on le dit partout officieusement du moins. Et le livre sur les Bêtes, comment s'appellera-t-il ?

Je vous admire de pouvoir travailler par cette température effroyable. Après tout, c'est peut-être une solution : s'abstraire des contingences pénibles dans l'intense concentration de l'esprit, dans la joie furieuse de la création ! Moi, je n'ai pas ce

pouvoir. Et puis, je ne suis pas inspirée, en ce moment. Mais je bâtis toujours une pièce sur Catherine Cornaro !

Et je ne peux guère m'isoler ; la seule pièce habitable étant la salle à manger, où se tient aussi Maman. Ici, on passe sa vie à se baigner, mais moi j'ai la flemme même pour y aller !

Après tout, si on ne sort pas, ce n'est peut-être pas pire à Paris. Et les vieilles maisons des quais sont peut-être relativement fraîches !

Attendons le retour de Mr Nielsen. Moi peut-être irai-je un peu en Savoie en septembre, pour accompagner une amie (mes propres moyens ne me permettant nul voyage à mes frais !)

Si mon ami G. ne vient pas passer une quinzaine ici, comme il en est toujours question, et ça ne s'arrange jamais ! Je n'ai d'ailleurs aucune envie de bouger après tous ces trimbalements hivernaux et printaniers : Paris-Thoissey. Th-Paris. Ouf ! On est adorablement bien chez soi. Seulement, il y a ma vieille maman, vaillante au possible, mais qui se tourmente, et se donne trop de peine, et que je ne peux choyer comme je voudrais, hélas. Ce Nielsen vraiment serait un bienfait.

Hier, j'ai eu une visite bien imprévue : Raymond Dumay, qui fait en moto sur les routes brûlantes une enquête sur la littérature bourguignonne, et qui dit avoir découvert des types « épatants ». Son *Raisin de Maïs*, après la belle édition de la *Guilde du Livre en Suisse*, va paraître cet hiver chez Gallimard. J'ai beaucoup aimé ce livre et c'est tellement écrit, savoureux et poétique à la fois qu'on souhaite le relire. Il y a du *Grand Meaulnes* dans certains épisodes, mais un G.M charnu, si je puis dire. Et puis, il a de l'humour, chose que j'ai oublié de signaler dans mon article, après tout.

Moi aussi, je vous quitte, à moins que je ne repense à quelque chose d'ici demain.

A vous, J.S

## Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

30 juillet 47

Par 39° à l'ombre, qui me permet de pardonner bien des choses, je réponds à vos questions : rien n'est décidé pour la distribution. Seul sûr : Mariano Andreu fait décor et costumes. Si vous êtes à Paris, vous pouvez venir voir répéter.

-Ne vous occupez pas des papiers pour Mme Loutrel.

-Ne m'ennuyez pas avec le christianisme.

-Je ne vois absolument pas de quoi vous voulez parler avec Mme D. et le journal féminin. Nielsen est parti pour 15 jours. Je le relancerai dès son retour. S'il vous édite (et il a été formel), votre séjour à Paris est assuré financièrement.

-Oui, posthumes : *Almouradiel*, *Rose de Sable* (la version intégrale), *Port-Royal*, *Les Garçons*. (Mais il ne faut pas le dire).

-Les femmes qui rêvent sur moi annoncent toujours des signes de ma mort. Attention au mois d'août !

-Peut-être pourriez-vous envoyer votre autre roman à M. Nielsen, qui m'a demandé si vous en avez écrit d'autres que *L'Age*. Son adresse : M. Nielsen, 15 Quai Voltaire. Il a édité de moi, en luxe, *La Vie est un songe* et *M. de Guiscard*, et réédité en cartonnés, *Fontaines*, *Infante*, *Songe*, *Bestiaires*.

Je vous quitte. Je travaille de 9h du matin à minuit, en short, aux Garçons. Et par cette chaleur, j'en écris les passages les plus difficiles !

A vous,

M.

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

Dimanche 3 août 1947

Je continue à me mourir « de chaleur » (il n'y a vraiment que dans l'eau qu'on est bien, et je me suis divinement baignée tout ce matin dans une Saône radieuse ... et pas très propre (mais j'enrage de ne savoir pas nager, après tant de zèle déployé il y a quelques années : quand je pense que je suis allée apprendre à Paris, dans une piscine ! Mais je n'ai pas assez persévéré, et depuis ...)

Malgré tout, dans la pièce la plus fraîche de la maison, je rêve sur mes paperasses, et continue à chercher des titres pour cet Inigo, que je ne publierai pas, pourtant, je le sais.

A propos d'Inigo, j'ai vu dans plusieurs chroniques que Julien Green fait un film sur Ignace de Loyola ? Et le vôtre ?

Et je ne trouve rien de bon en guettant des membres de phrases qui pourraient servir.

Dans l'apothéose finale, bien des choses justifieraient *De Soleil et de chair* (L'amour de Pierre, c'est une féerie de soleil et de chair). *La Chair et le ciel*. *L'ami et l'amant* (banal et Vaudoyez a déjà écrit *La Maîtresse et l'amie*. Et puis, je n'oserais pas mettre *amant* dans un de mes titres !

Voilà ce que je trouve de mieux, à propos d'Inigo, « qui avait pris si simplement la place de Dieu ». « *L'homme à la place de Dieu* » : « *L'Homme à la place de Dieu* ». Ou simplement : *A la place de Dieu*, ou *La place de Dieu*. Ce ne serait pas si mal ?

Il me semble que c'est autour de ce thème qu'il faudrait chercher, car ma Catherine n'est qu'acculée, si j'ose dire, à l'amour irrégulier que mon orgueil souhaitait qu'au moins je ne déchusse pas ( ?) de ce côté. Ce roman, il est délicieusement démodé, en somme, et ce serait peut-être bien de le situer aux années 80 ! Cela lui donnerait du style !

D'autant que cet *Inigo* est un Lucifer, donc ce titre conviendrait de toutes façons ! Mais est-ce qu'on ne pourrait pas trouver mieux dans cet ordre ? Vous avez le génie des titres. Je lis dans un article sur Bossuet la phrase de Boileau sur Condé « formidable héros », « prince à haute aventure », et « plutôt démon qu'humaine créature », selon La Fontaine. Après tout c'est très romancé. J'en ai fait un sculpteur aimant la démesure, les redondances, presque baroque enfin. Et j'en ai fait un bâtard ! Pour expliquer ses rages et ses colères contre la société, et aussi pour brouiller les pistes. Après tout, il vit, à mon sens, cet Inigo. Quoiqu'une amie m'ait écrit un jour qu'on rate toujours l'homme de génie. Cette amie sur laquelle je viens de publier un article que je vous enverrai si j'ai des doubles, m'avait demandé un jour ce que j'avais d'inédit, pour G. Poupet qui prospectait pour Plon. (Ce M. Poupet dont vous me parliez jadis en riant de son nom !)

De mes 2 romans, Poupet avait retenu *Inigo*, l'envoya à Plon qui le refusa bien entendu au bout d'un an ! Enfin, Poupet avait dû lui trouver une certaine valeur. Et mon amie, elle, trouvait le début merveilleux, et Grasset si banal. Des goûts et des couleurs ... C'est curieux comme l'opinion des gens a peu d'importance ! Et comme c'est une suffisante jouissance d'avoir fixé dans un livre une part essentielle de sa vie. C'est cela seul qui me donne le courage d'écrire. Et de n'avoir pas écrit ce qui a le plus compté finalement – les années Georges – eh bien, c'est une lacune dont je souffre. Et cependant, je ne l'écrirai pas, ça ne peut pas être « cerné ». Cet homme de trente ans, j'en suis trop loin. Là, je n'aurais pas voulu être le centre, mais lui, eux, les garçons de 30 ans, à l'apogée. C'était trop difficile.

A propos de ce *Journal féminin* dont je vous parle, c'est une chose singulière qu'il n'en existe pas un de valable. Je suis d'accord avec vous sur la stupidité féminine,

quand j'ouvre une de ces publications. Cela ne m'empêche pas de vouloir y passer quelques contes ! qui hélas, justement, ne sont jamais assez bêtes.

A *Eve*, après des mois, on me les a rendus, en me disant, et c'était à mourir de rire, car le type qui me rapportait les feuillets, se crispait pour bien se rappeler la leçon : il faut que ce soit voluptueux et passionné (sic). Après ça, je sais qu'il n'y a guère que les midinettes pout les acheter, du moins je l'espère. Mais qu'il n'y ait pas un journal féminin digne de ce nom ! Je sais, les femmes n'ont qu'à lire les journaux de tout le monde. Mais je suis de ceux qui croient encore que la femme est autre chose que l'homme, intéressée par d'autres choses que lui, et que le spécifiquement féminin devrait être traité quelque part, mais dignement. Autrefois, il y avait quelques journaux féministes où tout le côté féministe était à périr d'ennui, à présent même plus ça.

Il y a le bulletin des jeunes socialistes, et des communistes, etc. mais tout cela ne va pas profond.

Henriette Charasson souhaitait aussi une revue féminine qui serait autre chose, pour les filles d'éducation religieuse. On en revient toujours là. C'est là tout de même qu'il y a le plus de fond. C'est une lacune et c'est toujours la même chose. On publie des journaux idiots parce qu'ils plaisent ainsi. On ne cherche pas à élever les gens. Les hommes non plus. Hélas ! Si j'étais riche, je fonderais ce journal-là.

Samedi

J'ai reçu l'autre jour une aimable lettre de Mme Germaine Théron qui me remercie de l'avoir citée dans mon « *émouvante et spirituelle page sur vous, de bien vouloir y rapporter les propos du grand et admirable écrivain – propos qui me touchent beaucoup et me sont extrêmement précieux, vous le devinez. Je crois que votre livre et ma Danse (?) ont en commun le souci de la vie intérieure et le refus de la médiocrité, ce Cante jondo « enfin » si cher à Montherlant.* »

Mais est-ce bien exactement cela, le Cante jondo ? Enfin ce qu'il y a dans mon livre à moi ? Rien qui parle des entrailles, là. Dans *Daniel*, oui. Mais quand et comment le publierais-je, ce *Daniel* ? Et le taperais-je, surtout !

Cette G. Théron, je voudrais lui dire aussi combien j'ai aimé et admiré son livre (d'après mon article, elle ne peut penser que je l'aie lu). Pas d'adresse. Si vous ne pouvez me la communiquer, voulez-vous me donner celle de Laffont que je n'ai pas, ou plus ? Quoique je me méfie toujours des faire-suivre chez les éditeurs. MERCI. Ou l'adresse « aux bons soins de M. de M » ??

Hier soir, je suis allée entendre dans un pensionnat voisin les petits chanteurs de la cathédrale de Troyes, presque aussi bons que ceux à la croix de bois et en tous cas aussi mignons. J'adore ces voix d'enfants...

Ces enfants et leur jeune maître de chœur pétulant – qui la fait un peu à l'abbé Maillet – me faisaient penser aussi à *la Relève*, tandis que je revenais dans la nuit étoilée. Et je pensais à tant d'argent gaspillé tandis que ces petits ne pensent chanter du grégorien faute de livres de plain-chant, qui coûtent 700\* chacun ! Où la plaie d'argent ne blesse-t-elle pas ? Sans parler de leur camion à payer, des frais de leur petite colonie en vacances, il y a 15 orphelins, etc.

Et on voudrait pourtant tellement la mépriser. C'est une chose qui me révolte souvent que, pour une réussite comme la vôtre, où on peut gagner sa vie en faisant ce pourquoi on est fait, ce qu'on aime faire et fait bien, tant d'êtres perdent le meilleur d'eux à faire ce qu'ils n'aiment pas, laissant de côté leur véritable tâche et leur véritable bien. Et que cet argent qui afflue, par des moyens tout mécaniques, chez des êtres qui ne savent pas vivre, manque si cruellement à ceux qui en sauraient user. Qu'il faille de l'argent pour vivre, pour avoir le droit d'exister sur terre, d'être soi, d'être libre, enfin deux choses qui ne devraient avoir aucun rapport. (Car il y a

longtemps que l'argent n'est plus une commodité pour régler l'échange des efforts inter-humains !). Cela est confondant, en vérité. Je ne dis pas là une vérité, certes !

Mardi 12 août 1947

Je retrouve en fourrageant dans ma bibliothèque un livre qui s'appelle, tout simplement : *François*. Ce sont les lettres, les écrits intimes d'un jeune garçon, lyonnais, je crois, né en 1916, mort en 1935, présentés par le Père Valensin sj, et qui mourut avec la vocation religieuse. C'est très émouvant. J'ouvre au hasard et tombe là-dessus : *Je lis La Relève du Matin. C'est pour le fond un poème admirable sur l'adolescence et pour la forme, une musique d'une douceur et ensemble d'une virilité merveilleuse. Telle phrase est une incantation. Le style me paraît être inspiré un peu par les recherches les plus subtiles de la poésie symboliste, mais avant tout c'est de Montherlant et rien d'autre.*

Vraiment un beau livre. Je lis aussi tous les jours quelques pages sur Montaigne, etc. Peut-être n'avez-vous jamais lu cela (*François*) puisque l'Argus ne lit pas les livres ! Et c'est bien aussi important qu'une critique : l'opinion d'un petit garçon de 14 ans.

Ah oui, la beauté d'une âme ! C'est là qu'on l'apprend, et ce que fait le christianisme d'une âme. Je me rappelle avoir écrit dans mon Journal, au moment où j'achetai ce livre et n'avais guère ou plus de foi, quelque chose comme ceci : que les âmes formées ainsi étaient presque plus belles que ce qui les forme !

N'ai-je pas trouvé ces jours cette phrase de Renan à propos des la Ferronnays, cette sublime tribu, ces gens inouïs dont je relevais l'histoire ces années passées, qui ont opté si délibérément pour l'autre vie (et je me disais déjà en lisant cela : pourquoi tous ces surréalistes, ces poètes, vont-ils chercher si loin un autre monde artificiel, quand il y a là un tel dépaysement, une telle poésie !)

Je vois maintenant avec évidence que toute la logique de l'univers serait renversée si de telles vies n'étaient que duperie et illusion.

Pardon pour le petit papier ! (*ndlr : ce billet de mardi*). Et de vous ennuyer avec mon christianisme. J'avais pourtant retrouvé aussi un bien beau texte du P. Gratry sur la nécessité de l'intériorité, qui peut bien ne pas être exclusivement religieux, mais s'applique à l'universelle dispersion des êtres (...ill.).

**Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion**

**28 août 47**

Vous avez chaud ? Eh bien, moi aussi. Mais je n'ai pas de rivière. Je travaille très précisément de 8 ½ matin à minuit ½, avec une heure ½ pour les 2 repas, aux Garçons. Dans mon appartement obturé contre le soleil, nu avec un slip, (ou même quelque fois sans slip) et 36° au dehors. J'ai gardé une puissance de travail énorme et intacte. Et il n'y a que cela qui me fasse plaisir, ça et faire l'amour. « Il y a le travail, puis l'amour, puis rien ». (Gobineau).

Où avez-vous trouvé, de Boileau sur Condé : « Plus démon qu'humaine créature » ? Cela m'intéresse.

Quelques détails sur « Valentin », svp. J'aimerais assez lire cela. (*Il s'agit du livre du Père Auguste Valensin sj sur son livre François. Ndlr.*)

Adresse Germaine Théron : à Gradignan, Gironde.

Combien d'accord avec vous sur les journaux féminins. On me dit misogyne. Mais c'est tout le monde, en France qui méprise la femme. (Et n'aime pas l'enfant). On fait celui qui s'intéresse à l'enfant et on désire la femme... mais d'amour, rien et respect, rien.

La distribution des richesses est encore plus horrible quand on songe à la facilité avec laquelle tant de gens, en ce moment, gagnent des sommes considérables. Savez-vous par exemple que le traducteur d'une pièce représentée, et dont l'auteur est dans le domaine public, touche autant que s'il était l'auteur ? Imaginez un acte inédit de Shakespeare ou Lope de Vega, de 20 pages dactylo, donné en lever de rideau avec une pièce qui, Paris et tournées, fait environ 250 représentations. Le traducteur gagne environ 250.000 frs pour une traduction de 20 pages dactylo ! ...

Oui, Rome et Rimini, du 7 octobre au 15 novembre.

Nielsen est rentré. Je lui téléphonerai demain. Mais envoyez lui donc *Un seul homme*, qu'il lira sûrement à son retour.

Mme Doumic est, je crois, morte depuis une quinzaine d'années. Si elle m'a recommandé, ELLE, ce doit être par une table tournante.

A vous,  
M.

ooooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant,**

Thoissey  
mercredi 14 septembre 47

(Mon anniversaire ! sous le signe de la Vierge ! et de la Croix puisque fête de l'Exaltation de la S<sup>te</sup> Croix !)

Cher Montherlant,

J'ai rêvé à vous l'autre nuit, est-ce drôle ! Vous aviez un veston de couleur claire et vous me disiez : Je suis content de vous voir. Le reste est plus que nébuleux. J'ai aussi plus d'une fois pensé à vous en voyage, et je projetais de vous envoyer une vue d'Aix et de Hautecombe avec ce simple slogan : *Les lacs de montagne sont les plus beaux*. Je me redis toujours cela devant ce merveilleux petit lac d'Aix, revu dimanche surtout dans toute sa splendeur, d'un éclat de saphir et d'émeraude sous un ciel un peu orageux. Je le préférais à tout, l'autre jour, quitte à lui redevenir infidèle pour celui d'Annecy au premier jour. Mais il a plus de caractère, une charmante sauvagerie.

Je ne me lasse jamais de ces trois villes : Aix, Annecy, Chambéry de cette riante Savoie, où je respire la douceur de vivre. Il y règne encore une grande abondance heureuse. J'y redeviens épicurienne... Ceci dit, ce court voyage d'une semaine a été fatigant aussi, trop de trajets pour les haltes brèves, tout le monde étant pressé, sauf moi ! Mais charmant, dense, riche de paysages et d'amitiés, voire de causeries brillantes ; les chers reclus de là-haut, (nous sommes montées d'Aix au Plateau d'Assy, chez cette merveilleuse amie sur laquelle j'avais fait un article que je vous ai envoyé dans un *Goëland*, dans l'espoir bien improbable de lui trouver un Mécène pour ressusciter ses *Cahiers* !), sont au courant de tout, cultivés et profonds. Je ne puis dire combien je me plais dans cette atmosphère qui devrait être poignante et ne l'est pas, du moins pour nous qui passons. Eux, au fond sont très déchirés par tant de deuils.

Mon amie, elle, va mieux. Elle a été alitée 4 ans, et tous plus ou moins... Mais vie normale en apparence. Elle, son jeune compagnon de misère qu'elle vient d'épouser en 2<sup>ème</sup> noces, par tendresse et commodité. Comme les notions d'âge ont peu d'importance pour ces êtres menacés ! Je ne sais pas de couple mieux assorti que cette adorable femme de 49 ans et ce garçon de 35. L'essentiel est d'avoir des âmes assorties. (Dès que la question enfants ne se pose plus, bien entendu.)

J'ai rencontré là un comte italien, correspondant à Paris d'une grande maison d'édition, Pierre Marois, un romancier et critique d'art, un amour de petit abbé, tous

deux raffolant de mon *Pour un enfant perdu* (1), qui me vaut des méprises dont je suis confuse, des lettres de maman endeuillées, et une note ans *La Bouteille à la mer*, de M. Hugues Touras, prétend qu'il n'a pu décider s'il s'agissait d'un enfant mort ou d'un jeune amant ! Tout de même ! Je l'ai renvoyé à certaines pages qui, réellement, ne peuvent guère laisser de doute et le thème de ce petit livre « tendrement impur » comme il dit. Mais en un sens, cette équivoque ne me déplaît pas trop, me prouvant qu'il ne reste que poésie de cette idylle, qu'après des poèmes trop directs, un peu mirlitonesques, j'ai voulue ici décantée, prétexte seulement à un peu de musique , et secrète.

Note : (1) *Pour un enfant perdu*, œuvre poétique de Jeanne Sandelion. Éditions du Goéland 1947. Tirage à 175 exemplaires : Renferme 24 poèmes.

A propos d'éditeur, j'aurais dû répondre à Nielsen, dites-moi ? Son mot s'est croisé avec mes envois et... Je pense que je dois lui dire que je pense aller à Paris, etc. J'ai vu à Assy un livre édité par *Les Presses de la Cité*, magnifique couverture illustrée : *Les chemins de l'innocence*, d'un **Taylor Caldwell** (2). Je suis seulement inquiète du possible de ces « modifications », oui.

Je ne sais encore quelle date m'arrêter pour mon voyage, voulant partir en car, tellement moins cher et en confortables Pullman et me laissant à Fontainebleau, et n'ayant que le samedi de commode. Si certaine raison ne m'oblige pas à être à Paris le 25, ce qui me ferait partir le 18, et c'est trop tôt. Je ne partirai sans doute qu'après la Toussaint, tant pis, cette première quinzaine de novembre serait préférable pour bien des raisons et j'aurais quelque espoir de vous voir, ce qui me ferait bien plaisir tout de même et me permettrait de vous demander avis et conseil quant aux propositions de M. Nielsen. Etes-vous sûr de rentrer le 15 novembre ? A propos, vous ne m'avez toujours pas dit si vous vouliez ce *François* ? (que j'ai vu à Bourg lundi dans une librairie bien pensante !)

Extraits d'un livre « **Journal d'un homme déçu** », lu par JS communiqués à Montherlant :

« ... Au moment du retour, je dis à R. mon intention de faire des économies, avant mon mariage, en prévision d'un divorce possible, de constituer un fonds domestique de divorce...

« Horrible, dit R avec une feinte gravité, d'entendre un jeune homme récemment fiancé parler de la sorte.

Que faire ? Me marier ? Je pense que oui. Etc.

... A vrai dire, je suis amoureux d'elle, mais je suis aussi puissamment amoureux de moi-même. L'un ou l'autre devra céder.

Je me marierai le 15 septembre... Impossible de retracer ici tous les détours dédaléens de ma volonté et de mes sentiments à l'égard de cet évènement. Des tergiversations, des doutes et des appréhensions si invraisemblables. J'ai vécu ces temps derniers sensiblement au-dessous de mon état moyen.

(...) Si j'analyse ma vie intérieure, je me découvre à la fois infiniment pire et incroyablement meilleur que je ne le parais. Je suis à la fois le Christ et le Diable, ou comme ma sœur m'appelle une fois, un enfant, un sage et le Diable en une même personne. De même que nul ne nomme mes crimes : nul ne connaît mes bonnes actions.

12 septembre : Ce soir, nous avons traversé le cimetière, lisant des inscriptions des pierres tombales. Que d'hommes ont eu des épouses !

Ce cynisme et cet humour macabre me font penser à Costals ! (*Journal d'un homme déçu* : **W.N.P Barbellion**) (3) Je lis, je relis, je retrouve aussi des choses admirables dans le livre de **Ricardo Huch** (4) « *Les Romantiques allemands. Ceci : L'homme et*

*l'artiste le plus accompli serait celui dont le Journal et les écrits intimes, sans rien perdre du naturel de la vie, réaliseraient l'œuvre d'art la plus parfaite qui soit.*

Il me semble aussi.

---

Note (2) : **Janet Miriam Holland Taylor Caldwell** (1900 –1985) est une écrivaine américaine prolifique de fiction, aussi connue sous les noms de plume de Marcus Holland et Max Reiner, et sous son nom de femme mariée, J. Miriam Reback.

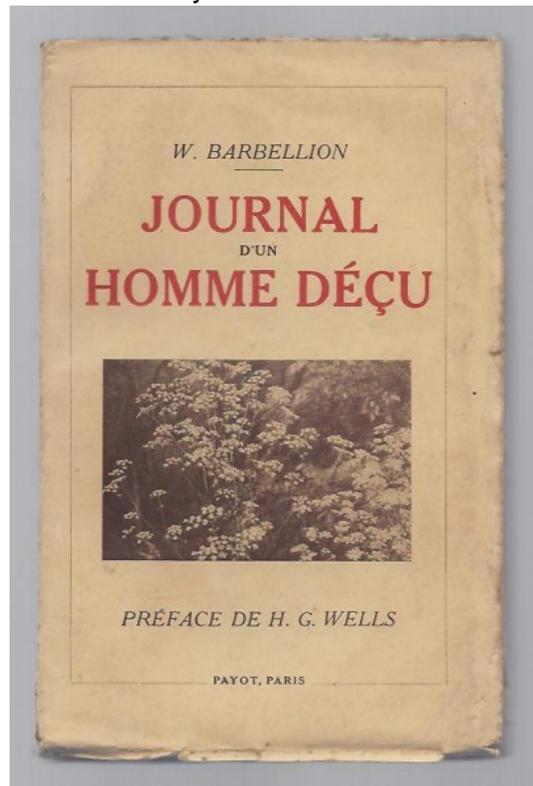


Janet Miriam Holland Taylor Caldwell (1900-1985)

- (2) **Bruce Frederic Cummings** est un entomologiste et diariste britannique, né le 7 septembre 1889 à Barnstaple et mort le 22 octobre 1919 à Gerrards Cross. Il entre au British Museum en janvier 1912 comme assistant au département d'entomologie, fonction dont il démissionne en juillet 1917. Sous le pseudonyme de W. N. P. Barbellion (Wilhelm Nero Pilate Barbellion), il est l'auteur de *The Journal of a Disappointed Man*, *Enjoying Life* et *A Last Diary*. Il est également l'auteur d'articles scientifiques sur les Anoplura et les Mallophaga.



Bruce Frederic Cummings (1889-1919)  
Pseudonyme : W.N.P Barbellion



(4) **Ricarda Huch** (née le 18 juillet 1864 à Brunswick (Basse-Saxe); † 17 novembre 1947 à *Schönberg-im-Taunus*, auj. faubourg de Kronberg) est une **historienne** et poétesse allemande qui s'est surtout intéressée à l'histoire des périodes révolutionnaires. Elle publiait ses livres sous le pseudonyme de *Richard Hugo*. L'œuvre littéraire de Ricarda Huch est extrêmement variée, tant du point de vue thématique (poésie, romans, essais historiques) que stylistique. Elle débuta dans la veine poétique, écrivit ensuite de plus en plus de romans et d'essais historiques. Fille de commerçants, elle travaille pendant quelques années comme simple bibliothécaire à Zurich, ville où elle soutient en 1892 une thèse de doctorat en histoire, puis enseigne à Brême. Elle connaît la célébrité par une pièce de théâtre, *Evoë* (Berlin, 1892) et ses poèmes puis dans les années 1910, elle se consacre plus particulièrement aux histoires nationales italienne, allemande et russe. Elle collabore à la revue *Ver sacrum*. Ses romans historiques sont des biographies teintées de psychologie, comme ceux consacrés à Michel Bakounine et Federico Confalonieri. Cette œuvre en prose exerça une influence profonde sur Golo Mann. Sa monumentale « **Histoire de l'Allemagne** », dont la publication s'étala de 1934 à 1947, va du Moyen Âge à la Renaissance. Ses travaux sur l'histoire du *Risorgimento* et l'unification italienne sous l'égide de Garibaldi lui assurèrent une réputation durable en Italie, et jusque sous le fascisme. **La faveur des autorités de ce pays lui épargna la persécution des nazis, dont elle critiquait ouvertement le régime** ; elle démissionna de l'Académie prussienne des beaux-arts dès 1933 en signe de protestation de l'attitude du régime vis-à-vis des Juifs. Dans sa lettre de démission elle écrit : « Ce que l'actuel gouvernement prône comme valeurs nationales n'est pas ma conception de la germanité. Le centralisme, l'usage de la force, les méthodes brutales, l'opprobre jeté sur l'opposition, l'auto-glorification sont désastreux ». En 1946, elle fut reçue docteur honoris causa de l'université d'Iéna. Elle est enterrée au cimetière principal de Francfort.



Ricarda Huch (1864-1947)

Et toutes ces choses sur Novalis ! Il faudra que je vous recopie, si vous ne connaissez ce livre, des choses sur le dualisme intérieur :

« ... C'est sur une dualité intérieure que repose en définitive la possibilité de la conscience de soi-même ; celle-ci peut devenir d'autant plus aiguë que l'inconscient s'est imposé avec plus d'évidence. Certaines maximes des romantiques montreront qu'ils avaient une connaissance très nette de la double apparence du moi.

**Novalis** : Car nul ne se connaît s'il n'est rien d'autre que lui-même et s'il n'est pas en même temps un autre.

Une personnalité synthétique est une personnalité qui enferme plusieurs personnalités ; elle est un génie. Chaque personne est le germe d'un génie infini ; cependant, il est en son pouvoir tout en étant divisée en plusieurs, de demeurer une seule personne.

Notre pensée est ainsi un dialogue, et notre sensibilité une sympathie (ravissant).

**Frédéric Schlegel** : Le moi ne peut sentir pleinement son infinie unité qu'en donnant la réplique à son toi.

Evidemment, il s'agit de conscient et de l'inconscient. Suivent des pages pénétrantes sur les sexes, l'androgynie, la connaissance, la femme, je trouve ce livre d'une richesse inouïe. Et sur l'ironie ! Il faut que je vous recopie ici, un jour de plus grand courage, des choses. En tous cas voici, de Schlegel : « Nous devons pouvoir nous élever au-dessus de notre propre amour et renier en pensée ce que nous adorons. Ce n'est qu'à ce prix que nous acquerrons le sens de l'univers ».

**Tieck** remarque qu'on ne possède l'être aimé qu'à partir du moment où on découvre chez lui quelque trait risible ; qu'il ne lui serait pas possible d'avoir un ami et une bien-aimée dont il ne pourrait jamais se moquer ou sourire. C'est la même ironie aimable des Grecs, qui avec tant de grâce se riaient de leurs dieux sans par-là porter atteinte à leur magnificence olympienne.

**F. Schlegel** : « Un homme très libre et très cultivé devrait pouvoir se mettre à volonté dans un état d'esprit philosophique ou philo-critique ou poétique, historique ou rhétorique, antique ou moderne, avec la même aisance que l'on accorde un instrument au moment et au ton voulus. »

**Novalis** : L'homme accompli doit vivre à la fois dans plusieurs lieux et dans plusieurs hommes ; un horizon vaste et des événements multiples doivent lui être toujours présents.

C'est alors que se manifeste cette vraie et grandiose présence d'esprit qui fait de l'homme un véritable citoyen du monde, et à chaque moment de sa vie par une

association bienfaitrice d'idées, le stimule, le rend fort, lucide et apte à une activité réfléchie.

Cher M, envoyez-moi bientôt un petit mot, ce serait très gentil à vous. Partez-vous toujours le 7 octobre ? J'ai envie de lire des tas de choses sur l'Italie, dont un livre d'Igor Markevitch que j'ai vu analyser dans *La Gazette des Lettres*, une réhabilitation de l'Italie et des Italiens.

Vous savez que je suis toujours en plan et désolée avec ce manuscrit ? Si je comprenais vraiment comment ça marche avec votre dactylo, je « remettrais ça » et vous demanderais de lui en faire taper une partie en votre absence. Mais je pense qu'au contraire, vous la libérez totalement en cette absence ? Si encore, j'en trouvais une qui travaille à prix très réduit ! Mais même à un tarif au-dessous du syndical, c'est une dépense que je ne puis faire en ce moment, et c'est toujours du temps perdu. Et je voudrais vous le faire lire... pour vous trouver très sévère sûrement.

Nous avons changé nos livres, Mme Théron et moi ! Elle préfère *L'Age à Un seul homme...* me dit surtout cela d'ailleurs des choses fort justes et que je pense moi-même. Et elle a cette phrase que je ratifie profondément (ne vous l'ai-je pas écrit ? Sinon, c'est resté dans les pages griffonnées en marge du *Démon du Bien* ).

Mais quoi ! Les hommes n'ont rien de mieux à offrir que leur désir, leur désir, c'est leur chant profond à eux, et à mon avis, ils ne sont jamais aussi beaux, aussi pétris d'âme que lorsqu'ils désirent. « O amour, seule noblesse des êtres sans âme ! » (moi).

A bientôt, je l'espère. Dites-moi que je vous verrai cet automne. Bien entendu. Si cela marche avec Nielsen, je retournerais en janvier février. Ce sera quand, *Santiago* ? Avec ma vieille et fidèle amitié ».

J.S

Vous ai écrit le 27 août.

Note (5) : **Frédéric Schlegel**, en allemand **Karl Wilhelm Friedrich von Schlegel** (né le 10 mars 1772 à Hanovre - mort le 12 janvier 1829 à Dresde) est un philosophe, critique et écrivain allemand. Issu d'une famille protestante, Friedrich Schlegel va s'entourer au fil des années d'un cercle d'amis parmi lesquels Novalis, Ludwig Tieck ou encore Friedrich Schleiermacher avec lequel il fondera un groupe appelé « Cercle d'Iéna », fondement de la théorie romantique en Allemagne. Après des études de commerce qui ne l'intéressent pas, Schlegel se lance dans des études de droit mais il passe le plus clair de son temps à étudier les textes d'auteurs tels que Platon, Shakespeare ou Dante. Peu à peu mûrit en lui un véritable goût pour la littérature. Il forge sa théorie de la poésie romantique qui va révolutionner les idées de son temps. *Le Cercle d'Iéna*, qui existera peu de temps, va marquer l'histoire littéraire. Après la fin du mouvement, Schlegel entreprend une série de voyages en France et en Allemagne puis se fixe à Vienne où il entre au service du chancelier Metternich. Pendant sa période viennoise, Schlegel développe ses théories politiques, philosophiques et religieuses. Il participe à la vie politique allemande et donne des cours qui lui assurent un certain succès. Les dernières années de sa vie sont marquées par un mysticisme religieux prononcé qui ternit son image auprès de ses amis et auprès de son frère Auguste avec qui il rompt tout contact.



**Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion**

23 septembre 1947

Je crois que M. Nielsen est un homme de parole. Il m'a dit et je le crois que vous pouviez venir à Paris, vous étant garanti que votre affaire se fera : que vous toucherez donc, à Paris, l'argent nécessaire à votre séjour ici ; que les menus changements qu'on vous demande de faire ne peuvent être mis au point que de vive voix (avec Mme Nielsen qui s'occupe particulièrement de cette collection). Il faudra évidemment que vous y mettiez de la bonne volonté ; ces modifications auront autrement un caractère un peu absurde, qui vous frappera d'abord. Mais la chose ne peut se faire qu'en y consentant.

Puisque vous me le demandez, je vous précise que je serai absent du 15 octobre (sûrement), jusqu'au 25 novembre environ.

Mme Loutrel ne travaillera pas du tout pour moi pendant mon absence. C'est une autre personne qui s'occupera de mon secrétariat (mais sans dactylo, puisque je n'aurai rien à faire taper durant ce temps).

Je connais assez bien Novalis, mais vos citations me le rafraîchissent. Je suis en train de lire Plin le Jeune et Polybe. (Cela vous excite ?)

Toujours incapable de bavarder par correspondance, m'en excusant toujours, je vous envoie mes bons souvenirs.

M.

Connaissez-vous cette phrase qui serait de Joachim du Bellay, (citée par d'Annunzio) : « *Amour désespéré de la phrase écrite pour toujours* ». Là, je suis à mon affaire, et cette ligne fait sur moi une véritable incantation ...

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

Thoissey,  
24 septembre 1947

Cher M. non, vous ne passerez pas à la postérité comme épistolier ! Heureusement que vous aurez d'autres titres de gloire. C'est déjà fort gentil à vous d'écrire et je vous remercie beaucoup de votre petit mot, avec les précisions tout de même encourageantes au sujet de M. Nielsen.

Naturellement, je suis bien décidée à accepter ses conditions, d'ailleurs, je ne puis faire autrement ! Et décidée, donc, à aller à Paris ces temps-ci.

Si une certaine raison ne m'oblige pas, une question d'intérêt toujours, une vente de poêles, (de quoi vous faire frémir et me honnir !), à y être le 25, je pense partir ce 25 même, ou au plus tard, le samedi après la Toussaint. Il me faut partir un samedi, pour deux raisons primordiales, et je pense le faire en car, où l'on est très bien assis en Pullmann, (et c'est bien moins cher que le train en 3<sup>e</sup> classe !). Sinon, ce sera le 18, et je soupirerai vraiment de vous manquer de si peu.

Naturellement, si vous partiez le 20, je n'hésiterais pas à partir le 18 ! Mais ce serait encore trop juste, d'autant que ma première halte sera Fontainebleau décidément.

Ensuite je m'arrangerai pour passer au moins une semaine à Paris même, pour y régler mes affaires, et j'y retournerai un jour ou deux, s'il le faut. C'est impossible de faire un pareil trajet pour 6 jours, et c'est ruineux de me loger à Paris longtemps. Je pense ainsi tout concilier. Et les plaisirs de l'amitié en plus.

Attendre votre retour serait trop retarder aussi, j'ai hâte de voir marcher cela, et décembre est un bien mauvais mois pour voyager et être à Paris de cette façon. Je préfère escompter un second séjour, si Dieu le veut, après le 15 janvier, et alors je vous verrai et j'ouïrai, et verrai (*Le Maître de*) *Santiago*.

J'attends une réponse ces jours-ci et me déciderai à coup sûr. Je pense que je trouverai sur l'annuaire le n° de téléphone de M. Nielsen ? Si vous récrivez un mot avant votre départ, donnez-le-moi quand même ? Et merci encore, vraiment de tout cœur, d'avoir manigancé cette petite affaire.

Figurez-vous que Nielsen m'a renvoyé hier l'article ci-joint que je lui avais quand même envoyé, « pour voir », fin juillet. Il était en vacances. J'ai égaré la petite feuille, mais il me semble qu'il dit toujours : « Nous ne voulons pas en parler pour le moment ». (Il m'accepte d'ailleurs une infime « variété » !) J'ai hésité à vous l'envoyer, pensant que vous partiez. Finalement, puisque vous ne partez que le 15, je le joins. Si vous lui trouviez une place... (A *Carrefour*, non ?) . Vous verrez que j'ai seulement voulu utiliser les « tombées » de celui de la *Gazette*. Cela fait quelque chose d'un peu en vrac, mais qu'importe ? Le début convenait à *La Bataille* à cause d'un précédent article sur Cocteau qui refusait sa légende. Il n'y aurait qu'à rayer aussi. C'est bête de ne pouvoir caser ça ! Je me demande ce que devient ce Loisy. Cela n'a vraiment pas l'air sérieux. Il m'annonce qu'il va passer un article sur Banine, qu'il m'envoie pour le réduire de moitié, et en même temps m'annonce dans les huit jours une réponse pour une nouvelle. Ceci le 31 juillet ! Et rien. C'est tout de même inouï.

Mais moi aussi je lis parfois **Pline** (Ses lettres à Lucilius !)(1). Est-ce que je m'embrouille ? Et je me délecte à cette sagesse, à ce détachement, qui rendent un son parfois si chrétien. (Mais c'est un mince recueil de lettres choisies, je crois). Moi, je ne lis ces jours que des choses gracieuses, de **Tourgeniev** (2), une traduction des nouvelles d'une américaine. C'est très remarquable d'ailleurs, très humain, très vrai (**Katherine Anne Porter**) (3). *Reflets dans un œil d'or*, de cette **Curson Mac Cullers** (4), qui fit tant parler d'elle ces temps-ci, venue à Paris (cela ne m'emballa guère). Je voulais de toutes autres choses et finalement, j'ai vu chez mon petit libraire plusieurs volumes de Nielsen. Ce sont vraiment de beaux volumes, des Simenon, entre autres, dont un, je me souviens, fit dire à mon jeune R. : « C'est mieux que du Balzac ! » (sic). Ce n'est pas un imbécile, vous savez, mais un jeune libraire cultivé.

Moi je ne fiche pas grand-chose, un peu dévorée par ces vacances, ces courses alimentaires, et aussi dans ce découragement de ne rien casser pour l'instant. Rien ne fouette l'inspiration que la certitude de publier, voire la commande fixe, ô Valéry. On m'a donné à Assy des titres d'ouvrages à consulter pour C. Cornaro ; il faudrait que je trouve le temps d'aller à la *Nationale* (moi qui n'ai jamais mis les pieds dans cette bibliothèque, sauf quand vous m'y donnez rendez-vous !)

J'essaierai en janvier. J'ai des vellétés aussi de reprendre mon « Homme de 30 ans », ne serait-ce que pour son beau titre ! Mais paresseuse, oui, parce que pas l'épée aux reins. Ah ! non quoi que vous disiez, je ne suis pas femme de lettres. J'ai trop aimé la vie tout court, la frivolité de la femme et la flânerie du poète. Et je le paie !

Non, je ne connaissais pas cette phrase de du Bellay. Elle m'emballa moins que vous, peut-être, parce que je n'ai jamais conscience d'écrire quoi que ce soit pour toujours (et que vous, en effet, vous pouvez l'avoir, votre style durera comme du Bossuet ; hé bien, moi, je lis peu ou prou ses *Sermons*, trouvés dans une bibliothèque amie ! Mais est-ce que vous connaissez le style du Père Joseph ?)

J'en avais recopié des phrases, des images d'un grandiose ! (dans un article, où on louait en lui justement un grand écrivain méconnu). Vous avez lu la note de R. **Dumay** (5) sur votre *Malatesta*. Il m'en avait écrit : « C'est quelque chose », et que

vous étiez notre premier écrivain vivant. C'est une phrase tellement courante que vous êtes sûrement blasé dessus ! Je crois que je vous envie tout de même d'aller à Rome, si peu que les voyages me tentent encore ! Il faudrait avoir vu ça avant de mourir... Je vous souhaite un excellent voyage, au cas où je ne vous réécrirais pas. Ne me perdez pas cet article en tous cas ! Si vous n'êtes pas obligé de me le renvoyer.

A vous,

J.S

J'ai acheté aussi *Les Grandes profondeurs*, une autobiographie de poète noir, qu'on m'a dite remarquable.

Notes :

(1) Oui, elle s'embrouille puisqu'il s'agit de Sénèque.

(2) **Ivan Sergueïevitch Tourgueniev** est un écrivain, romancier, nouvelliste et dramaturge russe né le 9 novembre (28 octobre) 1818 à Orel et mort le 3 septembre 1883 à Bougival. Sa famille est aisée, et sa mère très autoritaire. Il vit de 1838 à 1841 à Berlin avant de retourner à Saint-Pétersbourg puis de partir pour Londres et de s'installer à Paris. Fiodor Dostoïevski, qui le cite en épigraphe à sa nouvelle *Les Nuits blanches*, le caricature sous le nom de Karmazinov dans *Les Démons*.

Son roman le plus célèbre est *Pères et Fils*, qui met notamment en scène des nihilistes — dénomination qu'il popularise — et auxquels il oppose le « héros positif ». Il se lia d'amitié avec de nombreux écrivains, comme Gustave Flaubert, Émile Zola, Victor Hugo, Guy de Maupassant, Alphonse Daudet, George Sand, Edmond de Goncourt, Prosper Mérimée, Alexandre Dumas ou Jules Verne, ainsi qu'avec des musiciens et compositeurs.

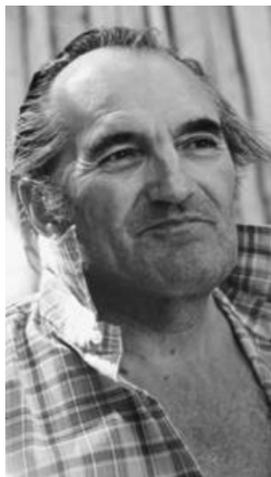
(3) **Katherine Anne Porter**, née le 15 mai 1890 à Indian Creek au Texas et morte le 18 septembre 1980 à Silver Spring dans le Maryland, est une journaliste et écrivaine américaine. Elle est considérée par beaucoup comme l'écrivain le plus important du Texas. Ses œuvres appartiennent à la tradition littéraire du Sud des États-Unis. Elle reçut le prix Pulitzer et le National Book Award en 1966 pour *The Collected Stories*. Elle fut nominée trois fois pour le prix Nobel de littérature.



Katherine Anne Porter (1890-1980)

(4) R.D = **Raymond Dumay**, né à Replonges (Ain), le 6 novembre 1916, mort à Ensues-la-Redonne (Bouches-du-Rhône) le 28 juillet 1999. D'abord berger, il devint instituteur, puis professeur avant de faire carrière dans la presse. De 1945 à 1950, il fut rédacteur en chef de la *Gazette des lettres* (il s'agit sans doute de la *Gazette* dont parle JS au paragraphe

précédent). Il est l'auteur de romans, de souvenirs, et d'ouvrages de gastronomie et d'œnologie.



ooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

2 octobre 1947

A peine vous ai-je écrit, me plaignant *d'ici France*, j'ai reçu un chèque puis l'annonce que mon article sur Banine avait paru, et avec le refus de ma Nouvelle, cette question : « Avez-vous d'autres articles à nous proposer ? » J'ai répondu que j'en avais un sur vous, mais pas trop long, je suppose.

Réflexion faite, si vous ne voyez aucune possibilité ailleurs, vous pourriez le leur envoyer, c'est-à-dire à J. Loisy, 3 rue de Chanaleilles, 7è. (C'est l'adresse qu'il m'a donnée, plus sûre sans doute que celle du Journal.) Je suis certaine qu'il me demandera de le réduire de beaucoup, celui sur Banine étant finalement réduit à 4 pages tapées, je crois.

Mais enfin mieux vaudrait peut-être le passer en petits morceaux que pas du tout. (Je pourrais encore utiliser le reste ailleurs !) On m'a payé cela convenablement, pour si peu de texte. Donc ...

Mais je préférerais infiniment autre chose.

Si vous décidez de l'envoyer, faute de mieux, ci-joint un mot pour J. Loisy. Vous n'auriez qu'à mettre le tout sous enveloppe. (Inutile si on vous a passé celui sur Lyautey, bien entendu).

Je ne puis arriver à voir un specimen de ce Journal, alors, comment puis-je faire à coup sûr des articles ? Il faut les faire sur mesures comme « genre » et dimensions !

Un correspondant me prie de vous envoyer le bulletin ci-joint et de vous demander si vous accepteriez d'écrire 6 ou 7 lignes d'approbation en sa faveur s'il faisait, ou terminait, car il est en train, je crois, un portrait graphologique et psychologique complet de vous ! Je transmets. J'ai répondu que sans doute, vous attendriez de voir le portrait ! Répondez-moi tout de même ? Ce garçon est un type fort curieux et certainement très doué, il m'avait fait une analyse assez inouïe, et il a eu, comme vous le voyez, quelques approbations de poids ; vous ne seriez pas en compagnie déshonorante si vous le recommandiez.

Je voudrais surtout pouvoir l'apprécier dans des graphologies de vrais inconnus sans qu'il puisse s'appuyer sur d'autre manifestation que l'écriture (comme livres, etc.) Mais tel quel, il est fort intéressant. Je puis toujours lui dire que vous accueilleriez favorablement son travail ?

Tout à vous, cher M. et si possible, un petit mot avant votre départ ?

J.S

J'ai reçu hier un mot de M<sup>r</sup> (ou M<sup>me</sup>) Nielsen me confirmant le précédent. J'ai répondu aussitôt et que j'irai à Paris sous peu. Merci encore.

ooo

**Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion**

5 octobre 47

Votre article est bien vivant, très coloré. Je vous en remercie. Mais il m'est absolument impossible de m'en occuper en ce moment. Ma « submersion » continue jusqu'au 1<sup>er</sup> décembre. Ensuite, hélas, et pour des mois, ce sera le bruit.

Le téléphone de Nilsen (sic) est DAN.72.18. Faites-vous donner un à valoir ; je lui ai dit que c'était nécessaire. Mais vérifiez ses comptes car ce grand homme se trompe aussi facilement à son détriment qu'à son profit.

Je m'intéresse beaucoup (beaucoup plus qu'aux représentations Hébertot) à la représentation de *Santiago* par les demoiselles qui aura lieu le 7 décembre. Je suis en correspondance avec Mariana, qui n'a pas 15 ans (O merveille ! Souvenez-vous de la note de la Relève sur le petit âge de tant de héros et d'héroïnes que l'esprit contemporain vieillit) et qui est très porté en grec ! Moi qui ai toujours porté très haut les amours séniles, voici le moment d'entrer sur le « terrain de la vérité ».

Je ne vous écrirai plus que de Rome, et ce sera alors plus court que jamais.

A vous,  
M

Mon adresse : Hôtel della Minerva, Piazza della Minerva, Rome.

N.B : Je rouvre ma lettre au reçu de la vôtre.  Ici France  n'a parlé de *Santiago* et de moi, depuis sa naissance, que par une ligne désobligeante. C'est pour sûr qu'ils n'accueilleront sans doute pas notre article que je vous retourne. Savez-vous que c'est l'organe du comte de Paris ? Sans doute vous vous en fichez. Mais il vaut mieux que vous soyez prévenue.

oooooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

Fontainebleau,  
2 novembre 1947

Cher M, je ne vous ai pas écrit depuis longtemps, il me semble. Je voulais voir Nielsen avant, et il y a eu aussi mes préparatifs, mon voyage. Et je vous écris encore fort mal, distraite par mon hôtesse. Cependant, je veux faire un mot sans plus tarder, j'ai vraiment trop à vous remercier, et je le fais avec les bondissements d'autrefois !

Ce M. Nielsen est un amour (fort bien du reste, un beau type de nordique !) et me fait un contrat tellement inespéré que je n'en suis pas encore revenue ! Je pensais que pour ces rééditions, on vous donnait une certaine somme, mais qu'on ne vous faisait pas les mêmes conditions que pour les inédits. Or il me donne 10%. 50.000 × tout de suite ; 50.000× à la mise en vente, et le reste 3 mois après. A 120 ou 135 le volume, calculez à 10.000... Vous comprenez si c'est merveilleux pour moi, et quelle sécurité cela me donne pour quelque temps, surtout de la façon dont je vis à Thoissey ! Le cher N. n'a oublié qu'une chose sur le contrat, que je lui reporterai mardi, c'est le chiffre du tirage ; il m'a parlé de 10.000. Je le lui ferai remettre. Je regrette bien que vous ne soyez pas là. Je tâcherai de le montrer à Banine mardi, mais je pense que je peux avoir confiance en ce M.N. et d'ailleurs ce n'est pas un contrat qui engage pour les autres livres, etc. Il disait à sa secrétaire : « Faites le même que pour M. de Montherlant ». (Seulement il y a eu des rectifications, vu que

pour vous c'était une édition de luxe.) Enfin, je suis ravie plus que je ne puis dire : une telle somme, et sans avoir à faire ouf !

Dire que ce petit livre, dans sa fraîcheur, ne m'a pas rendu un sou (si, 2400, je crois) et qu'à présent... Et que j'écrive un chef d'œuvre tout neuf et ne puisse le caser... Dès que le livre devient un objet commercial, sûrement vendable, tout est changé.

Je voudrais bien lui en fournir d'autres, à ce M.N. je l'espère (du moins dans cette série Jeunes Filles, charmante bien sûr.) L'Age où l'on croit aux îles est d'une qualité supérieure du point de vue littéraire, à ce qu'il m'a montré, encore n'ai-je que des feuillets, mais ne sera pas non plus déshonoré de paraître là.

Il m'a montré vos cartonnages, je trouve cela d'un goût exquis, sobre, net, avec un petit air étranger plein de charme. Bref, je suis très contente de M. Nielsen, mais plus encore de vous, sans qui cela ne se serait pas arrangé.

Nous avons chanté vos louanges, et M.N. abondait dans mon sens, disant combien vous aimiez à faire plaisir et que votre voix s'était éclairée au téléphone quand il vous avait dit qu'il prenait l'Age. You are un amour ! Comme dit l'héroïne d'un certain Papa Fauchoux. Oui, malgré tout !!

Je vous écris très mal. Cette maison bourdonne autour de moi, gaie ; il y a une petite fille de 15 ans, « ô Roméo, l'âge de Juliette » ... et de Marianna ? Et une chatte de 3 mois, toute noire et brillante, minuscule et adorable.

J'ai fait ici un séjour excellent, congé de 5 jours à Paris, mélange de joies et de vicissitudes, hélas ! Un gros ennui vendredi, au moment de prendre le train, dans cette cohue atroce des veilles de fêtes, je m'aperçois que j'avais perdu mes lunettes (celles sans lesquelles je me fais écraser le soir !!) Une minute d'étourderie... gros ennui, oui, et grosse dépense si je ne les retrouve. Rançon du contrat ! Je retourne à Paris mardi et tremble devant cette fin de semaine effroyablement chargée.

Oublié de vous dire qu'en fait de modifications, M.N. me demande simplement de ... changer le prénom du héros ! Il trouve Hubert affreusement coco ! Cela m'oblige à supprimer une jolie phrase cynégétique. Je voulais garder la même consonance, à cause de certaines chutes ou cadences de phrases, je lui propose Robert, cela lui va. Mais à présent, je trouve cela si commun. Il dit Claude ou Jacques. J'ai envie de lui proposer : Jean-Paul. C'est simple, à la mode, et cela a les deux syllabes nécessaires.

Je crois que je vais m'arrêter pour ce soir (impossible d'écrire avec ce stylo, excusez-moi).

Loisy a accepté l'article sur vous, mais je dois le voir ici, et il m'en a accepté en principe un autre sur *les femmes et le roman*, où je citerai votre nom peut-être aussi à propos de la crise du roman. Je rentrerai vers le 10-12.

J'espère que vous avez fait un bon voyage et êtes heureux à Rome. Il fait encore si beau ici que là-bas, ça doit être adorable. Paris est fort beau, mais pourrais-je faire demain une vraie promenade en forêt ? Il a fait assez froid à mon arrivée. Paris au début m'accable... Mais enfin voyage fécond et agréable, n'était l'affaire des lunettes ! Je dois voir mardi l'atelier d'un jeune sculpteur russe qui vous admire beaucoup, (qui se dit ravi d'une phrase de vous où il est question de faire enfermer quelqu'un pour cause de médiocrité) et voudrait faire votre buste. Il montrait, chez Lipp, de petites photos de ses dessins, de longs nus dont la déformation m'a paru puissante et michelangelesque. J'aimerais voir ses sculptures.

J'aimerais aussi à vous transmettre l'étude graphologique dont je vous avais parlé. Il est en train de la taper. La mienne était assez effrayante ! Mais vous, c'est presque uniquement élogieux. Pas mal d'ailleurs. Vous en jugerez. Où il a raison, en tous cas, c'est quand il parle de sa « bonté qui est immense ». Voilà qui étonnerait bien des gens. Mais pas moi. Tout de même, il passe un peu trop sous silence votre méchanceté que vous avouez vous-même !

Je retrouve, glissée dans l'enveloppe, à Thoissey, ces lignes recopiées sur Byron. Je ne sais si cela a quelque intérêt pour vous.

(Simone, alias Pussy, alias Mousse, peine sur sa version latine, avec l'aide de sa mère, et parfois tous s'en mêlent, même moi qui n'ai pas fait de latin, ou si peu !) L'Argus vous a-t-il envoyé (de R. Dumay) le passage sur moi, moi et vous. La petite rosse ! Il m'a eue, car je lui avais défendu...

M'écrivez-vous un peu à Thoissey pour mon retour ?

A vous en toute gratitude et amitié.

JS.

P.S. Je crois que M. Nielsen n'a pas l'intention de reproduire votre préface qui est, en effet trop « forte » pour cette petite collection fleurie. Je pense qu'on pourrait au revers de la couverture rempliée, mettre quelques extraits de vous et d'autres extraits de presse. Lui aussi.

ooo

### **Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant Thoissey 18 novembre 1947**

Cher Montherlant, nos lettres se sont croisées, du moins j'espère que vous avez bien reçu la mienne, écrite de Fontainebleau le 2 ou 3 novembre. J'ai eu la vôtre à Paris tout de suite après et j'en ai été charmée, contente que, spontanément, vous m'envoyiez vos impressions italiennes, pleines de saveur.

Je ne sais si vous êtes toujours à Rome ; ne deviez-vous pas aller à Rimini ? Je n'ose vous y envoyer cette copieuse analyse graphologique qu'on m'a priée de vous remettre ; j'attendrai votre retour.

Je suis rentrée ici jeudi, et ce n'est que depuis deux jours que l'hiver s'y annonce, y règne même depuis ce matin, avec une pluie enneigée vraiment glaciale. J'ai été accueillie par le printemps, et non l'été, de la St Martin, car l'été n'a pas cette douceur, cette tiédeur... On avait fort exagéré, savez-vous, en vous parlant de l'hiver parisien, sans doute pour augmenter votre plaisir d'être à Rome parmi les glycines ! Sauf deux jours à Fontainebleau gâtés par la bise et la brume ; à mon arrivée, j'ai eu un temps fort doux. Ou, souvent, du brouillard le matin et des après-midis rayonnantes et ensoleillées. J'avais vraiment bien calculé mes dates. J'ai joui au maximum de l'automne et l'apothéose a été la journée de M (?) à Versailles avec un ami. Vraiment, ce parc est d'une beauté inimaginable ! Nous y avons erré l'an dernier, mais moins longuement, cette année j'ai pu m'en saturer ! Tout y est si beau, les parties de jardin anglais, les nobles perspectives, les bassins et les marbres ruinés, on n'a qu'à ouvrir les yeux et regarder pour être ébloui. J'ai pu faire aussi une belle promenade en forêt, à F. J'oublie que vous n'aimez pas la nature !! Mais vous, vous ravisiez aux marbres antiques...

Je ne vous écris pas longuement cette fois-ci, car je ne sais pas où donner de la tête, tiraillée entre la plume et l'aiguille et les courses ! Je viens d'envoyer à Nielsen deux petits romans « jeunes filles », mais ...

Figurez-vous qu'*ici France* est mort. On pouvait le prévoir, mais tout de même pas si vite. J'avais vu Loisy presque à la veille de mon retour, il ne m'en a rien dit. Tout restait convenu, pour l'article sur vous, ma nouvelle et d'autres projets, et brusquement tout craque ! Je suis désolée, et pour l'article en particulier. Où le caser ?

Me récrirez-vous un petit mot, pendant que vous êtes encore en vacances ? Rentrez-vous toujours vers le 25 ? Je n'ose penser à retourner à Paris d'un moment ! Quelle fatigue ! A vous, fidèlement,

J.S

ooo

Je suis rentré il y a 15 jours mais ne vous ai pas écrit plus tôt, trop incertain du courrier. Je me réjouis fort que vous vous soyez entendue avec Nilsen (sic), et surtout qu'il vous ait payé quelque chose, car ils ont tous des fins d'année difficiles, et, si j'en juge par la peine que j'ai à obtenir de lui ce qu'il me doit (pour la première fois), je pense que, quelques semaines plus tard, vous pouviez vous mettre la ceinture pour l'à valoir.

J'ai reçu votre lettre de Fontainebleau.

Mon séjour en Italie s'est passé au mieux : aucun pépin, aucune déception.

Je ne crois ni à la graphologie ni à l'astrologie ni à la psychanalyse, etc ... ne m'envoyez pas votre consultation graphologique : elle m'agacerait et c'est tout. Nilsen me dit que pour les autres romans que vous lui avez envoyés, il attendra de voir le succès du premier ...

Les femmes romaines ne sont pas jolies. Mais le bas-relief commandé par Chateaubriand pour Pauline de Beaumont est inouï. Comme on sent bien que c'est son amant qui l'a inspiré ! (Il a dû donner des détails à la fois voluptueux et macabres au sculpteur). C'est noble et obscène : du moins je le vois ainsi. J'y ai été le 4 novembre, anniversaire de la mort de Pauline ; et on dira que je ne suis pas sensible ! Je n'en fais pas tant pour les vivantes, il est vrai.

Bon souvenir.

M.

ooooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

Dimanche  
14 Décembre 1947

Cher M, ne m'avalez pas si je vous envoie tout de même le portrait psychologique ! Et je vous en prie, par gentillesse pour moi et par charité envers ce garçon, lisez-le. Vous lisez bien tous les articles qu'on écrit sur vous, du moins quand ils sont inspirés par la sympathie ! Vous verrez que c'est plus qu'une analyse graphologique, et c'est même ce que je reproche aux travaux de celui-ci, c'est que ses déductions s'appuient très certainement sur la lecture des ouvrages, et, en ce qui me concernait, sur ce qu'il avait pigé de moi dans mes lettres, mon comportement avec lui.

Je vous avoue que ce qu'il a fait sur moi m'a précisément agacée, et je viens de lui refuser, pour la deuxième fois, l'autorisation de le publier. Mais pour des raisons ... J'y reviendrai. Pour vous, l'éloge l'emporte tellement sur les restrictions, et cela suppose tout de même un travail si tenace, si approfondi. Et si cela n'est pas déduit uniquement de votre écriture, une telle connaissance de vous-même par votre œuvre, que vous pouvez en être sinon touché, du moins intéressé : ce n'est quand même pas banal. Je n'ai aucun intérêt dans l'affaire, je n'ai jamais vu cet homme avec lequel j'entretiens seulement une vague correspondance nouée par lui, rompue, un peu reprise.

Des amis communs m'en disent grand bien, qu'il est très fort, que c'est un voyant encore plus qu'un graphologue, et je vous ai dit, je crois, que Cocteau l'a traité de « sorcier », que M. Delamain (1) président de la Société graphologique de France, l'a rangé parmi « les graphologues de race », etc.

Comment pouvez-vous confondre la graphologie avec l'astrologie ? Tout de même, la première est scientifique. Il est impossible que nous ne nous trahissions pas dans

cette émanation directe de nous-même, c'est autant nous que tous nos gestes... Le tout est d'avoir des antennes pour le piger, moi je n'en ai pas, parce que je m'intéresse très peu aux êtres. L'intuition naît de l'amour du prochain !

J'ajoute qu'une correspondante, qui raffole de vous aussi et sèche d'envie de lire *Malatesta*, me rapporte qu'il (Cocteau) vous appelle *l'Aigle à mille têtes* ! Etc. Est-ce que cela ne vous séduit pas ? (C'est mieux que le surnom de Jean Marais (2) !

Dans la grapho, il vous compare à l'aigle d'ailleurs. Je pense, naturellement, qu'il souhaite un mot de vous, un petit bravo. Ne le lui marchandez pas si vous êtes content ! Vous le ferez, car vous êtes au fond la bonté même.

(Il le dit. Où il « cherre » selon moi, c'est en parlant de votre mémoire « surprenante » ! Je m'aperçois qu'il a, devant mes protestations, ajouté : *parfois*. Mais après tout, il y a mémoire et mémoire, et peut-être en avez-vous plus que vous ne croyez, ou que vous ne voulez en avoir !)

C'est contradictoire souvent, piétinant, rabâchement par petites touches qui se chevauchent. On a l'impression qu'il revient sur ce qu'il a déjà dit, le cerne, l'approfondit, le retouche... En voilà assez, n'est-ce pas, sur cette graphologie !

Merci de votre petit mot. Je suis ravie que ce séjour vous ait été si agréable et sans anicroche. Etes-vous allé à Rimini ? où diable ai-je lu ces temps quelque chose sur le palais des *Malatesta*, qui aurait été endommagé, non ?

Pendant que j'y pense, voici une note que j'avais prise dans *la Gazette des Lettres* du 1<sup>er</sup> novembre, et que vous n'avez peut-être pas eue par *l'Argus*, puisqu'on ne vous nommait pas : « Je tiens *La Peste* pour un très grand livre et *La Reine morte* et *Le Maître de Santiago* pour deux grandes pièces ».

Déclaration de Robert Speaight (3), dans une interview. Vous savez que c'est un acteur anglais qui a repris *Antoine et Cléopâtre* à Paris, je ne sais, et aussi un roman dont j'ai grande envie de lire le dernier livre : *Un Ange dans la brume*. Ce doit être très intérieur, et j'ai un livre de lui très curieux : *Le Cœur intraitable*.

Je suis encore plus contente de ma chance avec Nielsen après ce que vous me dites ! Pourvu qu'il me paie bien la seconde tranche à la mise en vente. Ce que je lui ai envoyé ne vaut pas du tout *L'Age où l'on croit aux îles*, ce sont deux petites choses spécifiquement pour jeunes filles ou jeunes femmes. Enfin, attendons. Je ne cesse de vous bénir du fond de l'âme pour cette sécurité que je vous dois cet hiver. Que je préfère ma vie ici, vouée le matin au ménage, aux feux, aux courses, et assez rude en somme, à l'aiguille l'après-midi, à la plume entre 5 et 7, à mes errances de l'hiver dernier ! Je ne m'ennuie pas un instant, n'ai pas le temps de m'apercevoir que je manque de société. Ma mère et ma correspondance, pourtant bien raréfiée ces temps-ci (et pour cause !) me suffisent. Certains travaux déblayés, je voudrais bien me remettre à travailler dans une matière plus littéraire, plus sérieuse, que ces menus articles alimentaires et peu fatigants.

Mon *Daniel* continue à être tapé, j'ai enfin trouvé quelqu'un à Paris. Il reste 50 pages que cette dame me tapera peut-être encore, je l'espère.

Votre saisissement devant le monument à Pauline de Beaumont me frappe et me donne envie de le voir ! J'ai dû en voir des reproductions, d'ailleurs. Mais aucun souvenir. Vous n'en avez pas une ? Pauvre Pauline, c'est une figure bien touchante. Je crois que j'ai une vie d'elle. Je vais la rechercher, peut-être qu'il y a une photo du mausolée !

Qu'est-il advenu de la représentation de *Santiago* au couvent ? Et à Hébertot, est-ce toujours pour janvier ? On serait déjà en plein travail, alors ? Que je voudrais y être ! (pour la première). Mais je n'aurai pas le courage ni les moyens de retourner à Paris si vite. Je sors d'en prendre ! Tant de fatigue ! (Il a fallu au dernier moment,

alertée, mais j'ai dû vous le dire, faire signer une renonciation aux droits à la présente R. du Livre, etc.) Sans doute, irai-je au début de mars, après les grands froids.

J'ai beaucoup lu depuis mon retour (roman anglais), un d'Henry James, un méconnu du XIX<sup>e</sup> siècle ; c'est très subtil, très proustien, un ménage divorcé, et les répercussions vues par une petite fille, celle du ménage, c'est un tour de force psychologique : « *Ce que savait Maisie* ». Nielsen m'a donné tout un stock de romans de « ma » collection, un peu bêtêtes, très romans pour jeunes filles, mais deux « pour tous », charmants, faits et gestes d'un jeune ménage américain.

Enfin je suis plongée dans *Aurélien* d'Aragon, analyse émouvante de la naissance d'un amour vrai chez un homme. Aragon est un homme sensible pour le coup ! Et puis c'est écrit avec un brio, lâché va-comme-je-te-pousse et en même temps musclé. Il y a des phrases divines, d'un poète. (Je n'en raffole pas autrement, mais G. m'avait dit que, *Aurélien*, etc. tout de même. Et certes je voudrais trouver quelques-uns de ces accents pour peindre mon *Homme de 30 ans*, auquel je songe à revenir, mais je suis si paresseuse, me laisse dévorer et distraire avec tant de complaisance !)

J'ai lu aussi *Kaputt* de Malaparte, livre extraordinaire, agaçant, rabâcheur, fastidieux, et contant les pires horreurs en marge de cette guerre, mais aussi des décors et des paysages, c'est chaud, cela m'a autant ravie qu'agacée (théâtral aussi dans la mise en pages, très italien, verbeux.)

Lu aussi un roman féminin inouï : *La Trille du Diable*, de **Suzanne Roland Manuel** (4), mais pas dans le genre intérieur, un énorme bouquin, toute une vie de femme perverse, depuis 1880. Des dons étonnants de romancière, vivants, mais pas de poésie, de halo. Malgré tout, oui, avec quel brio les « femmes » ont ramassé le *flambeau* du roman !

Je songe toujours à mon article, mais Kanters disait déjà peu ou prou cela, et vous l'autre soir.

J'ai lu aussi un petit livre d'explications **sur l'existentialisme** où je voulais vous recopier quelques lignes sur les autres, en commentaire du fameux ; « L'enfer, ce sont les autres » dont je vous parlai. Et figurez-vous que dans l'existentialisme chrétien de votre bête noire Gabriel Marcel, j'ai trouvé des choix séduisants pour moi. Mais décidément, ma lettre est assez longue dans sa banalité et je vous l'envoie telle quelle en attendant mieux !

Mille fois à vous.

J.S

Je vois annoncée à *La Table Ronde* une 2<sup>e</sup> tranche des *Cahiers*. Vous me les donnerez aussi ? Je ne sais quoi faire de cet article sur vous ! C'est le Cte de Paris, ai-je lu je ne sais où, qui a brusquement désavoué ici...(ill.). Il passe son temps à désavouer ses thuriféraires !

---

Notes :

(1) Maurice Delamain (Jarnac, 28 avril 1883 - Paris, 1974) est un ancien directeur des Éditions Stock, écrivain français. Il était passionné par la graphologie..

(2) Surnom de Jean Marais = Jeannot.

(3) Robert Speaight (1904 – 1976) acteur et écrivain anglais.



Robert Speaight

(4 ) Le compositeur **Roland-Manuel** se maria en 1916 à **Suzanne Roux**, pianiste, écrivain (*Le Trille du Diable*, roman, 1946 ; *Daniel Bohn*, roman, 1950 ; *Symphonie domestique*, pièce radiophonique, 1959), décoratrice à l'Opéra-Comique (*L'Heure espagnole* de Ravel, 1945 ; *La véridique histoire du docteur* de Maurice Thiriet, 1959) et à l'Opéra (*La nuit vénitienne* de Maurice Thiriet, 1939 ; *L'Heure espagnole* de Ravel, 1958). Roland-Manuel et son épouse recevront souvent chez eux de nombreux artistes, écrivains (dont Michel Leiris, cousin par alliance de Roland-Manuel) et musiciens de leur temps, rue de Chazelles (domicile de la mère de Roland-Manuel), à Saint-Mandé (domicile des parents de Suzanne Roux) puis, à partir de 1921, rue de Bourgogne.

**Suzanne Roland-Manuel**, fabriquait d'originaux tableaux en chiffon, « poèmes à l'aiguille » et « poésies chiffonnées », ainsi que des poupées en chiffon d'environ 40 cm, dont beaucoup représentant des musiciens (la poupée à l'effigie de Florent Schmitt était réputée, d'après Henry Barraud). Elle exposa même ses créations à plusieurs reprises, notamment en avril 1932 à la Galerie d'art contemporain du 135 boulevard Raspail, en s'associant à Germaine Tailleferre, auteur de tableaux, « tapis à l'aiguille ». Suzanne Roland-Manuel offrit une de ces poupées à Maurice Ravel, toujours présente (sous une cloche de verre) sur son piano Erard au Belvédère de Montfort-l'Amaury : cette poupée représente Adélaïde, clin d'œil au ballet *Adélaïde ou le langage des fleurs*, orchestration des *Valses nobles et sentimentales*.

ooo

## **Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant Samedi 20 décembre 1947**

### Les autres.

*« Non content de me voler le monde, autrui cherche à me subtiliser mon véritable moi-même, c'est-à-dire l'être que je projette d'être. Tout d'abord, il me juge et se fait une idée de moi-même, non pas d'après mes projets mais d'après mon corps, d'après ce que je suis ou plutôt d'après mon passé. Pour autrui, je me réduis à un en-soi, qui n'est que ce qu'il est ou ce qu'il fut, car dans l'idée qu'il se fait de moi, ce que je veux être, (qui est pour moi mon être véritable), n'entre point en considération. Bien plus, si je ne me défends pas, c'est ce qu'il veut que je serai. Son regard prend possession de moi et de sujet que je suis fait un objet, un outil, etc. ( P. Foulquié, L'Existentialisme).*

C'est pour ces raisons que je n'ai pas voulu que ce graphologue publiât son étude sur moi, parce qu'une « grapho » enregistre vos tendances et ne tient pas compte de

vosre liberté intérieure, qui peut à chaque instant vous faire autre, si vous le voulez. Un religieux lazarisste, Monsieur Pouget, dont j'ai une vie si savoureuse, s'énervait contre ceux qui lui confessaient : « J'ai tendance à ... » disant qu'on n'était pas responsable de ses tendances. Moi qui ne m'accepte pas, comme vous, mais voudrais sans cesse me recréer, en bonne chrétienne que je suis (en tiède chrétienne, las ! plutôt, j'ai découvert que j'étais, que tous les chrétiens sont existentialistes comme M. Jourdain prosateur, sans même le savoir ! (mais d'un autre existentialisme que celui de Mr Sartre.) Et laisser publier une étude qui me fixerait, me stéréotyperait, qui, en outre, ne me ressemble plus ou ne ressemble plus à ce que je veux être... non.

Tandis que vous, je crois que vous vous acceptez tout simplement, ne cherchez pas à vous refaire, vous vous trouvez bien comme ça ! (Il y a tout de même en vous une part de volonté et de culture du moi qui peut s'apparenter à ...).

Car il en est beaucoup qui, menés par la masse ou par le « on », ne font pas de choix véritable. Ceux-là n'ont pas d'existence authentique.

Pour J.P Sartre, comme pour Jaspers ou Heidegger, existe authentiquement celui qui se choisit librement, qui se fait lui-même, qui est sa propre œuvre.

« Je voudrais ne tenir que de moi-même, dit Daniel dans *l'Age de raison* de Sartre. « Toutes les fleurs de mon cœur tournent en fleurs de givre (Kierkegaard, *Journal*) Quelle ravissante expression pour rendre sa tristesse chronique.

« Le moi n'est pas une réalité donnée mais une réalité qui se cherche (*De l'Etre, Lavelle*)

« Nous ne sommes tout à fait présents à nous-mêmes que le jour de notre mort ». (*La Conscience de soi, Lavelle*).

« L'objet de la vie n'est pas cette perpétuelle évasion de soi dans une course éperdue et sans but, c'est la découverte, au contraire, par un approfondissement de soi, de ce centre de soi qui constitue notre essence unique et personnelle, et que nous risquons toujours de manquer aussi longtemps que nous nous répandons à la surface de l'être en pensant seulement à nous agrandir. (*De l'Acte, Lavelle*).

Si toutes les philosophies ne vont que par tâtonnements et hypothèses, si même Dieu ... autant choisir celle qui nous fait le plus humain. Et la plus féconde nous ouvre le plus d'espace et d'espérance. Il y a longtemps que j'ai choisi.

J'ai des tas de petites choses à vous demander : est-ce que vous pourrez disposer pour moi de ces *Pages catholiques* ?

Je désirerais beaucoup aussi avoir *Encore un instant de bonheur* dans une agréable édition. Est-ce que Nielsen ne doit pas la faire ? Mais ce ne sera as un des premiers à paraître ? Si vous ne disposez pas d'assez d'exemplaires pour me le donner, sans doute aurez-vous le droit d'en racheter avec une remise ? Je désirerais seulement que vous me le procuriez ainsi, si c'est possible.

Qui est ce Michel de St Pierre que vous préfacez et couronnez du titre d'écrivain né, en lui appliquant la phrase que vous me citez : ... écrivez pour toujours ... ? C'est vraiment à lire, ces *Contes* ?

Je voudrais bien lire aussi votre article sur Saint Simon, dans *Hommes et Mondes*. Mais ici, impossible de rien avoir.

Je viens de lire *l'Etoile Vesper* de Colette . Ce sont des riens, des bâtons rompus, des réminiscences à peine liées entre elles, une familiarité et des boutades dans votre genre, mais toujours écrit de façon ravissante, qui me redonnent la fringale d'écrire, d'écrire bien !

Il faut que j'y retrouve une ou deux phrases sur la graphologie, dont Colette parle, elle, comme d'une chose sérieuse. Avez-vous lu celle de Nahon ?

Je vous souhaite un agréable Noël (cela représente-t-il encore quelque chose pour vous ? Un auteur catholique !!) et je vous envoie tous mes vœux de Nouvel An avec mon amitié.

Faites-moi lire de vous tout ce que vous pourrez.  
Sur la couverture, une beauté très jeune, presque enfantine, elle était alors femme  
de ministre. A vous, J.S.

ooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant,**

Dimanche  
28 décembre 1947

Cher M, je vous écris bien souvent, ces temps-ci. J'espère que vous ne vous en plaignez pas trop ! A mesure que je m'enfonce dans l'hiver thoissein, encore bien bénin, et Dieu sait que je ne m'y ennuie point, j'éprouve quand même une petite nostalgie de Paris, à cause des journaux qui maintiennent le contact, mais tout superficiel.

J'ai tout de même envie de voir tel ou tel spectacle, une exposition, etc. Mon Dieu, si seulement M. Hébertot avait pu repousser d'un mois la première du *Maître de Santiago* ! Enfin, je verrai cela tout de même, et mieux rôdé.

Je viens de voir dans *La Gazette des Lettres* que c'est Hélène Vercors qui jouera Mariana, avec Henri Rollan, qui a joué *Fils de personne*, si je me souviens bien.

J'ignore si c'est une bonne actrice, mais je sais que je la trouve très jolie, j'ai failli acheter un n° de *La Semaine à Paris*, rien que pour la frimousse épanouie sur la couverture, une beauté très jeune, presque enfantine, elle était alors femme de ministre. J'ai vu une autre photo d'elle dans les mains d'un de ses anciens amis... fort intime qui est ce jeune allemand avec qui je cohabitai l'an dernier quelques semaines, et qui est resté fort lié avec les Bourdau, et avec la sœur de cette Hélène (amie de Camus, je crois). Elles s'appelaient ... voilà que le nom m'échappe ! Quelque chose comme Roupillon, mais ce n'est pas ça (si peut-être). Un nom comique en tous cas, que Vercors a remplacé avantageusement !

Je m'amuse à potiner avec vous parce que c'est dimanche et que je flâne sur cette gazette, auprès d'un feu que le vent du midi fait fumailler fort désagréablement.

Je me demande si ce sera une édition de grand luxe cette édition de la pièce que feront *Les Presses de la Cité* ? Mais je suis bibliophile, hélas, pour les textes que j'aime. Mais dans le domaine de la beauté, papier, typographie, images et non pour les originales, etc.

Je trouve dans ce même n° de la *Gazette* un texte qui vous touchera peut-être, qui ressemble au *Maître de S.* C'est extrait de *Novellino*, ancêtre du *Décameron*. Que vient de traduire en français, pour la première fois, C.A Cingria, un Suisse. Si vous le connaissez en italien, tant pis : « Le jeune roi d'Angleterre répandait et donnait tout. Un chevalier indigent lorgna un jour le couvercle d'une bassine d'argent, marmottant en en son âme : si j'arrive à cacher ça, son train de maison ne s'en portera pas plus mal un certain temps. Il mit donc le couvercle d'argent sous son manteau. Le majordome, au moment où s'enlevaient les tables, regarda la bassine. Il remarqua qu'elle était incomplète. Dès lors il commença à pousser de hauts cris, ne manquant pas d'inspecter tous les chevaliers à la sortie. Le jeune roi avait discerné le porteur, aussi s'étant approché de lui discrètement, lui dit tout bas : « Mets le sous mon manteau. Ce n'est pas à moi qu'on va faire des perquisitions. Etc .» J.S.

ooo

1948

oooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

2 janvier 1948

Mes succès avec certains hebdos. *La Bataille* me passe encore cette semaine un petit article sur le cinquantenaire de Cyrano ; ce sont des articles élémentaires qui me redonnent l'envie de repartir à l'assaut des autres. Vraiment, croyez-vous que je puisse essayer de proposer celui sur vous à *Carrefour* ? La représentation de *Santiago* va vous remettre en vedette, ou l'enverriez-vous vous-même, et le feriez-vous taper ? A *La Bataille*, on me le prend manuscrit, mais dans un journal inconnu, on est plus vite rebuté. D'ailleurs, tant pis, je l'enverrai quand même ainsi si ... ou puis-je ... non pas un recommandé de vous, mais avoir l'air de l'envoyer avec votre assentiment ? Vous me disiez être « bien avec C. » mais je ne sais ce que vous entendez par là. Peut-être simplement, qu'ils ne vous sont pas hostiles.

Je suppose que vous devez être sur les dents avec cette pièce en répétition ? Mon Dieu, que cela m'aurait donc amusée d'aller voir ça ! Que de renoncements dans ce Thoisy où je me trouve pourtant si bien, où je viens de passer un excellent et calme 1<sup>er</sup> janvier, bien meilleur que le dernier, où j'étais talonnée par la pensée de devoir repartir, laissant ma mère souffrante, qui, cette année, va bien.

Je ne suis pas encore remise à des choses littéraires, ces articles me dévorent un peu, jusqu'ici. Je relis *Le Raisin de maïs*, de R. Dumay, que j'avais lu sur épreuves avant de lui faire un article dans le bulletin de la *Guilde du Livre*. Il a frôlé le Goncourt. C'est charmant, c'est écrit, un peu trop appliqué et lent, peut-être, un peu scolaire, des longueurs complaisantes, qu'on me reprocherait à moi : il y a des pages rien que sur une cueillette de cerises à deux ! C'est beaucoup, surtout après Rousseau. Mais cette couleur paysanne a bien des charmes

Répondez-moi un petit mot pour *Carrefour* quand vous le pourrez.

Je vous envoie tous mes vœux. L'ai-je fait déjà ? Pour que l'homme heureux que vous êtes, continue d'être un homme heureux, et que ce *Maître de Santiago* soit un grand succès.) (Hébertot semble en avoir besoin, ses pièces ne tiennent pas longtemps.)

A vous, très chaudement. Samedi, j'ai rêvé de vous, un rêve merveilleux et absurde, bien entendu.

J.S

ooo

**Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion** Paris, le 6 janvier 1948  
(Cette lettre est dactylographiée)

Je m'excuse de vous dicter cette lettre, mais je suis obligé à ce procédé en ce moment, étant très pris, vous le devinez ; et c'est pourquoi je ne vous écrirai que courtement.

J'ai donné votre adresse pour *Pages Catholiques*. De toutes façons, je la redonnerai et vous pouvez être sûre d'avoir ce livre par une voie ou l'autre. Pour *Carrefour*, je vous demande de vous abstenir. Je règle les choses directement entre eux et moi.

Je retire ce que je vous ai dit concernant Nilsen. Tout au contraire des quelque sept éditeurs qui me devaient de l'argent, il a été un des rares à s'exécuter très correctement.

Je regrette beaucoup que vous ne soyez pas ici vers le 25 janvier pour la première du *Maitre de Santiago*. Ne vous est-il pas possible de venir ?

Vous me demandez *Encore un Instant de Bonheur* dans une édition agréable. Une telle édition doit paraître dans le premier trimestre de l'année et je me ferai un plaisir de vous en envoyer un exemplaire.

Vous me demandez qui est Michel de Saint Pierre. C'est un cousin à moi. Je conduisais les cotillons chez son père quand j'avais l'âge de cinq ans. Cela vaut bien une préface. Je crois d'ailleurs avoir indiqué dans celle-là assez clairement la raison qui me faisait la donner.

Cette dictée de lettre convient si mal à une épître familière que je m'excuse de tourner court. Je vous envoie mes vœux bien sincères pour 1948 et souhaite de vous voir sans trop tarder.

Amicalement  
M

ooooo

**Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion**

**30 janvier 1948**

Je ne vous ai pas répondu plus tôt, parce que j'aurais dû le faire dicté, qui vous aurait déplu. Aussi parce que je n'aurais su répondre à votre question : quel est le degré de mon regret que vous n'ayez pu venir à *Santiago*. Comme toutes les femmes désœuvrées, vous vous montez la tête sur du rien, et en écrivez interminablement : j'ai regretté parce que cela vous aurait été agréable, mais cela ne m'a pas retiré le sommeil. Je vous ferai donner des places quand vous viendrez à Paris.

Les trois premières représentations ont été un grand succès. Il y a eu 13 ou 14 (L'Intransigeant dit 14 rappels à la première. Mais cela n'ébranle pas mon opinion (opinion que j'ai écrite dans *Carrefour*, 8 jours avant cette première) que cette pièce ne peut intéresser le public français (le « grand public »). C'est pour lui du chinois. Je n'écris pas pour les dégénérés ; quelques-uns peuvent applaudir parce que c'est ce qui est dans le ton, pour un moment. La masse ne suivra pas.

Vos lettres me causent plaisir et déplaisir. Déplaisir à cause de cet indestructible fouillis qui est le vôtre. Mais inutile de vous redire encore une fois, n'est-ce pas, l'agacement que me causent des feuillets non numérotés, écrits dans tous les sens, et des petits bouts de papiers intercalés. Cela est physique. Mettons que je sois un maniaque.

Amitiés.  
M.

ooooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

Thoissey, Hiver  
Samedi février 1948

Eh bien, me voilà tout à fait consolée ! Vous dites que cela m'aurait déplu, une lettre dictée, quand je vous assurerais du contraire. J'exprimais seulement une préférence bien naturelle pour le contact direct, et votre billet bourru d'aujourd'hui me fait regretter la lettre dictée, où vous n'osez pas prendre ce ton désagréable !! Peut-on écrire des choses aussi absurdes ! Ma première lettre était absurde, j'en convenais moi-même. Dans ma perplexité, je m'interrogeais devant mon papier, j'essayais de déblayer en votre présence mes pour et mes contre, et vous ne manquez pas de me traiter de femme désœuvrée, qui écrit interminablement ! La

femme désœuvrée. J'y reviendrai. C'est vraiment d'une ironie, de la part d'un homme qui n'a, en se levant, qu'à s'asseoir en face de son travail chéri, choisi, malgré de charmants couplets sur le travail manuel, etc.

Cette lettre dictée, oui, m'avait été douce, et c'est son ton plus amical qui précisément m'avait touchée. Je me demandais bien, en effet, pourquoi vous auriez eu le désir personnel que je fusse à *Santiago* (*Le Maître de Santiago*, pièce de H de M.) : mais que vous exprimiez ce regret suffisait à me faire craindre que vous ne m'accusassiez (!) de tiédeur, que sais-je, dans mon amitié et mon intérêt pour ce qui vous concerne. Ne pouvez-vous comprendre mon sentiment ? Je n'entendais parler nulle part de *Santiago*, c'est-à-dire que je ne lisais nulle part quelque chose sur *Santiago*, quand, ce matin, à la fois, une lettre d'amie, qui tenait de Vigneau, son éditeur, que c'était un grand succès ; la vôtre, qui me le confirme. Cela varie seulement sur le nombre des rappels ! Et l'article de Maulnier (1) dans *Le Figaro littéraire*, illustré d'une photo des artistes, dont on ne dit d'ailleurs pas le moindre mot.

Toujours ce parti pris de parler sans cesse de l'homme en ce qui vous concerne. Chacun se croit très malin de recommencer ce jugement sur votre double nature, cette étude psycho-physiologique qui a traîné partout. Cela est juste, je crois, mais ce n'est pas une découverte !

Je conçois que parfois vous soyez irrité de ces confusions. J'aimerais savoir si vous êtes content des acteurs, si... J'espère que vous me direz cela bientôt de vive voix, moins brutal que dans vos lettres.

C'est stupide mais je suis encore sensible à ce genre de petites blessures. Rassurez-vous, cela n'a pas non plus gâté ma journée, une journée printanière, mais point désœuvrée. Je sais que sous ces bourrades, il y a quelque amitié et cela me rassérène. Mais sur le moment...

Quant à ce parti-pris de me gronder sur l'extérieur de mes lettres, je vous ai déjà dit ma façon de voir. Comme je vous écris dans le but de vous être agréable, vous devez bien penser que je ne fais pas exprès de les écrire d'une certaine façon !

Je numérote toujours les feuillets, du moins le recto. Est-ce cela qui n'est pas suffisant ? Quand je glisse un petit papier en dernière heure et ne le pagine pas, c'est qu'il ne fait suite à rien et se suffit à lui-même. Et si je le glisse tel, c'est qu'il me paraît avoir quelque intérêt. Mais que d'autre part je ne veux pas avoir le reproche d'une lettre « interminable », je le glisse discrètement, timidement, quoique je l'écrive pour ne pas vous priver de quelque chose ! Alors, c'est trop fort que vous m'attrapiez ! Quand renoncerez-vous à cette obsession que vous avez de croire que c'est un plaisir pour moi d'écrire des lettres et que j'y passe mes journées ?

En soi, c'est une chose assommante pour moi, et j'y mets souvent bien de la charité, je vous le jure (comme vous-même, j'en suis sûre) pour tel ou telle. Mais c'est un plaisir en ce sens que c'est mon seul contact avec mes amis et avec quelque intelligence dans les propos, et le seul moyen d'en recevoir, des lettres, et cela est pour moi un grand plaisir.

Mais entre les lettres rapides et bâclées que j'écris souvent et celles que je vous écris, quand je m'oblige à recopier des choses pour vous... Déjà, c'est pénible de recopier quand on n'a pas de machine et qu'il faut déjà recopier ses articles etc. à la main. Je ne le fais que par amitié (encore que cela m'amuse parfois de me dire que je vous recopie des « pensées » comme une ex-pensionnaire de couvent à son amie !)

S'il faut que cela devienne un vrai pensum, à me surveiller sans cesse... flûte. Vous êtes très ingrat ! Et moi bien bonne vraiment ! (Ceci dit avec le sourire, car je ne me blesse pas pour si peu). Si je rajoute une feuille, c'est que j'ai toujours peur que le papier ne me manque. Ici, je n'en trouve pas. Etc. etc.

Quant à mon désœuvrement, jugez-en. Je me lève entre 7h1/2 et 8 heures, avant il fait noir, j'allume le feu, je déjeune, avec Minouche (2), et ensuite, je fends ou scie le bois en petits morceaux. Je re-prépare le feu de la cuisine, je fais le ménage, réduit l'hiver puisque j'abandonne la moitié de la maison au froid. Mais dans une seule petite pièce, on salit encore bien plus. Ensuite les courses, et si ma vieille maman n'assumait encore la cuisine...

Après-midi, je profite des heures de jour pour tirer l'aiguille : que de 5 à 7, 7h<sup>1/2</sup>, et encore, ne peux travailler que lorsque je suis seule, si je veux écrire autre chose que des lettres. Vous imaginez le temps qu'il me reste pour celles-ci, et le plaisir que j'en ai ! Il y a pourtant certains jours où c'est une détente, où je me laisse aller à un peu de bavardage.

Me direz-vous, vous si « retiré » que vous viviez, combien de temps vous accordez chaque jour à la vie de société, à l'amitié ? Je ne vois, moi, personne, que les fournisseurs, et quelques paysans, les jours où je prends ma bicyclette, entre deux ondées ! Ensuite, on dîne, et je veille avec maman ; je lis et je lis au lit, couchées toutes deux de très bonne heure, pour avoir plus chaud. Voilà ma vie.

En fait de désœuvrement, j'ai tellement l'habitude de ce travail « féminin », ménage, couturier, que c'est le temps consacré à la littérature qui me paraît toujours un peu usurpé ! Je vois encore cela à travers l'optique maternelle, encore que j'en vive présentement. Mais ça me semble un miracle et pas sérieux du tout ! Vous, à qui votre plume rapporte de l'or, vous envisagez, comme tous les hommes - (moins cependant Jacques Perret (3), le « Caporal épinglé », qui consacrait de récents articles à l'esclavage présent des femmes) - le travail féminin comme une foutaise.

Bien sûr, je ne me compare pas à une mère de famille, et je simplifie : la maison laisse bien à désirer, je ne veux pas en être esclave, mais je ne puis vivre sans manger, ni dans un taudis, et j'ai une mère de 80 ans presque, que je ne soulage encore pas assez, ce qui est mon remords quotidien.

Pensez-vous que je pourrais vivre et la faire vivre avec les 50.000 de Nielsen (4) pendant de longs mois si je consacrais tant de temps au travail matériel ?

Faites amende honorable, monsieur, du moins en vous-même ! Je considère le qualificatif « désœuvrée » comme insultant (quoique la vérité seule offense et qu'il soit surtout faux, absurde.)

Bonsoir ! J'ai la crampe, et vraiment plus envie de vous écrire de longtemps ! Je ne pensais pas le faire d'ailleurs. Sans votre petit mot, trop injuste pour que je ne cède pas à l'envie de protester et de vous écrire une nouvelle lettre interminable, aggravant ainsi mon cas !

Je partirai le 21 février. A bientôt.

Aujourd'hui, c'est samedi, pas de ménage plus intense, et le soir je me donne un peu congé. Sortie. Mais été chercher moi-même à une ferme voisine, des fagots dans une brouette !! Belle image de femme oisive !

Croyez que je vous aime beaucoup tout de même, et me réjouis du succès de *S(antiago)* qui durera, pourquoi pas ? Snobisme certainement ? Mais qu'importe ?

Votre J.S.

Notes :

(1) **Thierry Maulnier**, de son vrai nom **Jacques Talagrand**, né le 1<sup>er</sup> octobre 1909 à Alès et mort le 9 janvier 1988 à Marnes-la-Coquette, est un journaliste, écrivain, essayiste de droite, critique littéraire et auteur dramatique français, membre de l'Académie française. Admirateur fidèle de Montherlant.

(2) Minouche, la chatte de JS.

(3) **Jacques Perret**, né le 8 septembre 1901 à Trappes dans les Yvelines et mort le 10 décembre 1992 à Paris, est un écrivain français. Il a mené une vie aventureuse, où se mêlent vie militaire, expéditions lointaines, journalisme et publications de romans.

Anarchiste de droite. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Jacques\\_Perret\\_\(%C3%A9crivain\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jacques_Perret_(%C3%A9crivain)) Militant royaliste, ardent défenseur du Trône et de l'Autel, il collabore au journal *Je suis partout*. Fait

prisonnier pendant la guerre de 1940, il est envoyé en Allemagne (stalag III-A puis III-D), mais réussit à s'échapper en 1942. La citation qui lui est décernée en 1940 mentionne : « [...] Le 12 mai, a tué cinq adversaires à coups de mousqueton, debout, avec le plus grand calme, dans un combat de rue [...] premier soldat de son bataillon [...] attribution de la Médaille militaire et Croix de guerre avec palme ». Il rejoint par la suite les maquis de la Résistance.

En 1947 paraît son plus grand succès, *Le Caporal épinglé*, qui est en lice pour le prix Goncourt mais s'incline finalement par deux voix contre six à *les Forêts de la nuit* de Jean-Louis Curtis. Ce roman raconte avec drôlerie sa captivité en Allemagne et ses différentes tentatives d'évasion. Il sera adapté au cinéma par Jean Renoir dans le film homonyme. En 1951 est édité *Bande à part* (prix Interallié), qui évoque son expérience dans le maquis.



Jacques Perret  
(1901-1992)

(4) Nielsen, éditeur de JS aux Presses de la Cité

ooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

vendredi, février 1948

Avez-vous jamais lu un vieux romancier assez oublié qui s'appelle Ferdinand Fabre (1) ? Je suis en train de relire, peu ou prou, les 13 volumes que j'ai de lui ; je voudrais faire un article sur lui à l'occasion du cinquantième de sa mort, en février 1948. (Ndlr : Fabre est mort en 1898). Il a écrit des romans rustiques, mais il est surtout connu comme romancier « ecclésiastique », ses livres fourmillent d'abbés, de curés, de frères ermites, d'évêques, etc., et votre mauvais esprit se réjouirait, je crois devant certaines analyses de ces ambitions et petitessees ecclésiastiques !

Je viens de relire à fond *Lucifer* de Fabre ! L'histoire d'un prêtre sans vocation, mais digne, plein d'orgueil et affamé de justice, qui se tue, vaincu dans la lutte contre les Congrégations et le Pape. La Papauté prend quelque chose dans ses livres ; c'est plein de vieilles querelles gallicanes. Je le préfère à *L'Abbé Tigraux*, le plus célèbre (de ses livres) qui me paraît un peu outré, mais qui est vraiment un chef-d'œuvre, plus ramassé et plus achevé que *Lucifer*, et il y a là des scènes inouïes. Et la forte ironie de la fin : on exalte pour son énergie, le prêtre ambitieux dont le lecteur a pu voir toutes les cruautés !

(Du reste nulle atteinte jamais au caractère sacré des prêtres ni à la religion, mais quand même, il a été assez mal vu ce F. Fabre !) C'est mon vieil ami qui me l'a fait aimer. C'est robuste, sain, et les bêtes, là-dedans ! Les mulets, les boucs, ils vivent vraiment.

A propos de mon vieil ami, je me rappelle que vous m'aviez demandé son nom et je ne vous l'avais pas dit, parce que je vous avais parlé du sentiment très vif qui, au début, l'avait attaché à moi, et cela est gênant d'avoir l'air de trahir les gens.

Mais après coup, je me suis trouvée ridicule et nos rapports ayant toujours été les plus innocents et les plus honorables, nonobstant notre brouille de 6 mois ! C'est André Foulon de Vaulx (3), que vous connaissez probablement de nom ; il préside ou a présidé des tas de jurys littéraires. C'est un vieux monsieur d'autrefois, extrêmement courtois et réservé, mais d'une bonhomie et d'un humour charmant. Et vous qui aimez les vieux messieurs... ! Lui vous admire beaucoup, et serait certes, ravi de vous connaître.

Vous ne m'avez pas dit... mais vous ne l'avez sûrement pas lue, cette « grapho » ? J'ai à peine dormi, à cause de ce souci de voyage. Il y a aussi que j'ai la flemme de voyage, je sors d'en prendre et je m'acagarde si volontiers ? Pourtant quelle envie de vous voir...

J.S

Notes :(1) **Ferdinand Fabre**, né à Bédarieux le 9 juin 1827 dans la haute vallée de l'Orb, dans le département de l'Hérault, source d'inspiration de ses romans et mort à Paris le 11 février 1898, est un romancier français. Poussé par sa mère, il entre au petit séminaire de Saint-Pons-de-Thomières et, en 1847, au grand séminaire de Montpellier. Son oncle, curé de Camplong, est évoqué dans ses livres. La description de son expérience des milieux ecclésiastiques fournit plus généralement un autre thème de ses romans. En 1849, il renonce à la prêtrise pour aller étudier à Paris. En 1853, il obtient un poste d'inspecteur des bibliothèques à Calais. Il quitte finalement l'administration et se consacre entièrement aux lettres. Il vient vivre à Paris où il fréquente les milieux artistiques, en particulier Hector Malot et le peintre Jean-Paul Laurens, dont il publie une biographie. Il meurt en 1898, cinq jours avant son élection, tenue pour assurée, à l'Académie française.



Ferdinand Fabre, « le Balzac des curés »  
1827-1898

## Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Thoissey  
samedi (février 1948)

Allez-vous encore me traiter de femme désoeuvrée pour cette lettre, sans aucune utilité, j'en conviens ! Sans autre utilité, du moins, que celle de m'ôter de l'esprit une ombre légère, très légère vraiment ! N'allez pas dire de nouveau que je me « monte la tête » (vous me parlez vraiment comme à une jeune fille !! au fond, cela devrait être agréable, mais...).

Je ne suis pas une tendre sensitive blessée au pli d'une feuille de rose, mais j'ai besoin d'être sûre que vous n'aurez pas une voix grondeuse au téléphone ! Et comme je me suis rebiffée sous vos injures (!)... je viens demander pardon des maux que j'ai soufferts. Si vous voulez me téléphoner le premier pour me souhaiter la bienvenue, d'ailleurs à partir du 21 au soir, vous le pouvez ! (Balz.46-77 et 78) .

Oui, j'ai besoin, en allant vers Paris, d'aller vers la joie totale. Amitiés, beauté, et dire que chaque fois je recrée cette illusion, et il m'arrive toujours à moi des pépins, quoique j'aie aussi la chance de m'être toujours insérée entre deux grèves.

Pourvu que dans leur ferveur d'anniversaire de février 48, « ils » ne fassent pas une nouvelle révolution !

Je lis la *Correspondance* de Flaubert, vieux désir enfin réalisé. Quelle merveille ! Il y a tout : la langue, coulante et musclée, supérieure, a-t-on dit, à celle trop travaillée de ses livres ; la couleur, la noblesse, le caractère. Quel homme, ce Flaubert. Que de réminiscences de vous là-dedans ! Sur le journal, l'actuel et l'éternel, etc. etc. que de choses vous signeriez. Et comme, de plus en plus, vous tournez à l'artiste pur, après l'avoir vilipendé... Comment ne vous a-t-on pas rapproché de Flaubert ? On peut dire encore (les méchants) que vous n'avez pas son détachement, de la gloire et du « matériel », mais sous ce rapport, Flaubert vivait dans un temps où l'on pouvait vivre de peu, (bien tranquille chez soi), alors qu'aujourd'hui... Que de richesses dans ces pages ! J'y reviendrai cent fois.

Il me semble que la presse de *Santiago (Le Maître de)* est très bonne ? Ce que j'ai lu du moins et *Dans la Bataille*, un écho sur *la première* qui, bien entendu, a ravivé mes regrets ! Vous l'avez eu, je pense ? On vous y montre vous épongeant et prétendant que des épreuves semblables sont plus émouvantes que les courses de taureau ! Et on y parle du plastron empesé de M. André Maurois !

On dit aussi grand bien des acteurs et particulièrement d'Hélène Vercors.

Je me réjouis bien de ce plaisir diféré.

On m'envoie un livre qui a fait quelque bruit. *Heureux les pacifiques*, du mystérieux Abellio. Décidément, je suis dans l'ésotérisme jusqu'au cou (venant de finir *Maître mystique*, plein de richesses). Qui m'aurait dit qu'une femme si terrestre, si épicurienne, s'intéresserait un jour à ces choses !

Flaubert prédit déjà une vague de mysticisme inévitable, à mesure que le monde se matérialise à outrance et à cause du besoin de refuge intérieur contre la laideur.

Je ne vais pas jusqu'aux tarots, à l'astrologie, etc. (Mais je crois à l'intériorité du monde, au monde invisible, au Royaume de Dieu en nous.) Je ne puis vivre dans l'absurde et cela seul donne un sens à l'univers.

Le curieux est que cela ne me détache nullement des apparences et des plaisirs quotidiens, que mon goût de vivre demeure intense ! Ou bien ce n'est pas curieux du tout. Le vrai mysticisme vous met en paix, seule condition pour jouir de tout.

A très bientôt. De tout cœur et vous pardonnant...même la « femme désoeuvrée ».

J.S

Dans Flaubert aussi, c'est curieux, ce pessimisme foncier, noir, et cet amour de la beauté, de l'art, si intense, si religieux, qu'il équivaut à l'amour de la vie. Dernière heure. Je reçois une lettre de Nielsen souhaitant une suggestion quant à la reproduction des fragments de votre préface sur la couverture du livre. Je lui dis que nous en parlerons à Paris.

Notes :

(1) *Le Maître de Santiago* (publié en 1947). Pièce en trois actes créée au Théâtre Hébertot le **26 janvier 1948**. Reprise à la Comédie française en 1958. Elle fut projetée à la Télévision française en 1955.

ooo

**Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion**

**1 mars 1948**

On dirait que vous ne me connaissez que par les petits courriers de journaux de mode, pour croire que je raccroche au téléphone (sans raison grave). On nous a coupés ; cela arrive assez fréquemment.

Vous trouverez deux places orchestre (3<sup>ème</sup> rang) à mon nom dimanche en matinée, au guichet de droite à l'intérieur du hall du Théâtre Hébertot.

Je ne peux dîner avec vous ni vendredi, ni samedi, ni dimanche. Mais lundi ou mardi.

Amitiés.  
M.

ooooo

**Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion**

**25 avril 1948**

Je ne vous avais pas écrit plus tôt parce que je voulais vous parler de votre manuscrit et je ne trouvais jamais le temps de le lire, ou plutôt, quand le temps s'en présentait, je me sentais porté irrésistiblement vers ma propre création, ce qui m'assure toujours que j'ai (et de plus en plus rarement !) quelque moment de liberté.

Je ne crois pas que vous trouveriez un, UN, homme qui dans l'état actuel où se trouve votre manuscrit, puisse lui apporter une attention sérieuse. Ou bien c'est un manuscrit achevé, et alors sa présentation rebutera qui que ce soit, ou ce sont des brouillons, des préparations, et alors on ne peut juger sur eux.

Je n'ai pu, sincèrement, que picorer de ça de là dans votre texte. Votre conception d'une œuvre (entassement et bavardage) est exactement à l'opposé de ce vers quoi je tends en ce moment. (Cf. *Santiago* ma dernière œuvre en date.) C'est vous dire à quel point (sans parler de la présentation matérielle), je peux être rebuté par un ouvrage comme le vôtre, au point que ma critique pourrait presque (cum grano salis) se réduire à : « Il faut tout enlever ».

J'ai écrit d'abord *Fils de Personne* sous forme de roman, (mieux ou pis, sous forme de journal) : cela avait plus de 200 pages. Quand j'en ai fait une pièce, j'ai tout enlevé ; il est resté 80 pages, et j'ai détruit le roman, parce que dans les 80 pages, j'avais dit autant, ou plutôt plus, que dans les plus de 200. Cette façon de faire est exactement le contraire de ce que vous faites. Vous faites encore des « fourre-tout ». Je me sens incapable de vous guider là-dedans, et même de l'apprécier sainement.

Je crois, pour prendre un point particulier, que vous vous faites aussi illusion sur l'intérêt des lettres du jeune homme : je crois qu'elles n'en ont pas pour un lecteur autre que vous. Garder leur naïveté, leur côté « cucul », tout en les adaptant à une

œuvre d'art (comme par exemple faire parler un enfant à la scène), est la difficulté, qu'il me semble que vous n'avez pas résolue.

Que dois-je faire de votre manuscrit ?

J'ai lu votre article du *Goëland*. Charmant comme toujours. Comment vous en remercier assez ? Mais vous êtes « ahurie » pour trop peu.

Je vous envoie un second *Malatesta*.

Bien à vous,  
M.

oooooo

## Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Thoissey 11 mai 48

(Note : Cette lettre est un ajout à sa lettre envoyée le 10 mai 48 qui est reprise ci-après)

### Page 1 :

A peine ma lettre envoyée, je me suis aperçue que j'avais oublié d'y glisser les petits poèmes de Marg. Soleillant. Les voici, mais ils vous paraîtront menus en face de ceux de Marie Noël. Le recueil entier est pourtant exquis.

Marie Noël, je n'y ai pas tenu, je lui ai écrit mon enthousiasme, et je ne puis y tenir encore avec vous. Voici encore quelques strophes que je relisais hier. Ce sont les dernières :

Je ne sais rien de moi...ah ! qui saura me juge !  
Ai-je votre âge, ô Dieu ! pour que Vous soumettiez  
A ma vaine pensée une âme sans refuge  
Comme si je pouvais faire votre métier ?

Je ne sais rien de moi, sauf en moi la bataille  
De deux oiseaux, l'un vaste et de farouche vol,  
Dont les ailes, la nuit, renversent les murailles  
Et l'autre, tout petit, à peine un rossignol.

Je ne sais rien de moi qu'une folle merveille  
Ce qui m'est arrivé, quel sage le comprend ?  
Quel oiseau se souvient d'aventure pareille  
Le si petit oiseau, Père, a mangé le grand !

Je ne sais rien de moi que, très dure, l'histoire  
De l'aigle que défit le roitelet vainqueur ...  
Je ne sais rien de Toi, Père, que la victoire  
Que toi-même à la longue a gagnée en mon cœur.

Je ne sais rien de nous que cette joie ensemble  
O mon Père, parmi le Songe que je cours  
Je ne sais rien de plus que Ta grâce et je tremble  
Si tu manques, en moi je n'ai pas de secours.

## Page 2 :

Car, Toi loin, ne crois pas que, gisant, sous la règle  
Je demeure au tombeau dont Tu gardes la clé,  
Ne le crois pas, j'entends les soubresauts de l'aigle  
Dans un ravin tout proche et qui n'est pas comblé

Connais-moi ! Connais-moi, reine, fleur et graine  
Moi toute, mes vols d'ange et mes bonds d'animal

ooo

Oui, il y a de l'aigle en Marie Noël, pas l'aigle à mille têtes, comme vous ! (Je suis sûre que vous l'avez perdue, cette analyse graphologique, dont le pauvre garçon attendait peut-être quelque louange ? C'est très méchant à vous de ne m'en avoir jamais rien dit pour lui !).

J'ai recommencé une autre feuille, oubliant celle-ci ; Voir **page 3 (+)** Je retrouve ma citation (texte de J.S) :

« Toujours ces ruptures d'amitié. Curieux, mon besoin d'exécutions en masse, en ce moment. Détruire, détruire, extirper de moi tout ce qui me blesse ou, seulement, ne me donne plus de joie (...) L'horreur de tout cet inutile. Je sors ce lest, allégeons-nous. Je profite joyeusement du moindre prétexte pour rompre des liens qui me pesaient sur quelque point : du moins n'avoir pas à me contraindre, à me falsifier. On a déjà tant à supporter que je me sens justifiée de ces roideurs et ces intransigeances. Daniel, toi, toi seul, au fond tout cela, c'est pour te faire de la place, te laisser en moi un espace nu, doré, limpide, la place d'un temple et d'un autel. »  
Même si ça n'émanait pas tout à fait du même sentiment, ça y ressemble... C'est là le seul intérêt qu'il y ait à vous recopier ça. (1)

Note (1) : Cet extrait qui concerne un sentiment que Jeanne a éprouvé à l'égard d'un certain Georges est transcrit afin que Montherlant ait bien conscience qu'elle est capable d'un pur amour, « allégé », vrai, laissant à Montherlant « *au fond de tout cela un espace nu, doré, limpide, la place d'un temple et d'un autel.* »

Cet espace est-il *le centre* « au fond » de Jeanne Sandelion ? Cœur et / ou sexe ? Elle ne peut s'empêcher d'exhiber à Montherlant un amour qui survit aux ruptures. (Henri de Meeûs)

## Page 3 de la **Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

Thoissey 10 mai 1948

Cher M, je ne vous ai pas remercié encore de vos *Carnets*, c'est si gentil à vous de me les avoir envoyés, parce que je trouvais à chaque page prétexte à dialoguer, discuter un peu, et j'attendais le moment propice pour ce bavardage, car ce ne sera peut-être que cela !

Ce sont des « riens » qui me sont parfois suggérés, et qui ne valent peut-être pas d'être écrits. Enfin ...

P. 15 ; Le miroir- Dieu. Mme Delubac (1), ma vieille amie, me répète souvent que la « prière est le dernier entretien avec soi-même ». Je ne sais jamais de qui c'est. Mais Dieu et Soi, dans le bouddhisme, par exemple, c'est la même chose, et pour toutes les religions où nous ne sommes qu'un fragment de la conscience universelle. Pour moi, je dirais aussi qu'en le cherchant, soi, au fond de soi-même, c'est Dieu qu'on trouve. C'est dans du Bos ou Mauriac, que celui qui a l'habitude et prend le temps d'aller jusqu'à son âme finit par y trouver Dieu, car Il y est. Dieu est en nous, le meilleur de nous. Donc...

Sur les êtres en surcharge. J'ai éprouvé ce besoin de jeter du lest, je l'exprime, par la plume de mon héroïne, **dans mon roman**. J'y reviendrai peut-être. (voir (+) citation page 2).

Page 20. « Une puce gentille » ... Est-ce qu'au lieu d'une fable, ce n'est pas un air de la *Damnation de Faust* ? ! Il faudra que je vérifie.

Page 25. Il y a de la volupté à vieillir. Oui, je crois.

Page 26. Ma concierge... Très drôle, et très « ça ».

Page 42. Le drap, le linceul... Marie Noël a un très beau poème sur le drap-linceul (et surtout sur l'abandon, le reniement des choses familières au moment de la mort) mais son drap ne lui rappelle pas la volupté, bien entendu ! Le tragique qu'elle sait tirer de ces humbles choses provinciales.

Page 43. La haine de la femme... C'est une phrase que pourrait signer ma bonne camarade Marguerite Grépon. Je crois l'entendre ! Elle écrit sur les femmes les choses les plus pénétrantes.

Page 52. Sur le goût du bonheur du peuple. Le peuple est femme, est frère de mon héroïne. Voilà ce que j'écrivais, et enfin lui faire écrire : Elle aimait la vie, la joie, la lumière, la paix, l'amour ; elle tentait de minimiser la défaite pour garder le droit de penser à autre chose, d'aimer et d'être heureuse. La supprimer, faire comme si elle n'était pas là...

-----

Note (1) : **Jacqueline Delubac** est une actrice française, née le 27 mai 1907 dans le 6<sup>e</sup> arrondissement de Lyon, morte le 14 octobre 1997 (à 90 ans), à Créteil (Val-de-Marne). Fille d'Alice Isabelle Delubac (1878-1961), dont elle a pris le nom, et de Jean Marie Henri Basset (1862-1911), industriel lyonnais, elle fut la troisième épouse de Sacha Guitry, et l'interprète de onze de ses films. Après avoir abandonné le cinéma et le théâtre, Jacqueline Delubac est devenue collectionneuse d'art. Ses parents se sont mariés le 9 mai 1902 à Valence. Son grand-oncle, Auguste Delubac, est l'inventeur de la soie artificielle. Jacqueline est élevée à Valence, et elle arrive à Paris, à la fin des années 1920, pour prendre des cours de danse et de chant. Elle obtient rapidement quelques petits rôles dans des revues, puis au théâtre et au cinéma et se lie avec Jean Sablon, Marcel Achard, Léon-Paul Fargue.

A l'automne 1931, un de ses amis, Robert Trébor parle d'elle à Sacha Guitry, qui cherche, pour sa pièce *Villa à vendre*, une jeune et jolie comédienne capable de jouer avec l'accent anglais. Guitry la convoque, l'engage et lui fait une cour discrète. L'été 1934, Sacha, quitté par l'infidèle Yvonne Printemps, se fait pressant. Jacqueline, séduite, cède. Le 21 février 1935, elle épouse Guitry, qui a 50 ans, soit 22 ans de plus qu'elle. Il annonce leur mariage en déclarant : « J'ai le double de son âge, il est donc juste qu'elle soit ma moitié », rajeunissant légèrement et galamment la mariée (et dès lors, pour la beauté du mot et l'exactitude des comptes, Jacqueline prétendra être née en 1910 et non en 1907). Guitry fait d'elle une actrice applaudie au théâtre, et au cinéma. Elle joue dans 23 pièces de son mari, dix créations et treize reprises, et interprète onze de ses films.

Son jeu dans les films du maître est étonnant de naturel et de modernité. Son charme physique fait d'elle l'une des Françaises les plus séduisantes de l'entre-deux-guerres. Couverte par son mari de parures et de fourrures des plus grands créateurs, elle est considérée comme l'archétype de la Parisienne raffinée. Le magazine américain *Life* la classe parmi les cinq femmes les plus élégantes du monde. Elle conservera jusqu'à sa mort cette élégance et ce raffinement, ce qui lui vaudra une aura, durable et rare, de « femme sublime » même quinze ans après sa disparition. Après son divorce d'avec Sacha Guitry, le 5 avril 1939, elle joue encore dans une dizaine de films de Pabst, Tourneur, L'Herbier et dans quelques pièces de théâtre. En avril 1940 son mariage avec Leslie Hore-Belisha, homme politique britannique, ancien ministre de la Guerre, est annoncé puis démenti. Après la Seconde Guerre mondiale, elle devient la compagne du propriétaire de mines de diamant, d'origine arménienne, Myran Eknayan (1892-1985), qui l'épousera à Neuilly le 22 décembre 1981. Elle abandonne définitivement cinéma et théâtre en 1951 et commence à constituer une remarquable collection d'art impressionniste et moderne : Edgar Degas, Auguste Rodin, Auguste Renoir, Édouard Manet, Raoul Dufy, Amedeo Modigliani, Pablo Picasso, Serge Poliakoff, Jean Dubuffet, Georges Rouault, Jean Fautrier, Francis Bacon... En 1983, elle lègue la plus grande partie de sa collection (35 tableaux ou pastels), au musée des beaux-arts de Lyon, sa ville natale, dispositions testamentaires mises en œuvre après sa mort accidentelle en 1997. Sa splendide collection personnelle de vêtements, des années 1960 aux années 1990, plus de 600 pièces, a été offerte au *Musée de la mode et du textile* de Paris. Jacqueline Delubac meurt des suites d'un traumatisme crânien le 14 octobre 1997, à l'hôpital Henri-Mondor de Créteil dans le Val-de-Marne, après avoir été heurtée accidentellement par un cycliste. Elle est inhumée au cimetière de Garches. (Sources Wikipedia).



Jacqueline Delubac (1907-1997)

-----  
(suite de la lettre de JS du 10 mai 1948) :

**Page 4** de la lettre du 10 mai 1948 : Rien ne devait avoir changé pour elle sur le plan humain. Daniel reviendrait. Ils s'adoreraient, s'isoleraient de la défaite comme hier de la guerre... etc. (C'est un passage supprimé d'ailleurs), j'exprime cela ailleurs, ou à peu près :

*Je ne suis pas de ceux qui cessent de vivre  
Au milieu de la vie  
Je recommencerais, je recommencerais  
Votre défaite ne m'a pas vaincue  
Tournez votre meule d'esclaves  
Moi, je ne la tournerai pas  
Mon âme demeure inviolable  
Mon corps éclate de jeunesse et mon corps me dit  
Qu'il nous reste le tendre amour.*

.....  
*Et c'est pour ça que je ne serais plus libre ?  
Et c'est pour ça que vous m'empêcheriez d'être ivre.  
Ivre du jour qui naît et de l'amour qui resplendit  
Jamais, jamais, en vérité je vous le dis  
Je bondis,  
Hors de vos barrières, hors de vos taudis  
Et de votre enfer je me ferai un paradis  
Parce que je veux vivre, vivre, vivre !*

(Je lui fais crier cette dernière phrase encore à la fin du livre, elle le clôt).

Je vous assure, vous auriez dû l'aimer, ce livre, et cette héroïne à cause de son goût forcené de la vie et du bonheur. Il y avait encore pour vous matière à une belle préface ! (A condition de le publier sous un pseudo !)

Et ailleurs, je ne pense qu'à recréer, qu'à renaître. Quel appétit de vivre il y a en moi ! Comme je remonte vite de tous ces gouffres ! Mais dans celui-ci, la défaite, je ne suis jamais tombée. Je me sens, devant les Allemands, des ailes.

Ailleurs, elle reçoit une lettre d'un ami. Il en arrive même à trouver le malheur plaisant « sous un certain éclairage et quand on adhère bien à la vie. »

Ailleurs : quelle ardeur en moi, associée à ma nonchalance physique et au goût de rêve. Comment pensent-ils macérer avec une sorte de délectation dans ce marasme ? Tirer de la vie tout ce que je peux là où je peux, sans gémir sur hier : « C'est fini ? Eh bien, c'est fini. Pensons à autre chose. (...) Je réagis toujours ainsi à chaque coup dur, et dans tous les drames excessifs de ma vie. Mon optimisme

devient forcené, c'est chez moi un aboutissement, presque une des formes du désespoir. »

Page 5 de la lettre du 10 mai 1948 :

Page 67. Nos émotions... oiseaux empaillés. Cela ressemble à ma propre pensée. L'artiste est l'oiseleur qui met la vie en cage : l'artiste véritable l'y fait chanter.

Page 71. Pêché. Lucidité. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, si vous entendez, comme beaucoup, le péché originel, par exemple, que c'est la connaissance.

Il me semble qu'il y a là une confusion. Ce n'est pas la connaissance qui est, fut le péché. (St Paul et la loi, etc.)

Pour moi, le péché originel, c'est cela. Avant, l'homme n'était pas éclairé, pas responsable, donc ... lucidité= péché, mais dans le sens sentiment. Votre interprétation est de mauvaise foi.

Page 78. Sur le travail pour ne pas mourir de faim. Les réflexions saisissantes de **Simone Weil**(1) : la grande douleur du travail manuel (elle de si longues heures, simplement pour exister). Je vous rappelle qu'elle voulut en faire l'expérience et entra chez Renault comme fraiseuse. Je vous rappelle aussi que cette femme fit la guerre d'Espagne du côté rouge et elle a bouclé cette boucle de repenser exactement comme les autres mais avec quelle différence. L'esclave est celui à qui il n'est proposé aucun bien comme but de ses fatigues, sinon la simple existence. Il doit alors ou être détaché ou tomber au niveau végétatif.

Nulle finalité terrestre ne sépare les travailleurs de Dieu.

Ils sont seuls dans cette situation. Toutes les autres conditions impliquent des fins particulières qui font écran entre l'homme et le bien pur. Pour eux un tel écran n'existe pas. Ils n'ont pas quelque chose en trop dont ils doivent se dépouiller.

Faire effort par nécessité et non pour un bien, poussé, non attiré pour maintenir ton existence telle qu'elle est. C'est toujours servitude. En ce sens, la servitude des travailleurs manuels est irréductible. Effort sans finalité.

C'est terrible, ou plus beau que tout ! Si c'est finalité sans fin. Le beau seul permet d'être satisfait de ce qui est.

Les travailleurs ont besoin de poésie plus que de pain. Besoin que leur vie soit une poésie. Besoin d'une lumière d'éternité.

Seule la religion peut être la source de cette poésie. Ce n'est pas la religion, c'est la révolution qui est l'opium du peuple. La privation de cette poésie explique toutes les formes de démoralisation.

Travail manuel. Le temps qui entre dans le corps. Par le travail, l'homme se fait matière comme le Christ par l'Eucharistie. Le travail est comme une mort. Etc, etc.

Page 6 de la lettre du 10 mai 1948 :

Toutes ces considérations sur le travail sont admirables. Le travail pesant. Elle a cette formule : Il faut être tué, subir la pesanteur du monde. L'univers pesant sur les reins d'un être humain, quoi d'étonnant qu'il ait mal ?

Page 106.108 Quel dommage d'avoir supprimé ces deux phrases si belles : *La promesse de l'avenir, Et d'acier ...*

(Naturellement, c'est plein de belles choses auxquelles je ne m'arrête pas ici. Rares sont les mots qui valent mieux que le silence... « Quand je vous dis que vous êtes là dans votre musique », ce n'est pas toujours exact.)

P.120. Le bien et le mal. S. Weil vous dirait encore que le bien humain vaut le mal, que Dieu seul est le Bien pur, absolu. Tout est confusion, en effet, hors Dieu.

P.121. La jeune fille a tort, bien entendu C'est du sans-gêne. C'est de même nature que le timbre pour la réponse, parfois du moins.

P.123. L' Ulysséen ! Ils vous reprochent assez d'être trop brillamment ulysséen.

P.124. Souffrir du malheur du monde.. Exactement ma préoccupation. Cela aussi, on ne le résout qu'en Dieu, et si le bonheur est devenu pour vous la paix.

Là-dessus je m'arrête, ne sachant trop si je vous ai rasé ou intéressé ! Et merci encore mille fois.

Ne cherchez plus la *Table ronde* (la revue). J'attendrai encore trois jours, au cas où vous l'auriez retrouvée et expédiée. Après je le demanderai au journal, puisque j'avais fini par trouver l'adresse. C'est qu'alors, je ne savais où m'adresser, et je vous demandais la revue ou l'adresse.

Mais ce que je voudrais tant, c'est *l'Eventail de fer* (2)... pour me rafraîchir par ces journées caniculaires, succédant à des jours sibériens ! C'est juin, trop chaud, trop luxuriant, mais que je préfère donc l'été, quand même. Rien que d'être « la saison-sans-bras », ce serait une chose merveilleuse ! Quel repos !!

Mille amitiés, et encore merci.

J.S

J'aime assez ce buste (?), celui qui illustrant mon article de la *Gazette*, je crois bien, il vous ressemble. Oui, j'aime bien ces « brouillilles ». Et je ne vous exprime pas le quart de l'intérêt et du plaisir pris à chaque page. Je ne me suis arrêtée qu'à certains points qui me frappent davantage.

Notes (1) **Simone Weil** est une philosophe, humaniste, écrivain et militante politique française, sœur cadette du mathématicien André Weil, née à Paris le 3 février 1909 et morte à Ashford (Angleterre) le 24 août 1943. Bien qu'elle n'ait jamais adhéré explicitement par le baptême au catholicisme malgré une profonde vie spirituelle, elle est reconnue et se considérait comme une mystique chrétienne. Elle est également une brillante helléniste, commentatrice de Platon et des grands textes littéraires, philosophiques et religieux grecs, mais aussi des écritures sacrées hindoues. Ses écrits, où la raison se mêle aux intuitions religieuses et aux éléments scientifiques et politiques, malgré leur caractère apparemment disparate, forment un tout d'une exceptionnelle unité et parfaitement cohérent. Le fil directeur de cette pensée, que caractérise un constant approfondissement, sans changement de direction ni reniement, est à chercher dans son amour impérieux de la vérité, philosophiquement reconnue comme une et universelle, et qu'elle a définie comme le besoin de l'âme humaine le plus sacré. (Source Wikipedia).



Simone Weil, philosophe, (1909-1943)

(2) *L'Eventail de fer*, de Henry de Montherlant, paru chez Flammarion, Paris [août] 1944, 73 p. sous couverture rempliée, 6 miniatures hors-texte [5 textes sur l'ancien Iran écrits entre 1925 et 1942], éd. originale et tirage limité à 20 + 130 + 4000 + 150 exemplaires numérotés. 2e éd. : in *Coups de soleil* (1976/A112), pp. 291-332.

**Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion**

29 mai 1948

Je vous remercie de m'envoyer ces vers de Marie Noël. Je n'ai pas ce volume ; envoyez-le-moi un jour. Elle m'a envoyé son avant-dernier, que je n'ai pas lu, auquel je n'ai pas répondu. Celui d'avant m'avait paru faible. Mais ce que vous me recopiez est très beau. C'est le seul poète vivant qui me touche. Cela vient du cœur ; c'est écrit avec une simplicité racinienne (je veux dire la simplicité de Racine quand il est grand ; hélas, il ne l'est que rarement). Et il y a de la générosité de votre part à me pousser à admirer ainsi une « consœur ». Il y a deux grands bonshommes de lettres aujourd'hui, et ces deux bonshommes sont des femmes : Colette et elle.

Le très grand art, c'est cela : la plénitude dans la simplicité. Les pièces de théâtre en 60 pages dactylo (celle que j'écrirai l'hiver prochain).

Ce qui est étonnant aussi chez elle, c'est que, avec une telle simplicité, en deux vers on l'ait reconnue. Ce son à elle.

Et elle est presque entièrement méconnue du grand public. Et même du public catholique. Un scandale entre mille scandales.

Germaine Théron : un four noir. Et la pierre du tombeau sur cette vivante à la magnifique nature.

*La première légion*, que l'on joue en ce moment aux *Mathurins*, qui a eu 400 représentations en 1937, un four. Et c'est une très belle pièce. Quiconque aime Santiago devrait aimer cette pièce.

On a presque honte de son succès à soi.

Figurez-vous que je ne me rappelle plus au juste la phrase de *Malatesta* que je citais dans votre dédicace, ni où je l'ai lue. Je voudrais l'ajouter dans les rééditions. Me la rappellerez-vous ?

Vous vous trompez, j'ai fait pas mal d'ajouts dans l'édition Gallimard. Mais de ci de là.

Je vais essayer de vous trouver ce n° de la *Table ronde*. Mais tout se perd, chez moi.

Marie Noël est peut-être le seul écrivain au monde que je voudrais voir avant qu'il ne meure. Mais je ne prendrai pas le train, parce que « que tu e lego ! » « Que tout est loin ! » disait le vieil Andalou en montant en wagon.

A vous,  
M.

oooooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

Thoissey,  
mercredi 21 juillet 48

Cher M, il y a bien longtemps, que je ne sais rien de vous, sauf par la rumeur publique, qui m'a appris le changement de distribution du *Maître (de Santiago)*. J'ai oublié le nom féminin. J'aimerais savoir si vous en êtes plus ou moins content que des autres ?

Cette pauvre H. Vercors qui vient de perdre son mari ... Cette mort de Bourdan (1) m'a beaucoup frappée.

Pour moi, je ne vous ai pas récrit non plus ; je vois que je vous ai écrit 2 ou 3 fois en juin d'ailleurs ! N'ayant rien de sensationnel à vous dire. J'ai fait une courte fugue de 3 jours, via Lyon où j'ai flâné chez le libraire, c'est-à-dire chez Flammarion où, naturellement, j'ai revu et refeuilleté cet *Eventail de fer*. Quel supplice de Tentale !

J'aurais bien dû ne pas vous écouter et l'acheter à 600, car vous ne le retrouverez jamais, à moins que vous ne me laissiez fourrager moi-même dans vos réserves et remplacer « l'homme de peine » ! et il vaut à présent 750 ! Et il m'allèche de plus en plus, je l'avoue, pas seulement à cause du texte mais des miniatures !!

Il a fait un temps de chien depuis un mois. Quand on pense à l'été dernier, où vous m'écriviez travailler aux « Garçons » dans le plus simple appareil ! Ces deux jours ressemblent enfin à l'été, mais déjà un grand vent chaud parle de l'orage prochain.

Il s'est fondé à Bourg une revue régionale, pas si mal : *Visage de l'Ain*, dont le directeur, un D<sup>r</sup> Gauthier, alléché, je pense par les blagues de R. Dumay dans sa *Route de Bourgogne*, souhaitait que quelqu'un me présentât à ses lecteurs et que ce fût vous ! Les provinciaux ne doutent de rien ! Naturellement j'ai dit que vous aviez autre chose à faire et que vous aviez assez fait pour moi comme ça. Et je lui ai envoyé un texte de Violette Rieder (2), une femme poète de talent, veuve d'un graveur et illustrateur assez connu. Pastré (3) qui le prononça à la radio en 1940 : Province, foyer de poésie, et J. S.

C'est beaucoup trop louangeur à mon avis mais j'ai aimé le texte parce que V. Rieder a insisté sur une face de mon œuvre qui m'est chère, c'est-à-dire les rapports en moi de l'amour et de l'univers, le mélange constant de l'un et de l'autre.

Ces recherches de textes m'ont fait relire tous mes extraits de presse, et je me suis aperçue, une fois de plus, que je n'étais pas une rareté en vous chantant les louanges de mes consoeurs, et que ce sont elles qui ont le mieux parlé de mes vers.

J'ai là des textes d'Henriette Charasson, de M<sup>me</sup> Jules Martin, et de quelques autres d'une telle généreuse ardeur dans la louange que j'en suis attendrie. Et voici ce que m'écrivait ces jours une amie, mais aussi une femme de grand goût, romancière et poète aussi, à qui j'ai envoyé ces poèmes inédits que vous aviez fait si gentiment taper par Mme Loutrel. (Je vous ai dit que, de ces années 40 en vrac, j'avais fait plusieurs recueils ? C'est mieux ainsi. Et que je me trouvais à la tête de 5 recueils !)

Il reste *La Douleur*, suite et fin de *D'un Amour vivant*, *Secrets*, qui englobera tous les poèmes inclassables, *Des Années rouges*, poèmes spécifiquement sur la Guerre. *Enfant de Paix*, poèmes religieux (à cause d'une épigraphe de St Luc) et *Le Paradis est sur la terre*, poèmes de nature, de joie de vivre, etc.

Notes : (1) **Pierre Bourdan** (de son vrai nom Pierre Maillaud) est un journaliste et un homme politique français, né le 13 mai 1909 à Perpignan (Pyrénées-Orientales) et mort le 15 juillet 1948 au large du Cap Nègre (Var).

(2) **Violette Rieder**, poétesse française du début du XX<sup>ème</sup> siècle. Proche d'Anna de Noailles.

(3) **La comtesse Lily Pastré** (1891-1974) appartient à cette famille d'esthètes philanthropes. Riche – et même très riche –, elle a dépensé sans compter pour faire vivre la culture et ses acteurs à une époque où la plupart des gens ne songeaient qu'à manger et à survivre. Désengagement aristocratique ? Sûrement pas ! Car ces artistes-là étaient souvent des proscrits au regard des lois politiques et raciales d'alors et, à plus d'un égard, elle a contribué à leur salut. Voit-on mieux sa dimension héroïque ? Si l'on excepte une période parisienne d'environ quinze années, toute sa vie se sera déroulée dans ce quartier si pittoresque de Montredon. C'est là qu'elle naquit Marie-Louise Double de Saint-Lambert le 9 décembre 1891.

Russe par sa mère, **Véra** Harritoff, elle était aussi l'arrière-petite fille d'Anne-Rosine Noilly-Prat qui régenta pendant trente-sept ans la grande maison de liqueurs marseillaise du même nom. Une jeunesse dorée entre le tennis (elle passait pour être une très bonne joueuse) et le piano. En 1916, celle qui était alors une blonde et mince jeune femme épouse un voisin, le comte Jean Pastré, lui-même héritier d'une prestigieuse famille de négociants marseillais. Le couple va pourtant se défaire et la désormais comtesse Pastré part vivre à Paris jusqu'en 1940. La défaite française et l'occupation allemande la ramènent à Marseille – « zone libre » jusqu'en

1942. Son ex-époux lui a laissé la jouissance d'une propriété au cœur du domaine Pastré : *la Villa Provençale*. Lily la réaménage entièrement selon son goût et commence à y recevoir des personnalités de passage. En cette fatidique année, Marseille s'est emplie d'un flot de réfugiés venus de la zone occupée. Intellectuels et artistes de renom (André Breton, Max Ernst, Wifredo Lam, le jeune Claude Lévi-Strauss), Allemands opposés au régime nazi (Rudolf Breitscheid ou Rudolf Hilferding qui seront hélas arrêtés), Israélites conscients de la terrible menace planant au-dessus de leurs têtes : ils sont des milliers en attente d'un bateau pour l'Amérique ou cherchant à fuir vers l'Espagne et le Portugal. C'est pour ces gens-là qu'un jeune agent américain, Varian Fry, a fondé, au cœur de la cité phocéenne, un *Centre Américain de Secours*. Parmi les personnalités qui patronnent son comité, on trouve déjà le nom de la comtesse Pastré. Grâce à lui, beaucoup – les plus connus – parviendront à déjouer le dispositif policier ; mais un plus grand nombre, encore, ne sortiront jamais de la souricière marseillaise. Émue par ce désastre culturel et humain, Lily Pastré décide à son tour de créer, fin 40, une association, «*Pour que l'Esprit Vive*». Son but : faire vivre la culture sous toutes ses formes mais aussi venir en aide aux exilés de toute sorte. Évidemment, c'est avec son seul argent que l'association mènera à bien ses différentes missions. Elle créera même un prix de virtuosité pianistique doté de 5000 F. Dans sa villa de Montredon, c'est à présent un va-et-vient incessant. On y croise des musiciens (Pablo Casals, Darius Milhaud, Georges Auric, Samson François, Rudolf Firkušný (1912-1994)), des peintres (André Masson, Rudolf Kundera qui sera son portraitiste) et des hommes de lettres (Lanza Del Vasto, Marcel Brion, Gérard Bauer). Certes, elle n'est pas la seule, durant cette trouble période, à exercer une activité de mécénat ; et l'on ne peut que citer ici des personnalités comme Cécile de Valmalète et Marguerite Fournier, très estimée de Paul Valéry. Mais Lily Pastré va le faire avec un faste inégalé. Des concerts, chez elle, sont donnés tous les jours. Sa table est également ouverte et bien garnie ; chaque soir, ce sont vingt à vingt-cinq convives qui s'y régalaient à ses frais. En outre, elle a ses protégés qu'elle héberge sans limitation de durée, notamment des musiciennes d'origine juive : Lily Laskine (1893-1988), Youra Guller (1895-1981), Monique Haas (1909-1987), Madeleine Grey née Madeleine Nathalie Grunberg (1896-1979) et surtout la pianiste Clara Haskil (1895-1960). Cette dernière, atteinte d'une tumeur au cerveau, sera opérée avec succès grâce à l'aide financière de la comtesse. C'est encore elle qui lui obtiendra, un peu plus tard, un visa pour la Suisse, la sauvant ainsi de la déportation.

De toutes les soirées artistiques qu'elle finance durant ces années, la plus mémorable reste cette unique représentation, le 27 juillet 1942, du «*Songe d'une nuit d'été*» de Shakespeare sur une musique de Jacques Ibert dans une mise en scène de Jean Wall et Boris Kochno (Manuel Rosenthal est au pupitre et dirige l'Orchestre National et les Chœurs de Félix Raugel). Pour habiller les 52 comédiens de la pièce, Lily Pastré confiera ses rideaux et ses tentures au jeune Christian Bérard qui les transformera en costumes de scène. Aucune trace n'en est restée puisqu'à l'issue de la soirée, ils furent tous brûlés pour être fidèle à l'esprit du «*Songe*». Le peintre tchèque Rudolf Kundera a laissé de nombreux croquis de tous ces artistes et le critique musical roumain, Antoine Goléa a décrit cette soirée inoubliable.



La comtesse Pastré  
1891-1974

ooo

**Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion**

**6 août 1948**

Voici une lettre, brève comme un ordre de bataille. (Et la plume en l'air, l'œil levé vers le ciel, je cherche ce que je pourrais bien vous écrire, comme le petit garçon qui écrit à sa chère maman).

Parlons de la pluie et du beau temps. J'ai horreur du second, j'aime le premier : je suis servi. Parlons littérature. Non, je n'aime pas beaucoup vos vers. J'ai lu le dernier

volume, de Marie Noël ; je l'aime plus que celui que je n'aime pas, moins que celui que j'aime.

Parlons théâtre : Vercors (?) a été remplacée par une brunette de 24 ans, non maquillée, bien meilleure qu'elle.

Reprise de *La Reine morte* le 15 septembre.

Parlons de vous, de gargarismes que vous vous faites avec ce qu'on a écrit sur vous. Rêvez les yeux vers le ciel, vous aussi, et murmurez la parole de Marc-Aurèle : « Tout passe en un jour, le panégyriste et l'objet célébré ».

Adieu.  
M.

oooooo

### **Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant, Thoissey, 8 septembre 1948**

Oui, à quelqu'un d'aussi peu épistolier que vous il faut avoir grande reconnaissance du moindre billet ! aussi n'en ai-je pas manqué pour ce billet plaisant, un peu grinçant même, que vous avez eu la gentillesse de m'écrire, il y a un mois, un mois qui a passé bien vite attristé par le mauvais temps, avec quelques beaux jours tardifs. Vous deviez être content, et vous me le dites du reste.

Je vous avoue que moi aussi, je ne suis pas toujours mécontente de la pluie, qui m'oblige à m'enfermer et à me recueillir et supprime certains « plaisirs » qui parfois tournent à la corvée.

On est bien « en l'air » pendant les vacances, si peu qu'on en prenne. J'ai logé des bébés, pas bruyants, mais... dans la pièce voisine de celle où je travaille : j'entends encore présentement gazouiller le petit garçon de trois ans qui part demain. Cela me distrait beaucoup ! Mais travaillerai-je mieux, le calme revenu ? J'en doute un peu.

Je n'ai écrit qu'un conte humoristique, et je rumine des romans pour jeunes filles où je vais finir par m'embourber, pour gagner ma vie. Encore si Nielsen ! Je vois qu'il a retrouvé l'auteur de *Chasseneuil* et que ça va paraître ce mois-ci. Cette histoire m'intrigue !

J'attends d'ailleurs de lui une réponse au sujet des manuscrits qu'il m'a gardés, avec demi-promesse... J'aurais bien besoin d'une nouvelle sécurité.!

Savez-vous que je n'ai compris goutte à votre « J'ai lu le dernier volume de Marie Noël ; je l'aime plus que celui que je n'aime pas, moins que celui que j'aime ! » Si c'était moi qui vous écrive de tels marivaudages, vous parleriez de *margouillis*, selon votre propre élégante expression. Je ne suis pas arrivée à savoir de quels recueils, il s'agissait. Pour moi, je viens de recevoir enfin *Les Chants de la Merci*, qu'on vient de rééditer, et que je n'avais pas parcourus jadis. C'est d'une note plus austère que ces Chants d'automne. Je veux dire plus objective. C'est Marie-Noël poète de la « charité », de la compassion humaine et de l'amour chrétien ; je vous assure que je ne trouve pas cela moins beau. C'est toujours plein de hardiesse et de force, et un tel accent du cœur, une telle sensibilité ! J'y ai retrouvé un étonnant *Poème des Dents* (qui m'avait laissé une forte impression) :

*Le Seigneur m'a dit de manger  
Le Seigneur a planté des dents  
En ma bouche. Il m'a placé  
Dans l'abondance d'un grand verger.*

Tout le drame de l'humanité est là. C'est biblique. Et ensuite le *Poème du Lait*, le poème de la maternité, de l'amour qui se donne lui-même pour être mangé. Au début du recueil, il y a de charmants poèmes de la veine ailée que j'aime tant. Et cette *Bataille contre la douleur*, et la revue de toutes les peines humaines, le sort des vieillards, des humbles, quelle belle âme ! Et quel accent, elle trouve pour se mettre à la place de tous les souffrants. Si souffrante elle-même ! Elle ne m'a écrit que des mots, ne pouvant même pas écrire à ses intimes, ni lire.

Croyez-vous qu'elle n'avait jamais lu l'*Âge* ? Seulement votre préface dans *Les Nouvelles littéraires*, jadis. Elle n'a pu que le tenir dans ses mains, le feuilleter, l'esprit trop las. Cela me navre.

J'ai été contente de vous savoir content de vos nouveaux interprètes ; je vois même que vous les préférez. Quel succès ! Vous devez être en plein dans les répétitions de *La Reine morte*. Je pense que c'est à la Comédie française ? Avec les créateurs ? Je serai heureuse de voir cela. J'irai à Paris pour 3 semaines, vers le 6 ou le 13 novembre. Paris reprend son attrait après ce long jeûne, avec ses amitiés et ses spectacles. Je vais recommencer à vous ennuyer !!

Oh ! Mes « gargarismes » ! Vous qui passez pour ne dédaigner pas la moindre louange, vous avez beau jeu ! Je vous ai recopié cela d'abord pour me venger un peu de votre indifférence à mes vers, mais surtout, je vous le disais d'ailleurs, pour vous montrer que je n'étais pas la seule femme à louer mes sœurs en poésie. Voilà tout. Vous savez que la vanité d'auteur et moi ...

Il y a longtemps que je partage l'avis de Marc-Aurèle !

Adieu, pour parler comme vous !!

J.S

Mais quand êtes-vous sincère ? « *Je n'aime pas beaucoup vos vers...* » Et je relis, à propos de *l'Amour tué* : « *J'ai relu vos vers et je les aime beaucoup. Quel souffle, quel chant intérieur !* » Je vous avoue que je fais usage de ce témoignage.

Ma grande lecture de cet été aura été les *Lettres à l'Etrangère* de Balzac. (La preuve qu'on peut être un génie, et un amant éperdu et fidèle... C'est rare. mais aimez-vous Balzac ?)

On peut les trouver fastidieuses et en même temps, c'est quelque chose d'épique, d'effroyable... cette lutte éternelle contre l'ange des chiffres. Ce métier de Danaïde qu'a fait ce malheureux toute sa vie. Un vrai forçat ! C'est poignant ! Que personne n'ait aidé ce malheureux, qu'on l'ait forcé à se suicider au travail pour payer une fatale dette... C'est une honte pour la société. Une de plus ou de moins.

Moi, j'adore Balzac, et il y a encore bien des choses de lui que je n'ai pas. Comment eût-il pu écrire vraiment, dans les conditions où il travaillait ? C'en est presque incroyable. Il créait surtout poussé par ses besoins d'argent, quoi qu'on dise ; il semble que son génie seul n'y eût pas suffi. Il lui fallait sans cesse se battre le cerveau pour en tirer quelque chose ! On a lu ça cent fois, mais on le réalise vraiment dans ces *Lettres*. Et on a une belle honte de travailler si peu. Mais il est réel qu'à talent égal, on produit bien plus sollicité ou sûr de caser qu'ainsi dans le vague.

Les écrivains les plus cotés l'ont dit. Vous, non peut-être ? Vous êtes le créateur à l'état pur, c'est bien beau !

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant,**

Thoissey,  
le 4 novembre 1948

Cher M. les lettres à 10\* auront raison de ma vocation d'épistolière (et aussi ces infâmes plumes auxquelles je ne suis pas habituée !) quand on a tant besoin d'argent pour le nécessaire et même pour le superflu. Cela me paraît une espèce de crime d'écrire des insignifiances, au risque, en plus, d'ennuyer les gens ! Ce qui pourrait bien être le cas avec vous ! Pourtant, bien que je vous aie écrit la dernière le 8 septembre, il me semble plus gentil de vous écrire un petit mot avant ma venue à Paris, de m'annoncer un peu avant de vous téléphoner un beau matin. Je pense partir le 13, et faire halte 3 jours à Fontainebleau.

Je serais donc à Paris le 17, et pour 3 semaines, je l'espère. J'emploie des termes dubitatifs car on n'est sûr de rien par ces temps troublés, et aussi parce qu'on ne m'a pas encore répondu d'Avenida. J'avais demandé à un ami de passer et finalement je suis aussi avancée qu'avant son passage. Mais on m'y logera sans nul doute.

Je ne vous ai pas récrit, donc, parce que je n'avais rien d'intéressant à vous dire ; je me sens en ce moment une amie bien inutile et impuissante et c'est moi encore qui serai votre débitrice, ne feriez-vous que me prêter un peu votre présence à Paris. Rassurez-vous, je n'en abuserai pas.

Je me fais une vive joie de toutes ces retrouvailles amicales, et mon esprit encroûté par la province a réellement besoin d'un peu d'aération ! Ce sera aux dépens de mon bien-être matériel, même avec les restaurants coûteux, privée de lait, de bon pain, etc. etc. choses qui, ici, permettent de vivre si bien et, quoique la vie soit chère pour la campagne, à un rythme qui me rend incompréhensible les revendications sociales, car il n'y a aucun rapport entre ce que nous dépensons et ce que les autres dépensent, qui ne sont tout de même que des êtres humains comme nous. Heureusement !

Mais c'est encore trop quand on n'a aucune sécurité pour le lendemain, Et Nielsen, sondé, ne m'en donne aucune dans l'immédiat . « L'avenir est noir » (sic) mais peut-être que dans le courant de l'année prochaine, etc. Il garde un petit manuscrit, dont j'espère beaucoup. Mais en attendant, il faut continuer à vivre sur les réserves. Et je vais dépenser à Paris en 3 semaines de quoi nous faire vivre 2 mois, ici. Enfin ...

Ce Nielsen, Mrs P. Reyes, va pourtant lui faire gagner de l'or ! Quoique, évidemment, son bouquin ne tirera pas en France à un million d'exemplaires ! Les goûts du public sont étranges. Il y a tout un tas de livres, vous le savez comme moi, dont la publicité se fait toute seule, dans un certain « clan », j'en retrouve encore les titres sur la commode de mon jeune locataire provisoire ...

Votre gloire aussi est quelque chose d'étrange. Peut-être êtes-vous le seul à jouer et gagner, ainsi sur tous les tableaux, à être mis au pavois par l'élite (!) pour votre théâtre plein de grandeur, et en même temps, c'est encore chez mon locataire que je vois *Samedi soir* reproduire « *Pitié pour les femmes* », avec des visages suggestifs, où l'illustrateur a été jusqu'à faire le monsieur ressemblant ! (Il vous ressemble !)

Enfin, je me réjouis bien de bavarder de tout et de rien avec vous, un soir, de tout de préférence. Je saurai enfin qui va jouer *Malatesta*, si vous le savez du moins vous-même.

Je vais donc voir *La Reine morte*, dont la presse a été de nouveau excellente. Tout cela, si je ne suis pas malade. Je pars assez peu rassurée car j'ai été souffrante depuis le début de septembre, et il n'y a guère que 8-10 jours que je remène une vie normale. J'ai traîné une ou des angines sans discontinuer, avec toutes sortes de phases plus ou moins douloureuses, le col enflé, rechutant au moindre frisson, et

vivant au ralenti, sans pouvoir jouir de ce septembre délicieux après le mois d'août détestable. Je n'en avais pas eu depuis 12 ou 13 ans ! Ces jours, je me rassure un peu, mais à Paris, ce foyer de microbes ? J'espère que vous, vous allez bien.

Je m'excuse de cette lettre insipide. J'ai aussi beaucoup de choses à préparer encore et ne fiche rien de neuf.

J'ai quand même réuni des manuscrits, etc.

A très bientôt. Mille sentiments chaleureux !

J.S

ooo

**Billet postal d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion**

Paris  
le 8 novembre 48

Je me réjouis de vous revoir bientôt. Vous excuserez ma courte correspondance ; je lutte toujours pour conserver du temps libre, contre toute une moisissure de petites choses, dont la correspondance, que je hais, même quand je la dicte. Vous au moins, vous avez des loisirs ! (Vous me direz que vous aimeriez mieux être un peu plus occupée...)

A bientôt.

M.

oooooo

**Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

Paris, samedi,  
22 novembre 1948

Cher « M »,

(voir plus bas l'urgent X)

Je souffre un peu de vous avoir vu si hâtivement (j'en veux un peu au jeune-homme-au-pistolet si c'est lui qui m'a frustrée d'une heure ¼ de vous !).

En vous quittant je pense toujours à cent choses que je ne vous ai pas dites ; mais comment batailler avec vous fructueusement quand il faut déjà batailler avec une carcasse de pintade ? ! Je les retrouverai à Thoissey et vous les écrirai avec moins de confusion.

Mais comme je suis désolée de ne pouvoir plus être là pour la 1<sup>ère</sup> de *Fils de Personne*, ça a beau être une reprise, ce sera une 1<sup>ère</sup> comme pour *La Reine morte*.

(X) Il m'est venu une idée, que je vous soumetts seulement, en vous assurant de la parfaite soumission et sérénité avec laquelle j'accueillerais votre NON si c'est impossible ou si cela doit entraîner pour vous quelques ennuis. Et je ne vous la soumetts que parce que, à un désir exprimé un jour de Thoissey, **bien avant la 1<sup>ère</sup> du Maître de Santiago, vous m'aviez répondu : « Oui, si vous êtes à Paris, vous pourrez assister à une répétition... « Je vous demande donc simplement : serait-ce possible pour Fils de personne ? »** (1) Je me ferais toute petite et discrète. Je pourrais même faire un petit article, le cas échéant (mais pour où ?). Enfin, cela me ravirait parce que tout neuf pour moi. Et enfin, j'aurais une idée du jeu des acteurs (et ici les costumes n'importent pas). Encore une fois, si ce n'est pas possible, n'en parlons plus. Si cela l'est, vous me mettriez un petit mot, ou me téléphoneriez, de bonne heure, avant 9h ½, et vous me mettriez surtout les points sur les i, car j'ignore tout dans ce domaine !

Je vous ai déjà demandé tant de choses ! Excusez-moi. Ma qualité de passante me permet quelques passe-droits et me donne un peu de toupet.

Je viens de parler de vous avec quelqu'un qui vous admire, et moi je ne sais que chanter les louanges de l'homme qui met sa méchanceté dans ses livres et tant de bonté dans sa vie. (Je crois parfois avoir rêvé cette brouille de 17 ans et c'est sincèrement que je parle d'une amitié de 25 ans !)

Et je suis, oui, toujours si sensible à cette aura de bonté et de gentillesse qui émane de vous – avec moi, en tous cas – que chaque entrevue ranimerait mon attachement pour vous, s'il en était besoin.

Je disais à un autre quelqu'un ce matin que dans le domaine des affections, je vivais surtout dans le passé et n'aimerais plus vraiment, du moins je le crois, que ceux que j'ai aimés. Sans doute parce que ne pouvant aimer vraiment que des êtres riches, donc approfondis, il faut en avoir eu le temps, je n'aurais plus le courage ni le temps d'en approfondir d'autres, alors que vous, vous renouvelez votre stock d'êtres très jeunes, je pense. (J'ai à vous dire aussi des choses quant aux enfants, et pourquoi ils ne me manquent ni ne me manqueront. Le ferai plus tard.).

Quelle journée remplie ! Et j'ai vu Frédéric Lefèvre une à deux minutes, étant passé aux *Nouvelles Littéraires* avec une amie portant un papier pour S. Ratel (2). J'avais appris sa mort ce samedi (*Ndlr : 20 novembre 1948*). Oublié de vous en parler.

C'est étrange, cette fille qui ne vivait que par et pour sa mère, et qui ne lui survit qu'un an ! Mais c'est affreux, si jeune encore.

Pour en revenir à ce quelqu'un n° 1, il s'appelle Hughes Fouras. Il offre cette originalité d'être contrôleur de contributions directes et poète, etc. Avec l'argent gagné à aider à pressurer les contribuables, (Il dit d'ailleurs que personne ne paie 50% d'impôt, que les agents fiscaux se taillent leur part, etc. qu'on prend 1 million sur 3.) Il soutient une petite revue de poésie trimestrielle qui a une certaine cote. J'ai senti qu'il serait très près de publier une petite chose de vous, vers ou prose, mais il ne vous la demandera pas sans être sûr d'un non-refus. Donc, si vous aviez quelque chose, dites-le-moi. Il m'a très gentiment accueillie (me publie dans ce n° un poème, le meilleur du recueil, dit-on !! Encore ma vanité, dont vous allez me railler !!) Il y a un texte d'A. Arnoux, de Queneau, il y en a des Tharaud, etc. Enfin, ce n'est pas une revue indigne de vous. J'en aime le ton. Sensibilité, humour, rien d'ésotérique, parfois un peu ... (ill.), mais charmant.

Tout à vous, cher M.

Je vous renouvelle mon affection, oui. Et ne riez pas trop du gîte possible que je pourrais vous offrir un jour ! On a parfois besoin d'un plus petit... etc.

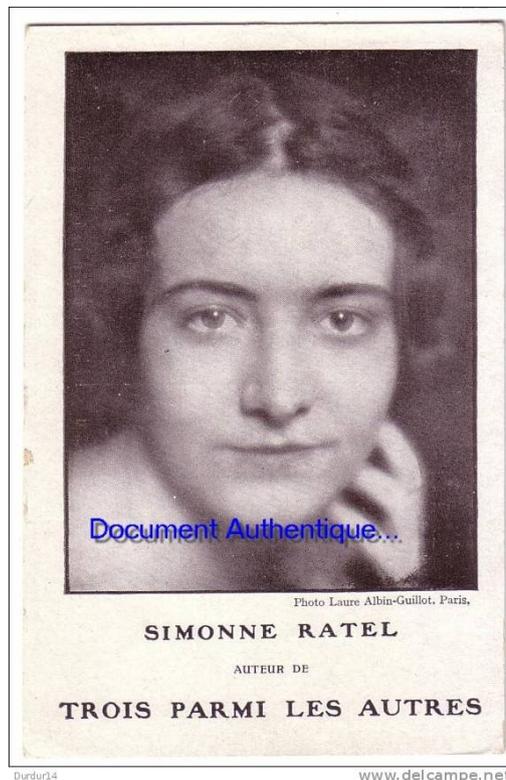
Et cette affection est sûre, je vous le jure.

J.S

AVENIDA, 41 rue du Colisée. Balz. 46. 77

**Notes :** (1) en rouge, souligné par Montherlant.

(2) **Simonne Ratel**, née le 22 juillet 1900 à Sin-le-Noble et morte le 20 novembre 1948 à Rueil-Malmaison, est une écrivaine française, lauréate du prix Interallié en 1932.



### **Billet de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

mardi matin nov 1948 ?

Quelle existence étonnante celle de votre cousin de Saint Pierre ! (Longue interview dans *Les Nouvelles Littéraires*), qu'on s'obstine à vous donner pour neveu. Il est vrai que parmi tant de tours de force, vous seriez bien capable de réussir celui-ci : être à la fois oncle et fils unique.

Excusez ce griffonnage. Je suis très mal éclairée et vous ai écrit tout ça hier soir avec peine.

Pensé à vous hier à l'œuvre en voyant *Le Voleur d'enfants* de Supervielle. Plein de jolies choses ; et cette petite Lise Topart joue à merveille, à cause du thème enfants et aussi d'une scène...explosive où le héros éclate en imprécations contre l'épouse, et la mère qui veulent l'empêcher d'aimer la jeune fille de 16 ans ! Contre les épouses en général. De l'eau dans votre moulin.

ooo

### **Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant**

Décembre 1948

(J.S raconte la soirée de la première de *Fils de personne* au théâtre Hébertot, mi-décembre 1948, le 14 décembre 1948 ?. Elle est accompagnée de son amie Banine.)

Cher M., que ce M. m'est cher ! Ce M. a contenu pour moi le monde ! Et ça peut vouloir dire aussi cher Maître, vous savez ?!

J'émerge du cauchemar d'une horrible grippe pour vous écrire d'une plume malhabile, vous en jugez.

Je viens d'être malade, mais malade, moi qui n'ai presque jamais que des rhumes. Ce retour, trouvant en plus ma pauvre mère aussi malade que moi, traînant un de ces terribles rhumes d'octogénaire qui leur ôtent pour des semaines toute force et tout appétit, quand la réadaptation normale serait déjà dure dans cette grande maison glaciale et sans confort. Oui sortir de mon hôtel tiède, quelle expiation immédiate de

mon séjour somme toute excellent sur le plan amical surtout, car pour les résultats pratiques, du moins dans l'immédiat... Et cette rançon, il semble que j'ai été la payer plus particulièrement pour la charmante soirée du 14, car, chose incroyable, après avoir esquivé le microbe traditionnel de tous mes séjours parisiens pendant plus d'un mois, m'en être étonnée et félicitée jusqu'au bout, c'est dans le métro encore qui m'emmenait avec Banine à *Hébertot*, avoir été fort bien jusqu'à la fin, à peine étais-je couchée, et me plongeant dans ce programme de *Fils de Personne*, je fus littéralement foudroyée. Et toute l'aspirine du monde n'y fit rien. Il me fallut partir après cette insomnie, dans cette fébrilité, empoisonnée de bagages, débarquée à Mâcon sous la pluie, traînée deux heures dans un buffet, sinistre, quel retour oui !

Mais ce fut bien pire depuis, avec une fièvre de cheval.

Je suis un peu mieux, du moins en ai fini avec l'état fébrile, et je suis bien obligée de faire quelques courses, étant encore la plus dure de nous deux. Dans quel abandon présent et futur je me vois par moments ! Cela ne me donne pas des pensées folâtres. Mieux vaut caresser un peu les images de ce passé tout frais

J'espère que vous ne m'en avez pas voulu de violer la consigne que vous m'aviez tacitement donnée. Vous ne teniez à voir personne ce soir-là. Je vous jure que cela ne fut pas concerté le moins du monde et que je m'étais résignée à ne pas vous voir. Banine moins. Nous avons applaudi très fort et crié : « l'auteur » ! avec les autres. L'auteur se déroband, nous sortîmes.

Et trouvâmes dans le hall cet imprésario russo-argentin qui est, figurez-vous, un ami de Banine. Je l'avais trouvé installé chez elle quand j'y allais vers sept heures, et il semblait fort marri que je la lui enlevasse pour ce gala. Il partagea notre lunch et déclara qu'il allait essayer de pénétrer à *Hébertot*. Banine chantait les louanges de votre théâtre, lui disant d'aller voir *La Reine morte*, etc. et sinon qu'il viendrait nous attendre à la fin et nous offrir quelque chose. Il hésitait et enfin nous déclare qu'il va vous faire porter sa carte, après m'avoir demandé si vous parliez bien, etc. Je supposais bien que des conférences en Argentine vous tenteraient peu. Mais sait-on jamais ? Banine saluait je ne sais qui ; il s'échappe et dit de l'attendre..

Banine ne se consolait pas et moi ça me paraissait un peu cruel de ne pouvoir vous serrer la main, et surtout ce soir -là. Tout à coup, voilà Banine qui se jette dans la rue, me dit : suivons la foule, venez, venez ! résolue. Je la suis. Nous tâtonnons dans les coulisses, finalement je vous aperçois de dos ; c'était elle qui s'intimidait, à présent. Mais je voyais tellement son désir enfantin de vous être présentée que je suis restée tenacement, et voilà. Vous avez été très gentil. Pourquoi nous auriez-vous interdit ce que tous ces gens alentour avaient fait ?

Banine, cela lui a suffi, je vous assure qu'elle s'en tiendra là ! C'était une idée enfantine de « voir le grand homme », rien de plus. Et elle en a eu une joie enfantine. Et une reconnaissance pour moi ! Telle que pour la première fois, nous deux si peu embrassantes, nous nous sommes jetées dans les bras l'une de l'autre dans le taxi, derrière le dos de l'imprésario !

Mais vous savez qu'elle avait déjà vu la pièce. Elle préfère la première interprétation, enfin elle la trouvait meilleure. J'aimerais avoir votre opinion à ce sujet. Banine est aussi mauvais public que moi bon public. Encore que je passe mes réserves, vous l'avez vu pour *La Reine morte*. Elle peut être la proie d'une illusion. Il est rare qu'on ne soit pas un peu déçu à une seconde fois.

(Au sujet de Banine, cela n'empêche pas que si réellement vous aviez besoin un jour de quelque travail, ou quelqu'un de vos amis, pensez à elle : je la crois réellement « l'employée modèle ».)

Banine dit que Henri Rollan était sec, nerveux, qu'A. D est épais, mou. Evidemment, ils sont très différents, cela ne prouve pas que l'un soit plus mauvais que l'autre, c'est une question de goût. Moi, je l'ai trouvé bon, pathétique, douloureux, c'était curieux pour moi de le revoir dans la fameuse scène avec Gillou, tant piochée devant moi ce mercredi. Il s'en est bien tiré. Quant à S. Maïs, on l'aime ou on ne l'aime pas. Mon voisin disait : « L'autre qui se remet à bafouiller (sic). »

Elle parle très vite, moins dans les scènes frivoles où cela convient très bien, lui donne un air d'oiselle sans tête qui convient. Elle est acide, sèche, pointue. Dans ce rôle-là, elle me paraît fort bonne.

J'aimerais bien lire des articles là-dessus ; je n'en verrai guère ou pas, ne lisant plus *La Bataille*, etc... Peut-être *Les Nouvelles Littéraires* ? Si je sors, à moins que ce ne soit dans les derniers numéros ... ? *Le Figaro* se borne à des considérations sur le fond, par J. Duché, que nous avons vu l'autre soir.

Banine put me nommer quelques personnes, mais fort peu quand même, et sûrement il y avait des vedettes de la scène ou de la littérature. Madeleine Ozeray dans sa loge, impossible, elle, de ne pas la reconnaître, flanquée de son nouveau mari, dont Banine tomba amoureuse sur le champ. Le Russo-Argentin les connaît. Peyret-Chapuis nous dit que *Le Maître de Santiago* est votre chef d'œuvre.

Les Rostand. Bien entendu... Mme Susini ! à qui Banine me présenta, et j' essayai de lui reparler de ma Nouvelle retrouvée parmi les refusés. Selon sa secrétaire, elle me dit que non, que vous ne lui aviez pas téléphoné à ce sujet. Vous l'aurez oubliée, dans tout ce tracass. Et d'ailleurs ... Le comique, c'est que tout de suite, c'était peut-être trop décollété (la raison pour laquelle on en refusa une à Banine !)

Et là-dessus, hier dans un emballage, je tombe sur une des illustrations de *Pitié pour les femmes*, avec une Solange à demi-nue, etc. On croit rêver !

Cette Mme S. elle a l'air d'une grenouille (ce n'est pas de moi).

Pour en finir avec cette soirée, qui me fut un si grand plaisir et me permit d'en donner un grand à quelqu'un, vous étiez dans les coulisses, vu de dos, puis de profil ... une curieuse image de la gloire, que je n'oublierai pas. Ce « petit homme gris » sans prestige, entouré de tous ces gens en smoking et peau, déférents etc. oui cela me faisait vaguement penser à Napoléon parmi sa Cour de rois vaincus et chamarrés ! à ce petit Chateaubriand noir et dépeigné des portraits, à d'Annunzio, à ce genre d'hommes dont le vrai prestige naît, encore qu'ils puissent être aussi pleins de charme, d'impondérables de leur génie.

Si vous préférez, je vous quitte pour ce soir après ce long bavardage décousu et familial. Mais je suis incapable d'écrire des choses sérieuses et cela m'a distraite un moment. Vous devez être en train déjà de collectionner les coupures de presse !

Par amour pour vous, ces derniers jours, je suis entrée en passant voir l'exposition *Mariette Lydis*. J'ai vu d'abord le catalogue avec vos pages. (Encore une chose à me mettre de côté, si vous en étiez riche.) Je n'ai pu que feuilleter. Oui, j'aimerais savoir exactement ce qu'il faut penser de cet art. Cela, parce que jadis, j'entendis maltraiter Mariette Lydis par des gens d'un gout généralement sûr ; je voulais toujours leur faire préciser leurs griefs et n'en eus jamais l'occasion. J'avais eu quelques illustrations d'elle et ceci aidant, pensais à un reproche de facilité, de féminité, de morbidité, que sais-je. Ce que j'ai vu rue Royale, alors que je croyais à quelque chose dans le genre Marie Laurencin, m'a déroutée par son « expressionisme » intense, exaspéré. Peinture de visionnaire... Je n'aime pas *la matière* de cette peinture, c'est froid, mais j'aime aussi certains portraits d'enfants, saisie par d'autres que j'aime moins, mais tragiques. En tous cas, elle a une grosse « cote ».

Est-ce un art durable ? C'est là ce que se demandent les pessimistes.

